l'actualité

l'actualité

NOUVELLE-AQUITAINE
SCIENCE ET CULTURE, INNOVATION

Le siècle d'Edgar Morin

& Roland Barthes ■ Bruce Bégout ■ Pierre Bergounioux ■ Pierre Bourdieu ■ Jean Cayrol Valérie Cabanes ■ Bernard Charbonneau ■ Hélène Cixous ■ Gilles Clément ■ Marcel Conche ■ François Dosse ■ Pascale Drouet ■ François Dubet ■ Jacques Ellul ■ Arlette Farge ■ Michel Foucault ■ Jean-Michel Geneste ■ Philippe Grosos ■ Jean-Claude Guillebaud Hervé Le Treut ■ Frédéric Le Play ■ André Léo ■ Pierre Leroux ■ François Mauriac ■ Montaigne Montesquieu ■ Maurice Merleau-Ponty ■ Agnès Michelot ■ Corine Pelluchon ■ Alfredo Pena-Vega Michelle Perrot ■ Jean Rostand ■ James Sacré ■ Michel Serres ■ Barbara Stiegler...

■ JANVIER ■ FÉVRIER ■ MARS ■
■ 2021 ■ N° 131 ■ 8 € ■

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

INSTITUT FRANÇAIS

PROCHES

LA NUIT DES IDÉES

GRAND POITIERS
Communauté urbaine

RÉGION Nouvelle-Aquitaine

ESPACE MENDÈS FRANCE
POITIERS

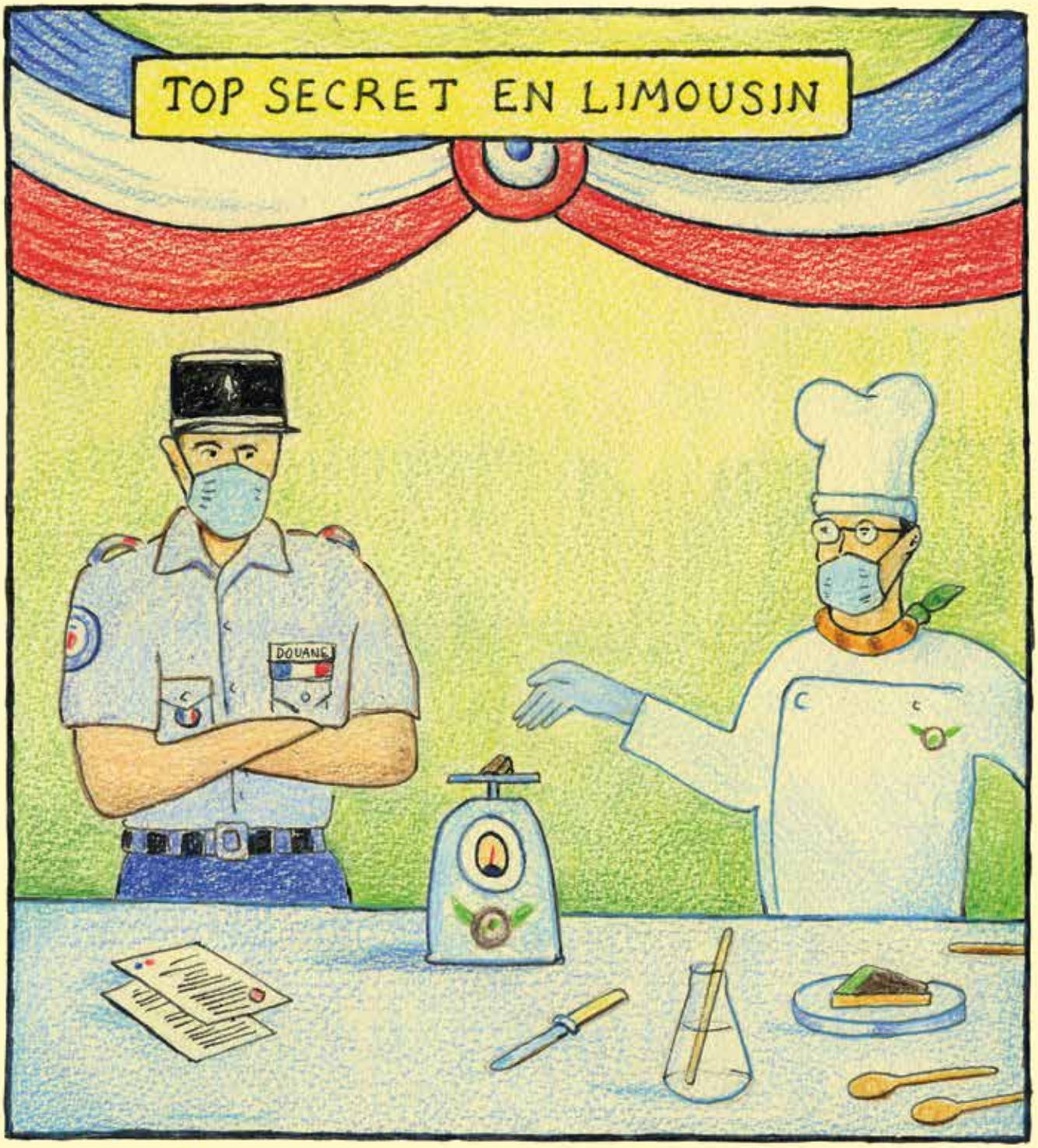
JEUDI 28 JANVIER À PARTIR DE 18H30
À L'ESPACE MENDÈS FRANCE, EN LIGNE ET AILLEURS
avec **Laure Adler, Régis Debray, Georges Vigarello**
des chercheurs et des artistes

PROGRAMME SUR RADIO.EMF.FR

LANUITDESIDEES.COM

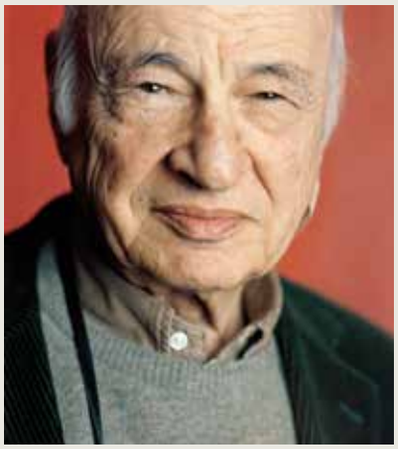
Design **LUCIOLE** • Crédits photos : © iStock / Getty Images • Décembre 2020

LIVE · AOC [Analyse Opinion Critique] · Brut. · rfi · FRANCE 24 · MCD · FRANCE MÉDIAS MONDE · TV5MONDE · france bleu · france culture



APRÉS DES MOIS DE NÉGOCIATIONS DIFFICILES SUR LE BREXIT IL A ÉTÉ DÉCIDÉ QUE LE ROYAUME UNI NE SERAIT AUTORISÉ QU'À UN MAXIMUM DE 5 GRAMMES DE TREPAÏS PAR PERSONNE EN 2021

Glen Baxter 2020



Portrait d'Edgard Morin
par Claude Pauquet en 2003
à l'Espace Mendès France.

l'actualité NOUVELLE-AQUITAINE

L'Actualité scientifique, technique, économique Nouvelle-Aquitaine est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil régional de Nouvelle-Aquitaine et le concours du CNRS, de l'ENSMA, des universités de Poitiers et de La Rochelle, de Grand Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale
86000 Poitiers
Tél. 05 49 50 33 00
http://actualite-nouvelle-aquitaine.science
E.mail : jl.terradillos@emf.fr

Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00
Abonnements : voir p. 146

Directeur de la publication : **Mario Cottron**
Directeur délégué : **Didier Moreau**
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**
Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel

ISSN 2552-030X
Dépôt légal 1er trimestre 2021

Conception – Réalisation : **Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier**

Les titres sont composés en Faune, famille de caractères typographiques originale et inédite conçue par Alice Savoie. Faune résulte d'une commande du Centre national des arts plastiques en partenariat avec le groupe Imprimerie Nationale.
Graphiste : **Fred Briand**
Raynaud Imprimeurs.

Sommaire

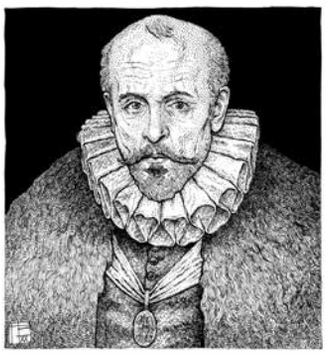
53 GILLES CLÉMENT EFFACER LE MOT NATURE
73 MAURICE MERLEAU-PONTY EN QUÊTE DU SENSIBLE
74 DANIEL PERCHERON ROLAND BARTHES EN DOUZE TOUCHES
78 AU-DELÀ DES BARTHES
79 PIERRE BOURDIEU / PIERRE BERGOUNIOUX DE LA SIMPLICITÉ CHAMPÊTRE
80 BRUCE BÉGOUT CRITIQUE DE L'INTELLECTUEL
81 FRANÇOIS DUBET PARADOXE ET CONFUSION
82 ADOLPHE PACAULT UNE SCIENCE PLUS HUMAINE
83 JEAN CAYROL MAUTHAUSEN ET APRÈS
84 BERNARD MANCIET IL ÉTAIT UNE LANGUE
85 HENRI LEFEBVRE / RENÉ LOURAU « NOUS PYRÉNÉENS »
91 MARC BLOCH RÉSISTER EN BLOCH
99 JAKOB GAUTEL COGITO ERGO SUM
138 UN CHANTIER ÉCOLE AU PALAIS DE POITIERS
8 TONNES DE SÉDIMENTS TAMISÉS
139 TÉMOINS DE LA VIE QUOTIDIENNE
140 SÉDIMENTS DE MOTS
141 DANS LES « POUBELLES » DU DUC
142 DE L'ARCHÉOLOGIE EN TROIS DIMENSIONS
144 QUAND LE LITTORAL PIÈGE LE CARBONE
145 BIENTÔT SOUS L'EAU ?
146 SAUVONS LES INSECTES !

14 TIPHAINE GANTHEIL, TOUTES LES NUANCES DE L'ENFANCE
Tiphaine Gantheil, installée en Dordogne, consacre un poignant roman graphique aux difficultés d'une enfant surdouée confrontée à la norme.

16 DÉPENDANCE AUX BULLES
En vogue, la bande dessinée traverse les sujets. L'historien Frédéric Chauvaud en témoigne.

20 EMMANUEL GUIBERT, DESSINER LA RENCONTRE
Déployer les récits des autres, faire rire les enfants, mais pas seulement ! Entretien.

26 JACQUETTE DE MONTBRON, « DAME DES VICOMTÉS DE BOURDEILLES DE D'AUNAY »
Au XVIIe siècle dans le Périgord, la nièce de Brantôme est l'une des premières architectes et géomètres. Par Violaine Giacomotto-Charra.



Montaigne par Benoît Hamet.

28 MONTAIGNE
Accusé Michel Eyquem, Sieur de Montaigne, levez-vous et défendez-vous ! Par Anne-Marie Cocula-Vaillières. **31** 1571, la Confession de La Rochelle, par Didier Poton de Xaintrailles. **32** Être avec Montaigne, par Hélène Cixous.

34 MONTESQUIEU HÔTE FUGITIF DE LA BRÈDE
La Brède n'était pas l'unique demeure de Montesquieu, mais c'est ici qu'il venait chercher la sérénité. Par Allain Glykos.

36 EDGAR MORIN LA PENSÉE DÉGELÉE
Récit d'une quête de liberté, par François Dosse.
40 Les Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur, par Edgar Morin. **44** Edgar Morin au Chili, par Alfredo Pena-Vega. **46** La saga des intellectuels, entretien avec François Dosse.

48 AMÉLIORER LE MONDE
De la philosophie morale et appliquée à l'éthique environnementale, Corine Pelluchon ouvre la voie d'une philosophie de la réparation. Entretien.

50 LES DROITS DE LA NATURE
Pour Valérie Cabanes, la surexploitation inique et mortifère des ressources naturelles impose un ordre international nouveau. Entretien.

54 PENSÉE COMPLEXE EN ACTES
Juriste à La Rochelle université, Agnès Michelot travaille au déploiement de la justice climatique. Entretien sur la complexité de cette notion.

56 CHANGEMENT CLIMATIQUE UNE CIBLE MOUVANTE
Climatologue depuis près de quarante ans, Hervé Le Treut a vécu la «naissance» du concept, puis de la réalité du réchauffement des températures. Entretien.

58 SOUVENIRS DE CAMBO-LES-BAINS
« Passé l'enfance, on devrait savoir, une fois pour toutes, que rien n'est sérieux. » *Carnets d'un biologiste* de Jean Rostand, 1959. Par Jean-Louis Fischer.

60 MICHEL FOUCAULT
Frisson dans les archives, entretien avec l'historienne Arlette Farge. 66 Henri-Paul Fruchaud, neveu de Foucault. 68 Dans l'atelier de Michel Foucault, avec Laurence Le Bras, conservatrice à la BnF.

70 MICHEL SERRES LE PASSEUR DE LA GARONNE
En transgressant les frontières entre les disciplines, le philosophe Michel Serres synthétise une pensée visionnaire pour la survie de l'humanité. Par Patrick Rödel.

76 BARTHES, SHAKESPEARE ET LA «DÉRÉALITÉ» TRAGIQUE
«Déréalité. Sentiment d'absence, retrait de réalité éprouvé par le sujet amoureux, face au monde.» Roland Barthes. Par Pascale Drouet et Edouard Lekston.

88 DES IDÉES À LA RÉALITÉ
La philosophe Barbara Stiegler, qui a rejoint les Gilets jaunes, défend un nouveau matérialisme politique.

92 ANDRÉ LÉO, REBELLE OBSTINÉE
Romancière, féministe et communarde, André Léo a longtemps été ignorée et méconnue. Par Michelle Perrot.

94 LE PHILOSOPHE HIRSUTE DE BOUSSAC
Installé dans la Creuse en 1844 grâce au soutien de George Sand, Pierre Leroux y a créé une imprimerie sans cesser ses activités politiques. Par Thierry Quinqueton.

96 À LIGOURE, FAIRE SOCIÉTÉ AUTREMENT
Lieu d'expérimentations sociales et agricoles depuis le XIXe siècle, fondé par Frédéric Le Play, le château de Ligoure, en Haute-Vienne, invite à l'utopie.

106 JACQUES ELLUL
Le refus du dogmatisme, entretien avec Jean-Claude Guillebaud. 108 De la famille d'Ellul, par Stéphane Lavignotte. 110 Jean-François Pressicaud, témoin d'Ellul.

112 BERNARD CHARBONNEAU FACE À LA GRANDE MUE
Critique dès les années 1930 de l'idéologie productiviste et techniciste, Bernard Charbonneau est un précurseur de l'écologie politique. Par Daniel Cérézuelle.

114 MARCEL CONCHE ENTREVUE, EN CORRÈZE, AVEC ÉPICURE
Récit d'une visite à Altillac chez l'auteur d'*Épicure en Corrèze*, le philosophe Marcel Conche. Par Marc Miginiac.

116 FRANÇOIS MAURIAC
Contre l'antisémitisme et le racisme, par Claude Lesbats. 120 Profession journaliste, par Philippe Baudorre.

122 JAMES SACRÉ TROUVER COUGOU PARTOUT
Du Moyen Atlas au Massachusetts, où qu'il soit James Sacré est précédé par la langue de sa terre natale, le Poitou. Dialogue avec Denis Montebello.

126 EN FINIR AVEC LA PRÉHISTOIRE ?
L'histoire humaine forme un continuum comme en témoigne l'art du paléolithique. Entretien avec Jean-Michel Geneste.

131 L'ANTIQUE C'EST DU TARDIF
Selon le philosophe Philippe Grosos, il existe une rupture entre le paléolithique et le néolithique, transition entre deux modes d'être au monde, du participatif au présentiel.

134 PALAIS DES DUCS
Autopsie du palais des Ducs d'Aquitaine, avec Nicolas Prouteau, Clément Armand, Henrique Sarmento Pedro, Valentin Louineau, Aurélia Borvon, Archéovision.

Édito

Si nous saluons l'année du centenaire d'Edgar Morin c'est pour marquer la relation féconde que nous entretenons avec lui depuis 1992. Et c'est réciproque. Lors des 25 ans de l'Espace Mendès France, il déclarait : «C'est le seul endroit qui propose la même semaine une conférence sur la physique des particules et une autre sur Roland Barthes.» Ce décloisonnement, voulu tant par l'Espace Mendès France que par la revue, est le pur produit de la pensée d'Edgar Morin qui nous a inspiré et encouragé, après une période de questionnement salutaire. Ainsi, nous avons inventé une façon de pratiquer la culture scientifique, très singulière et profondément ancrée dans la science en train de se faire. Cet ancrage permet de dessiner une géographie culturelle inédite. Partant du principe qu'on est tous nés quelque part et qu'on en garde toujours quelque chose en soi, cette édition propose une galerie de portraits de personnalités issues de la Nouvelle-Aquitaine, à différentes époques. Certains, comme Montaigne, ont brillamment passé les siècles, d'autres sont en devenir.

Façon de mettre au jour un patrimoine que nous essayons de rendre accessible, sans pour autant renoncer à l'exigence de qualité, qui est un autre point commun de ces intellectuels. Le travail intellectuel c'est de la recherche fondamentale mais aussi de la transmission de la connaissance et de l'esprit critique. Cette transmission doit s'accompagner d'une culture de l'incertitude, d'un doute constructif. Démarche rationnelle indispensable mais qui nous invite aussi à prendre en compte le sensible. Ainsi en témoigne Lascaux. Le récit n'est pas fini.

Didier Moreau

Achmet Saïd, chimiste libre

Par **Florian Cadu** Photo **Eva Avril**

Chimiste à l'université de Poitiers, Achmet Saïd Mohamed a dû quitter son pays natal pour trouver refuge en Nouvelle-Aquitaine. Propulsé candidat de l'opposition dans un contexte dangereux, l'ancien doyen de la faculté des sciences et techniques des Comores a fait les frais de la dictature en place depuis quelques années.

C'est une histoire qui pourrait facilement faire l'objet d'un film à suspense, dans lequel le protagoniste serait un chimiste comorien de 46 ans gardant le sourire malgré un destin quelque peu dramatique. Chercheur à l'IC2MP (université de Poitiers) dirigé par Yannick Pouilloux, Achmet Saïd Mohamed travaille actuellement à l'élaboration de différents médicaments anti-cancéreux et antipaludéens après avoir vécu l'enfer. «Sous la direction du professeur Sébastien Papot, nous testons des ensembles de composés qui auraient le pouvoir de se déplacer sans difficulté dans le corps et de conserver leur activité curative avec une moindre toxicité, indique le docteur. Pour faire simple, on place des drogues dans des sortes de cages moléculaires pour qu'elles soient véhiculées dans l'organisme jusqu'à être relâchées dans la zone souhaitée et qu'elles y fassent leur boulot avec un minimum d'effets secondaires.»

CONTRE LA MALARIA. Un concept potentiellement intéressant pour, notamment, lutter contre la malaria. Car pour le moment, l'essentiel des antipaludéens utilisés se heurtent à des défauts majeurs. Soit ils sont peu solubles dans l'eau et doivent donc être administrés sous forme de pilules, ce qui s'avère compliqué à mettre en place chez les sujets graves (patients dans le coma ou victimes de problèmes digestifs, par exemple). Soit leur durée de vie dans le sang n'est pas suffisamment longue pour rejoindre le foie, zone cible de traitement du paludisme, et les injections sont réalisées au moins toutes les trois heures. De plus, au même titre que pour les cellules tumorales, celles touchées par le paludisme ont tendance à activer une forte résistance aux molécules qui les combattent. Voilà pourquoi la multivalence des «super médicaments» imaginés par les scientifiques de l'UFR Sciences fondamentales et appliquées de Poitiers, qui s'apprêtent à lancer un partenariat avec le Centre hospitalier universitaire de Toulouse, est étudiée de près.

RETOUR AUX COMORES. Pourtant, Achmet Saïd n'avait pas prévu de revenir habiter dans la Vienne. S'il a passé huit ans à Poitiers à réfléchir sur des remèdes anti-cancéreux, le père de famille ayant deux enfants en est reparti après sa thèse soutenue en 2005 portant sur des réactions chimiques assistées par micro-ondes. Direction les Comores, son pays natal, où il réutilise cette technique des micro-ondes dans le but d'améliorer la distillation de la fleur d'ylang-ylang (connue pour son huile essentielle retrouvée dans certains parfums de luxe, et dont les Comores sont le premier producteur mondial). «J'ai également planché sur les plantes médicinales et aromatiques de manière plus globale, comme le gingembre ou le basilic local, pour les transformer en produits à visée pharmaceutique», ajoute l'ancien président de l'association des étudiants comoriens en France, qui a aussi participé à la création d'associations panafricaines en Poitou-Charentes.

BASCULEMENT. Cet investissement l'amène rapidement au poste de directeur de laboratoire de contrôle qualité des produits de rente (2006 à 2009), puis à celui de directeur exécutif du syndicat national des agriculteurs comoriens (2009-2011) et enfin à celui de doyen de la faculté des sciences et techniques de l'université en 2015. Un an plus tard, le 26 mai 2016, Azali Assoumani est élu Président de l'Union des Comores après un premier mandat entre 2002 et 2006. Une nomination qui constitue le début de la bascule, dans la vie d'Achmet Saïd et celle de ses compatriotes. «Lorsqu'il est arrivé au pouvoir, Azali Assoumani s'est mis à démolir toutes les institutions démocratiques. Suppression de la cour constitutionnelle, justice au service de la répression, musellement des médias… Une dérive dictatoriale s'est installée, un référendum constitutionnel auquel la population a refusé de participer lui a même permis de s'éterniser au pouvoir. Nous nous pensions épargnés dans nos laboratoires et nos amphithéâtres, jusqu'à ce qu'ils s'attaquent à l'université des Comores, raconte le chercheur. Entre les ordres incohérents et la corruption, le président de l'université a été forcé de démissionner pour une fausse affaire de détournement de fonds. Ce qui nous a totalement révolté et nous a obligé à démarrer une vraie lutte, afin de protéger l'autonomie universitaire et la liberté de la science. Dans ce remue-ménage, j'ai été désigné par mes collègues comme candidat à la présidence de l'université.»

HURY. Suivent alors des élections du président de l'université des Comores gagnées par Achmet Saïd Mohamed mais non reconnues par Azali Assoumani – qui nomme à la place un administrateur –, des arrestations gratuites réprimant la population du pays en désaccord avec le parti au pouvoir et surtout la naissance d'un mouvement citoyen politique d'opposition nommé Hury (pour «Haraka uhime ritapiliye yentsi» qui signifie «Debout pour sauver ton pays»). Là aussi, le chimiste est choisi pour présider le groupe et porter la voix «des oubliés du monde politique classique». «Au départ, Hury n'était qu'un simple regroupement d'universitaires ouvert à tous. Mais il a tout de suite gonflé, notamment avec les jeunes. L'idée était de rassembler et de soutenir un projet commun pour une réelle démocratie dont la nation n'a jamais eu droit, décrit le passionné de pétanque. D'abord, les dirigeants ne nous ont pas pris au sérieux. Puis, ils ont vite compris qu'on allait leur poser des problèmes. Les militants étaient absolument partout ! Dès lors, des militaires ont imposé aux étudiants une intense propagande et ont accentué la répression.»

ARRESTATION. En mars 2019, de nouvelles élections présidentielles réélisent le président sortant dans des conditions troubles. Les observateurs locaux de l'Union européenne et assesseurs des opposants sont interdit d'accès dans les bureaux de vote, et l'Union africaine comme l'UE ne sont pas en mesure «de dire que les élections ont été libres». Hury, comme toute l'opposition, ne reconnaît

Achmet Saïd Mohamed
est chercheur en chimie au laboratoire IC2MP, UFR Sciences fondamentales et appliquées de l'université de Poitiers.

pas les résultats et crie à la fraude en dénonçant des bourrages d'urnes. Le lendemain, une marche de contestation termine dans le sang. Achmet Saïd, ciblé comme l'un des principaux adversaires d'Azali Assoumani, est arrêté et interdit de manifestations. Bien que remis en liberté, le docteur comprend que le gouvernement cherche à le faire prisonnier définitivement. Pour preuve, des militaires sont envoyés chez lui, l'électricité de son quartier est coupée et sa femme est emmenée de force.

EXIL. «J'étais caché sous le plafond dans la chambre de ma fille, se remémore-t-il douloureusement. Une milice me recherchait, la terreur régnait. Tous mes amis se faisaient arrêter et torturer, pour leur faire dire n'importe quoi. Je devais donc partir, c'était une question de vie ou de mort.» Achmet Saïd décide donc de se risquer à dix-huit heures de souffrance en bateau pour s'exiler à Mayotte, afin de revenir en France où Poitiers l'accueille depuis juin 2019 et où sa famille l'a rejoint – sa femme ayant la double nationalité. «J'ai dû fuir pour pouvoir continuer à mener cette lutte, et faire savoir au monde entier ce qu'il se passait», conclut-il. Avec sa liberté d'homme recouvrée et ses qualités intactes de chimiste, mais sans oublier le combat qu'il reste à mener aux Comores.

PÔLE INFO SANTÉ

En partenariat avec le CHU de Poitiers, plusieurs tables rondes sont organisées à l'Espace Mendès France.
Mardi 2 février à 18h30, Le cerveau dans tous ses états par Jean-Philippe Neau, professeur, chef de service neurologie, CHU de Poitiers.
Mardi 6 avril à 18h30, La chirurgie plastique pour reconstruire les corps par Franck Leclère, professeur, chef de service de chirurgie plastique, CHU de Poitiers.

L'HUMAIN RECOMPOSÉ

Ce cycle de conférences organisé avec l'université de Poitiers et le CHU de Poitiers propose plusieurs rencontres.
Mercredi 27 janvier à 18h30, Homme réparé, Homme connecté avec Laetitia Fradet, maître de conférences à l'Institut Pprime - CNRS, équipe RoBioss, université de Poitiers.
Mercredi 3 février à 18h30, Les céramiques au service des os par Chantal Damia, maîtresse de conférences, Institut de recherche sur les céramiques (Ircer) – CNRS, université de Limoges.
Mercredi 3 mars à 18h30, Opérer sans ouvrir, opérer à distance : la chirurgie en mutation par Jean-Pierre Faure, professeur des universités, praticien hospitalier depuis 2010, anatomie biomécanique simulation centre de don du corps (professeur Richer), UFR de Médecine et pharmacie, université de Poitiers.

POURQUOI LA TERRE EST RONDE

Dans le cadre des Amphis du savoir organisés avec l'UFR Sciences fondamentales et appliquées de l'université de Poitiers, deux conférences simultanées ont lieu de février à mars à 14h. Parmi elles, Alain Riazuelo (chargé de recherches au CNRS, Institut d'astrophysique de Paris) racontera le récit d'une aventure scientifique longue de 2 500 ans : Pourquoi la Terre est ronde ?

O. Chavasseau - Palevoprim

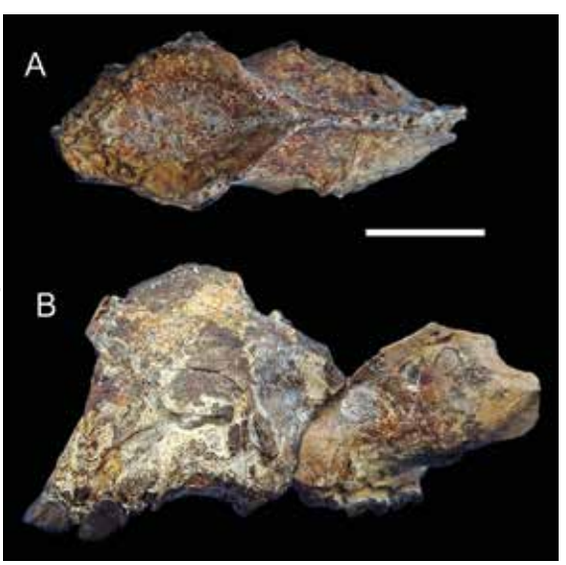
Site de Than-U-Daw dans la formation de Pondaung où les nouveaux restes de *Ganlea* ont été découverts en 2018.

Ganlea, lointain cousin asiatique

Un crâne et une partie de l'avant-bras fossilisé d'un primate du genre *Ganlea* ont été découverts dans la formation de Pondaung en Birmanie (40 millions d'années) par des chercheurs du laboratoire Palevoprim de l'université de Poitiers et du CNRS (UMR 7262). *Ganlea*, décrit pour la première fois en 2009, est classé dans les amphipithécidés, une famille archaïque d'anthropoïdes (singes, grands singes, humains). «Les différents éléments de ce crâne attestent de l'hypothèse d'origine asiatique des anthropoïdes soutenue depuis plus de quinze ans au sein de notre laboratoire», explique Olivier Chavasseau, enseignant-chercheur en paléontologie, spécialiste de l'évolution des primates anthropoïdes. Si les premiers fossiles de primates ont été découverts en Birmanie dès les années 1920, l'équipe de recherche franco-birmane créée par Jean-Jacques Jaeger a permis de mieux comprendre l'évolution précoce des anthropoïdes en Asie en documentant les deux familles d'anthropoïdes les plus archaïques (amphipithécidés et éosimiidés). «La diversification importante des anthropoïdes en Afrique s'est produite à la suite de la dispersion d'espèces asiatiques vers le continent africain», ajoute le paléontologue. Le premier événement de dispersion a vraisemblablement eu lieu durant l'Éocène, il y a au moins 40 millions d'années.

Par **Amélie Ringeade**

Le crâne est un élément important des fossiles qui permet d'apporter de nombreux éléments sur les relations de parentés mais aussi l'écologie des espèces. Sur le fossile de *Ganlea*, les différents caractères crâniens et de l'ulna (os de l'avant-bras) de cet amphipithécidé témoignent de son appartenance aux anthropoïdes.



O. Chavasseau et Y. Chaimanee - Palevoprim

Nouveaux restes de l'anthropoïde *Ganlea megacanina*. A : fronto-pariétal. B : fragment de crâne avec le maxillaire et la partie inférieure de l'orbite. Barre d'échelle : 1 cm.

La denture également apporte de nombreuses informations. «Il est possible d'établir une correspondance entre la taille des dents et la masse corporelle. Chez *Ganlea*, cette méthode apporte une estimation de la masse de ce primate entre deux et demi et trois kilos.» Cette donnée est ensuite confirmée par la comparaison de l'os de l'ulna avec celui de primates actuels. La morphologie dentaire renseigne aussi sur le régime alimentaire. Sur ce point, *Ganlea* serait, comme les autres amphipithécidés, principalement frugivore.

En paléontologie, chaque information énoncée est croisée à l'aide de plusieurs études différentes. Pour compléter leurs connaissances à propos du régime alimentaire de *Ganlea* et des amphipithécidés, de nouvelles analyses de micro-usure dentaire vont être conduites. Il s'agit d'étudier les traces d'usures sur l'émail causées par la nourriture au cours de la vie de l'individu afin de mieux connaître son régime. «Par exemple, *Ganlea* se nourrissait sûrement principalement de fruits, mais pouvait tout à fait incorporer des feuilles dans son régime alimentaire. Cette technique nous permettra d'en savoir plus.»

Un entretien avec Jean-Jacques Jaeger abordant ses recherches sur l'origine asiatique des anthropoïdes est disponible dans *L'Actualité* n° 91.

Le corail du vivant

Vous avez été nombreux à adresser un virulent courrier à *L'Actualité Nouvelle-Aquitaine* pour protester contre une affirmation du précédent épisode de cette chronique. J'y indiquais que nous, *Homo sapiens*, vivions dans «un monde dominé par les bactéries». La plupart d'entre vous aura spontanément corrigé : les patrons de la planète, ce ne sont tout de même pas les microbes (même si certains sont assez doués pour nous pourrir la vie), mais bien nous, bipèdes superbes aux grands penseurs, aux cités étincelantes et aux compétitions de *Ferret-Legging*[1]. Car nous sommes à l'heure de l'Anthropocène, Notre Moment Géologique, qui voit l'Humanité retrouver sa place au centre de la nature comme La Force Principale. Les intellectuels et les médias nous l'affirment, c'est donc vrai ! Vrai ?

L'ANTHROPOCÈNE, FINI AVANT DE COMMENCER. Et bien non, c'est de la foutaise. L'Anthropocène n'est toujours pas officiellement reconnu par les sciences de la Terre, principalement pour cause d'insignifiance à l'échelle du temps profond. Prenons un peu de recul, pour une fois en faisant un bond dans le futur. Dans 50 millions d'années (soit environ 10 000 fois la durée de ce que nous nommons l'Histoire, et seulement 1 % des temps géologiques), il ne restera quasiment rien de nous et de nos activités actuelles. Ni pyramides, ni plastiques, ni pics de radioactivité. Il n'y aura pas non plus pléthore de fossiles de poulets, leurs os ramollis par leur production industrielle étant de très mauvais candidats à la fossilisation. L'émission massive de gaz à effet de serre sera certes enregistrée dans les futurs sédiments, mais, comme pour le reste, la durée de ce phénomène ne correspond (pour l'instant) qu'à un battement de cil géologique, rendant difficile sa détection et sa compréhension. Par contre, dans 500 millions d'années, la Terre et la biodiversité seront encore et toujours profondément marquées par les conséquences de l'activité microbienne. Ainsi, pendant au moins 2,5 milliards d'années, les bactéries photosynthétiques du Précambrien et leur descendance ont enrichi l'atmosphère en oxygène. Certains organismes ont su mettre à profit cet oxygène dans leur métabolisme, avec pour résultat l'explosion de biodiversité que notre planète connaît depuis 600 millions d'années.

Par **Jean-Renaud Boisserie**

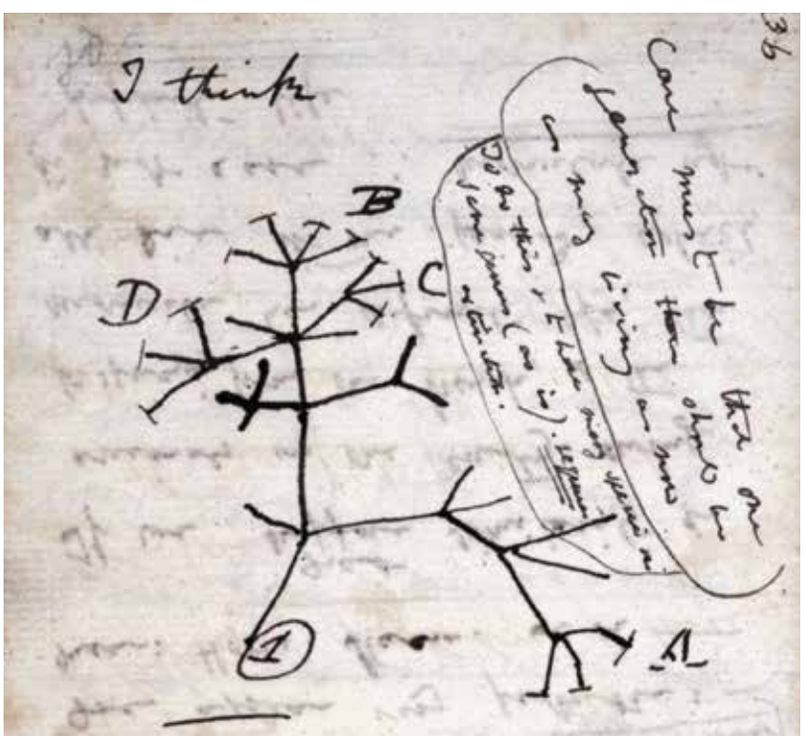
Les plus anthropocentrés d'entre nous ne se sentent pas concernés ? Observons donc un humain – par exemple Vous. Votre corps est fait de cellules qui, pour au moins 50 % d'entre elles, sont en fait les quelques kilos d'écosystèmes bactériens colonisant vos diverses entrailles (le fameux microbiote). L'équilibre des forces au sein de ce bestiaire bactérien et de ses parasites viraux a des effets majeurs sur votre digestion, votre santé (y compris mentale) et votre comportement.

MELTING-POT DU VIVANT

Pénétrons maintenant vos cellules animales. La production d'énergie y est assurée par les mitochondries, qui sont en réalité d'anciennes bactéries ayant colonisé nos ancêtres unicellulaires, puis ont perdu leur indépendance (tout en conservant leur propre ADN). Enfin, entrons dans le saint des saints : votre code génétique. Le numéro de septembre 2020 de l'excellente revue *Espèces* nous indique que plusieurs de nos gènes nous ont en fait été légués par des rétrovirus ayant infecté nos ancêtres – et contrôlent par exemple des éléments aussi peu anodins que la mémoire à long terme ou la formation du placenta. En d'autres termes, Vous êtes une chimère.

Bref, sans ces vrais héros de l'histoire de la vie terrestre que sont les «microbes», pas de dinosaures, pas d'insectes, pas de plantes à fleur et, accessoirement, pas de nous. Et dans ce monde décidément bactérien, il ne serait pas absurde de considérer nos corps, avec une horreur toute lovecraftienne, comme de monstrueux agrégats d'éléments animaux, bactériens et viraux. Toutefois, il y a une véritable élégance à simplement accepter notre condition de «melting-pot du vivant», car elle démontre indubitablement que ce monde est bien le nôtre, et que notre perpétuation passe par la sienne.

1. Sport anglais qui consiste à garder le plus longtemps possible un furet dans son pantalon – une des innombrables facettes de la biodiversité !



Darwin avait bien noté (dans son carnet B, en 1837-1838) que, comparés aux arbres ou aux buissons, certains coraux fournissent une allégorie plus pertinente de l'évolution, puisque seules les extrémités de leurs branches sont vivantes. Mieux encore, ces branches peuvent fusionner, illustrant les transferts génétiques, les symbioses et les parasitismes qui font de nous ce que nous sommes.

Jean-Renaud Boisserie est directeur du laboratoire Palevoprim (Paléontologie, évolution, paléoécosystèmes, paléoprimatologie) de l'université de Poitiers et du CNRS.

Autopsie d'une baleine

Par **Amélie Ringeade**
Photo **Benjamin Caillaud**

Un rorqual commun, *Balaenoptera physalus*, s'est échoué sur la plage de la Coubre au sud de la presqu'île d'Arvert, le 29 octobre 2020. Cette baleine à fanons, femelle de 18 mètres de long est la cinquième d'une série de sept échouages de rorqual sur la côte Atlantique sur une période de moins de deux mois. «Habituellement, ce sont deux à sept individus qui s'échouent sur une année complète», explique Willy Dabin, ingénieur d'études chargé de la coordination du suivi des échouages à l'observatoire Pelagis de La Rochelle Université et du CNRS.

Le rorqual échoué à la Courbe était fortement amaigri, son poids est estimé à 17 tonnes. Normalement, un adulte de cette taille pèse environ 40 à 60 tonnes. Les six autres échouages de la série présentent également une importante perte de poids. Les baleines étaient toutes vivantes au moment de toucher l'estran, la cause de leur mort est donc une agonie sur la côte. «Il faut maintenant comprendre pourquoi ces animaux se sont échoués, ajoute Willy Dabin. L'observation d'un état de maigreur importante à sévère, avec l'estomac vide et de organes ayant un aspect anémié indique un processus morbide chronique qui reste à déterminer.» Trois hypothèses sur la cause de ce processus sont étudiées.

La première piste est de rechercher un agent pathogène, des tests PCR sont effectués pour détecter des virus ou bactéries des familles influenza, herpès, flavivirus, coronavirus, morbilivirus ou brucella. Pour le moment, les premiers tests sont négatifs, mais une analyse histologique viendra les compléter. Une deuxième piste à explorer est celle des toxiques, liés à des toxines algales, des métaux lourds ou des polluants organiques persistants. Il reste ensuite à analyser d'autres causes environnementales comme la température de l'eau ou la production de krill. Ces hypothèses pouvant être combinées et avoir une contribution dans ces processus morbides.

L'observatoire Pelagis est une unité mixte de recherche (UMS 3462) du CNRS et de La Rochelle Université, adossée au Centre d'études biologiques de Chizé (CEBC, UMR 7372). Il a un rôle d'observation et d'expertise sur la conservation des populations de mammifères et oiseaux marins. Plus de 25 personnes y travaillent. L'une des principales missions de l'observatoire est de coordonner le réseau national des échouages qui œuvre sur les côtes métropolitaines et d'outre-mer. Leurs travaux de suivi en pleine mer, de surveillance des populations ou d'identification des pressions humaines ou environnementales servent d'appui scientifique aux politiques publiques de conservation.

Par **Anaëlle Quiertant**

Jean-Claude Martin
Déchiffrer l'instant

«Pas de bonne promenade sans un poème.» Promenons-nous, observons le spectacle de notre quotidien et essayons de le déchiffrer. C'est l'écriture de Jean-Claude Martin, dont l'œuvre révèle le symbolisme des moments qui peuplent notre quotidien. L'auteur, né en 1947 à Montmoreau-Saint-Cybard, est un poète de la prose. Commençant à écrire en 1965, après sa découverte du surréalisme, il a publié quelques nouvelles et pièces de théâtre, mais c'est dans les poèmes en prose qu'il a toujours trouvé son expression, privilégiant alors les formes courtes. Il montre la puissance des choses du quotidien, des instants, des visions, des pensées qu'il transforme en moments symboliques. Influencé par Henri Michaux, Francis Ponge, les objectivistes américains, mais aussi les poètes issus de différentes nationalités qu'il a côtoyés alors qu'il dirigeait la Maison de la poésie de Poitiers, Jean-Claude Martin s'interroge sur la manière dont un écrivain peut s'exprimer sur le monde qui l'entoure. Mener une réflexion esthétique sur le travail d'écriture en lui-même et puiser l'inspiration dans les choses qui révèlent une forme d'éclat. Montrer ce qui ne se dévoile pas.

Noémie Pinganaud

PEINDRE. En 2020, il a publié deux recueils. Dans *Ô toi qui le savais*, il reprend le motif de l'amour ou du désir impossible, qui a inspiré de nombreux autres poètes, comme le souligne James Sacré, qui a préfacé le recueil. *Lire un jardin* se lit comme la peinture d'un jardin où le poète s'adonne à diverses activités, à différentes heures de la journée. Il compare en effet le travail d'écriture à l'activité d'un peintre qui traduit la splendeur de son environnement. Le poète fait surgir des émotions qu'on ne soupçonne pas toujours. Il faut observer le spectacle de tous les jours d'un nouvel œil. Il ne s'agit pas de simplement retranscrire la beauté du monde, il faut en comprendre le symbole : «Le jardin est un poème, les mots y doivent être délimités.»

Lire un jardin, de Jean-Claude Martin, éd. Tarabuste, 90 p., 2020,
Ô toi qui le savais, éd. Le Merle moqueur, 80 p., 2020.

PIERRE AURIOL DANS LA DEMEURE DU NOM

Sous ce titre se cache une lecture très fine et parfaitement documentée par Pierre Auriol du *Diptyque du duc et de la duchesse d'Urbino* de Piero della Francesca. Ces portraits du XVe siècle sont conservés au musée des Offices à Florence.
Ce livret d'art a paru fin 2020 aux éditions Marguerite Waknine, sises à Angoulême.

Par **Aline Chambras**

UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE
Festival Théâtre des Images

Le festival Théâtre des Images, créé par l'association éponyme, est un événement pluridisciplinaire, à la croisée des arts et des sciences, regroupant chercheurs et artistes, le temps d'expositions, projections, débats, lectures et performances. Avec comme ligne directrice, une réflexion théorique et pratique sur la notion d'images. «Du point de vue esthétique et politique, le festival TDI défend une conception des images qui échappe à la seule définition de la visibilité. En effet, pour nous, les images ne peuvent être confondues avec les messages visuels et audiovisuels que notre société produit à satiété», détaille Christian Malaurie, enseignant en anthropologie de l'art et du design à l'université Bordeaux Montaigne et cofondateur de ce festival, avec Marie Duret-Pujol, maîtresse de conférence d'études théâtrales. Films, poésies, littératures, chansons, les «images» sous toutes leurs formes composent donc la programmation de ce festival atypique.

HERVÉ LE TELLIER. Cette sixième édition invite l'écrivain Hervé Le Tellier, le poète Lucien Suel, le collectif Berlin ou encore le documentariste Lucas Vernier, notamment. Porté par l'ambition de faire découvrir les passerelles et les dynamiques entre savoir et art, le festival Théâtre des Images se déploie dans différents lieux de la métropole bordelaise : sur le campus, bien sûr, et en particulier à la Maison des Arts, mais aussi au théâtre Carré-Colonnes, au cinéma l'Utopia ou dans les librairies La Machine à lire et Georges. Depuis la première édition en 2016, le festival Théâtre des Images bénéficie de l'appui du pôle culture de l'université Bordeaux Montaigne, du laboratoire Clare-Artes, dirigée par Danièle James-Raoul et Pierre Sauvanet, qui regroupe une grande majorité de chercheurs de l'université travaillant dans le domaine des arts, et de la littérature, l'école doctorale de l'université Bordeaux Montaigne dirigée par Sandro Landi, et de la maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, dirigée par Patrick Baudry.

Festival du 21 février au 10 mars.

Treipaïs

Le treipaïs est une invention. Une drôle d'invention. Qui est à la pâtisserie ce que les gentils monstres résultant de la fusion de communes sont à la toponymie. Il est né, comme Aigondigné (l'exemple qui me vient à l'esprit), d'une volonté politique.
Aigondigné. Nom inventé, non par un archéologue mais pour la bonne cause, celle du regroupement de communes et de la mutualisation des dépenses. Aigondigné, donc. Commune nouvelle, située dans le département des Deux-Sèvres, en région Nouvelle-Aquitaine. Résultant de la fusion – au 1er janvier 2019 – de la commune de Mougon-Thorigné (ancienne commune nouvelle résultant de la fusion des deux communes de Mougon et de Thorigné) et des communes d'Aigonnay et Sainte-Blandine. Aigondigné, il n'y a pas à dire, ni surtout à s'indigner, cela sonne comme un nom – comme Secondigné qui existe dans le département, et pas très loin –, c'est un nom possible sinon réel, un nom vraisemblable. Il ne détonnera pas. Il ne fera pas tache. Contrairement à d'autres monstres que l'on peut découvrir aujourd'hui sur la carte ou en voyageant.

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

TROIS PARFUMS. Le treipaïs est né, lui, de la volonté de trois présidents (ceux des départements de la Corrèze, de la Creuse et de la Haute-Vienne) qui souhaitaient créer un produit représentant et valorisant le Limousin, que ce soit par sa forme ou sa composition.
Le gâteau aurait la forme d'un triangle. Les trois côtés représentant les «trois pays» : les trois départements.
Il aurait trois parfums : la châtaigne, la noisette et le chocolat.
Trois tailles seraient proposées : trois, six ou neuf parts.
Je veux rassurer ici le lecteur de Proust, friand de «noms de pays», et l'amateur de creusois, de galette corrézienne ou de burgou. Ils n'ont rien à craindre de ce remembrement tardif. Cette deuxième lame n'effacera pas le peu qui reste du paysage dans nos assiettes, elle redonnera plutôt, quand elle ne la créera pas, une mémoire. Celle des «trois pays» réunis dans ce gâteau.
Un gâteau qui ne régalera pas seulement l'archéologue, avec ses strates, mais qui plaira aussi aux becs sucrés, avec sa mousse aux marrons, puis au chocolat noir, avec sa dacquoise et son praliné croustillant à la noisette.

CRÉATION. La châtaigne, comme le rappelle le petit marron qui nous accueille, entre les deux feuilles et avec un chocolat, est l'emblème du Limousin.
Elle nous dit ici que le treipaïs est une création, certes, mais locale, et porteuse de traditions, d'histoire, de savoir-faire humain, qui est rattachée à un terroir et qui a un goût spécifique. Qu'elle a sa place dans les Sentinelles du goût de la Nouvelle-Aquitaine. À côté de la jonchée, du jambon Ibaïama, du grenier médocain, de l'andouille béarnaise et du blé rouge de Bordeaux.
Nous avons, nous aussi, la volonté. Que cette invention perdure. Qu'elle dure «plus longtemps que la foire à Niort». Comme on disait dans les Deux-Sèvres. Comme on dit encore, qui sait, du côté d'Aigondigné.

Les chroniques de Denis Montebello sont réunies par Le temps qu'il fait : *Aller au menu* (en poche, 2014).
Chez le même éditeur : *Comment écrire un livre qui fait du bien ?* (2018), *Fossile directeur (*à paraître au printemps 2021).
Chez d'autres éditeurs, avec des photographies de Marc Deneyer : *Un bel amas* (Atlantique, 2019), *Les Tremblants* (Les petites allées, 2019).

Tiphaine Gantheil
Toutes les nuances de l'enfance

Tiphaine Gantheil, installée en Dordogne, consacre un poignant roman graphique aux difficultés d'une enfant surdouée confrontée à la norme. Un récit vrai pour la jeunesse et les adultes.

Par **Astrid Deroost**

Le plus souvent, Tiphaine Gantheil, autrice de bande dessinée et illustratrice, prête la rondeur de son trait aux fragilités de l'enfance. «J'apprécie ce mélange entre le côté doux et quelque chose de plus sombre, dit la jeune femme qui use beaucoup, à dessein, du crayon de papier. J'aime travailler en gris, en noir et blanc, j'adore les nuances de gris, très proches, le monochrome. Je ne suis pas vraiment attirée par les couleurs ou alors par les couleurs simples.»

CONTEUSE DES TRAITS

Tiphaine Gantheil, native de Cognac et longtemps Parisienne, a depuis peu rallié la Dordogne pour se consacrer à son art. Loin de la rudesse urbaine, elle œuvre notamment à son premier roman graphique, *Juliette n'est pas normale* (parution fin 2021, La Pastèque). Quelque 150 pages virtuoses racontent, de l'intérieur, la différence vécue par une enfant à haut potentiel intellectuel. Un récit que l'artiste a puisé à son propre passé et qu'elle destine aux jeunes lecteurs (à partir de 12 ans) et aux adultes. «*Juliette* traite aussi de la phobie, du fait que la société a tendance à privilégier la norme. Avant, on ne s'occupait pas de ces enfants-là, confie la quadragénaire. Cela m'a créé beaucoup de problèmes, ce sentiment de ne pas être adaptée.» Opportunément, Tiphaine Gantheil se souvient d'avoir depuis toujours pratiqué le dessin. Ce *puissant* moyen d'expression comble très tôt son irrépressible désir de raconter des histoires, lui-même lié à la passion des livres.

Petite, Tintin et ses acolytes franco-belges l'éblouissent puis elle explore la création indépendante. «Lire des bandes dessinées est mon activité favorite, avant même de vouloir en faire. Vers 18 ans, j'ai découvert Charles Burns, Daniel Clowes, cela m'a vraiment fascinée», confie-t-elle, admirative de nombreux autres pairs tels que Julie Delporte, Julia Wertz, Cyril Pedrosa...

Après le bac, Tiphaine Gantheil fréquente les arts appliqués à Poitiers, exerce un peu le métier d'architecte d'intérieur, mais ne lâche pas ses rêves de conteuse... ni le dessin qu'elle parfait, le soir, aux beaux-arts parisiens. Elle s'inscrit finalement au Cesan à Paris (Centre d'enseignement spécialisé des arts narratifs) et en sort diplômée en 2010. Dès lors elle enseigne à son tour la BD, la peinture, l'illustration, le modèle vivant, le croquis, trouve la transmission épanouissante et mène, en parallèle, sa nouvelle vie d'autrice.

LECTURE À TOUT ÂGE

Depuis 2017, date de son changement de décor, l'autrice partage son temps entre travail plus solitaire et résidences. La prochaine aura lieu dans un lycée de Bayonne autour de la réalisation d'une charte éco-citoyenne en BD. Avant cela, elle a volé vers Québec pour travailler au projet *Juliette*, ou encore retrouvé l'université de Poitiers pour mettre en images, avec Timothée Morisse, le douloureux sujet des violences faites aux femmes. Au musée de l'illustration jeunesse de Moulins, elle a tout récemment ébauché un album pour enfants sur le sujet de la dépression infantile.

«L'enfance – la fragilité de l'enfance – est un thème qui revient souvent. Elle n'est pas pour moi le temps de l'innocence mais plutôt celui des grandes révélations, glisse Tiphaine Gantheil. Ce que je fais n'est pas réservé aux enfants. J'aime l'idée de différentes lectures... que mes histoires soient lues par des enfants, qu'elles puissent être lues par des adultes à des enfants et qu'elles touchent aussi les adultes.» ■

Page de droite, planche de *Juliette n'est pas normale*. Crayon à papier et mise en couleur numérique

Clap!
Clap
clap
Clap!
clap!
Clap!
Clap!
Clap!!
Clap!
LA RÉCRÉATION EST TERMINÉE !

En vogue, la bande dessinée traverse les sujets. L'historien Frédéric Chauvaud témoigne de cet intérêt.

Entretien **Iseult Le Roux** Dessin **Tiphaine Gantheil**

Dépendance aux bulles

Frédéric Chauvaud est professeur d'histoire contemporaine à l'université de Poitiers. À l'occasion de la sortie son livre *Une si douce accoutumance*, il revient sur son rapport à la bande dessinée en tant qu'historien.

L'Actualité. – Depuis quand les historiens s'intéressent-ils à la bande dessinée ?

Frédéric Chauvaud. – Depuis une vingtaine d'années, il est vrai, mais de manière assez dispersée. L'étude des bandes dessinées n'était pas réellement prise au sérieux. Progressivement, cependant, elle conquiert de nouveaux territoires (l'histoire nationale, la guerre d'Espagne, le Front Populaire, l'histoire de la République, la mémoire ouvrière, les luttes féministes…), toutefois il faut bien convenir que l'université française reste très frileuse. Il n'existe pas, par exemple, de chaire d'études historiques sur la BD. La situation change lentement toutefois grâce à quelques historiens dont Pascal Ory, critique pour le magazine *L'Histoire*, président du jury du prix de la Bande dessinée historique depuis 2004, à Blois, lors des Rendez-vous de l'histoire. Ce qui était alors une «distraction d'historiens ne voulant pas grandir» gagne en légitimité.

Depuis 2020, il existe un réseau de recherche en Nouvelle-Aquitaine sur la BD qui regroupe les six universités, l'École européenne supérieure de l'image, la Fanzinothèque, la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image. Il est hébergé par la Maison des sciences de l'Homme et de la société de l'université de Poitiers et j'en suis le responsable scientifique. Le CNRS, pour un projet de mise en valeur des femmes et de leurs métiers, nous a sollicité pour s'adresser aux jeunes filles afin de montrer, par l'entremise du 9e art, qu'il était possible d'y faire carrière, que rien ne leur était impossible.

Une si douce accoutumance. La dépendance aux bulles, cases et bandes dessinées, de Frédéric Chauvaud, préface de Pascal Ory, coll. «Addictions», éd. Le Manuscrit, 274 p., 25,90 €
Corps handicapés et corps mutilés dans la BD, dir. F. Chauvaud et Denis Mellier, PUR, 314 p., 25 €

Est-ce une source plus propice à une réflexion sur l'histoire ?

Pour s'adresser à des collégiens, des lycéens, sans oublier les élèves de primaire, la bande dessinée se révèle un support très pertinent. Par exemple, dans *Les Damnés de la Commune*, trilogie de Raphaël Mayssan (Delcourt, 2017-2019), l'auteur s'inspire de gravures du XIXe siècle ; les lecteurs et lectrices se trouvent immergés dans une atmosphère et une époque, sans erreur factuelle. D'autres bandes dessinées donnent envie d'en savoir plus sur des périodes révolues pour mieux comprendre le monde actuel. D'autre part, la bande dessinée fait la part belle aux biographies. De véritables romans graphiques sont désormais disponibles et rendent accessibles des trajectoires intellectuelles comme celles d'Olympe de Gouges, de Simone de Beauvoir, de Jean-Paul Sartre, de François Truffaut. La *Bible* ou le *Mahâbhârata* sont mis en récit.

N'est-ce pas aussi un stimulant pour l'imaginaire ?

Sans doute n'a-t-on pas suffisamment mesuré la manière dont les bandes dessinées peuvent forger l'imaginaire des enfants et des adolescents. Certains y trouveront une source d'inspirations et deviendront historiens. La BD risque toutefois d'être remplacée par des médias qui façonnent différemment l'imaginaire des enfants – dessins animés, jeux vidéo – et dans vingt ans elle sera peut-être désuète. Or, comme écriture narrative, une histoire en image, ou des images avec une histoire, c'est une porte d'entrée extraordinaire, même pour des sujets contemporains et complexes.

La qualité du dessin peut-elle porter bien plus préjudice au texte que l'inverse ?

Pour choisir une BD dont j'ignore tout, je regarde d'abord la couverture, si elle me plaît j'ouvre l'album pour. Si j'aime les dessins, je peux l'acheter, même si le texte n'est pas la hauteur, mais ce qui ne capte pas le regard n'a guère de chance de séduire. ■

Nathalie Marlet

Documentaliste au CNRS Pourquoi pas vous ?

MAIS UNE CONSEILLÈRE D'ORIENTATION, QUI DE SON POINT DE VUE CONSIDÉRAIT LA CUISINE COMME UN FREIN AU BIEN-ÊTRE DU FOYER, METTRA FIN À CE DOUX RÊ

APRÈS NANCY...PARIS ! NATHALIE, FRAÎCHEMENT DÉBARQUÉE À LA CAPITALE EST À LA RECHERCHE D'UN JOB...
RECHERCHE EMPLO
ET PAR UNE HEUREUSE COÏNCIDENCE, AU COEUR D'UNE MÉDIATHÈQUE...
PSSSSST ! INFO-BOULOT !
Centre National de la Recherche Scientifique
cnrs
NATHALIE SE RETROUVE AUX PORTES DU CNRS !
AVEC TOUTES LES CROYANCES ET LES PRÉJUGÉS LIÉS AU MONDE DE LA RECHERCHE...
DR !! CETTE DÉCOUVERTE VA CHANGER LE MONDE !!
LES POINTURES ! L'ÉLITE ! UN AUTRE MONDE...
EUH... MERCI POUR L'OFFRE MAIS JE VAIS RENTRER CHEZ MOI FINALEMENT...
D'AUTANT PLUS QUE NATHALIE ET LES MATHS... C'EST UNE LONGUE HISTOIRE... FAITE DE HAUT ET DE BAS !
AÏE, AÏE !!
SURTOUT DE BAS !!
POURTANT, LOIN DES CLICHÉS, LE CNRS EST AVANT TOUT UNE GRANDE ÉQUIPE.
COMPOSÉE DE FEMMES ET D'HOMMES VENUS D'HORIZON DIFFÉRENTS AFIN DE SERVIR UNE MÊME CAUSE, LA RECHERCHE.
POUR NATHALIE, ÊTRE DOCUMENTALISTE C'EST ...
SAVOIR ORIENTER, CONSEILLER...
... ANALYSER, ORGANISER
METTRE EN VALEUR LES DIFFÉRENTES COLLECTIONS...
ET PLUS QUE TOUT, L'AMOUR DES LIVRES, L'ODEUR DES PAGES EMPLIES DE CONNAISSANCES
PRÉCIEUX BIJOUX, BIEN GARDÉS AU CENTRE DE DOCUMENTATION...

DOCUMENTALISTE, C'EST ÉGALEMENT SOUTENIR LES UNIVERSITAIRES ET LES CHERCHEURS EN LEUR OFFRANT L'ACCÈS AUX RESSOURCES DOCUMENTAIRES DE MANIÈRE OPTIMALE !
AFIN DE LES AIDER À DÉVELOPPER, ENRICHIR, APPROFONDIR LEURS RECHERCHES...
... ET FAIRE AVANCER LE MONDE !
Cafés Lectures
DEPUIS MAINTENANT DEUX ANS, NATHALIE ORGANISE DES CAFÉS LECTURES AU SEIN DE LA MSHS.
UN BONUS POUR LA TRANSMISSION, LE PARTAGE DES SAVOIRS...
SCIENCES HUMAINES & SOCIALES
HOMMES ET SOCIÉTÉ
... ET PROMOUVOIR LA PRODUCTION SCIENTIFIQUE.
AU CENTRE DE DOCUMENTATION, NATHALIE PLACE TOUT SON SAVOIR FAIRE AU SERVICE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES TOUT EN S'INSPIRANT ET PROFITANT DE LA SÉRÉNITÉ ET DU SILENCE DES LIEUX...

Déployer les récits des autres, faire rire les enfants, mais pas seulement ! Plume et dessin avec Emmanuel Guibert.

Entretien **Astrid Deroost**

Emmanuel Guibert
Dessiner la rencontre

De *La fille du Professeur* à *La Guerre d'Alan* en passant par *Le Photographe*, le *Capitaine Ecarlate* ou *Ariol*, Emmanuel Guibert, 56 ans, grand prix du 47e Festival international de la bande dessinée signe une œuvre plurielle, empreinte d'une poignante estime pour le genre humain. Avec une exposition du 30 janvier au 27 juin qui suit de peu celle, parisienne, de l'Académie des beaux-arts, Angoulême célèbre l'auteur complet maintes fois récompensé, le dessinateur, virtuose et le narrateur qui, seul ou avec ses compères de l'Association, se fait tout à tour passeur sensible de mémoire ou maître d'aventures… pour adultes et enfants. Son travail, dit-il, est avant tout le signe de la fréquentation éperdue des gens. Rencontre.

Dessins extraits de *Japonais*, Futuropolis, 2008.

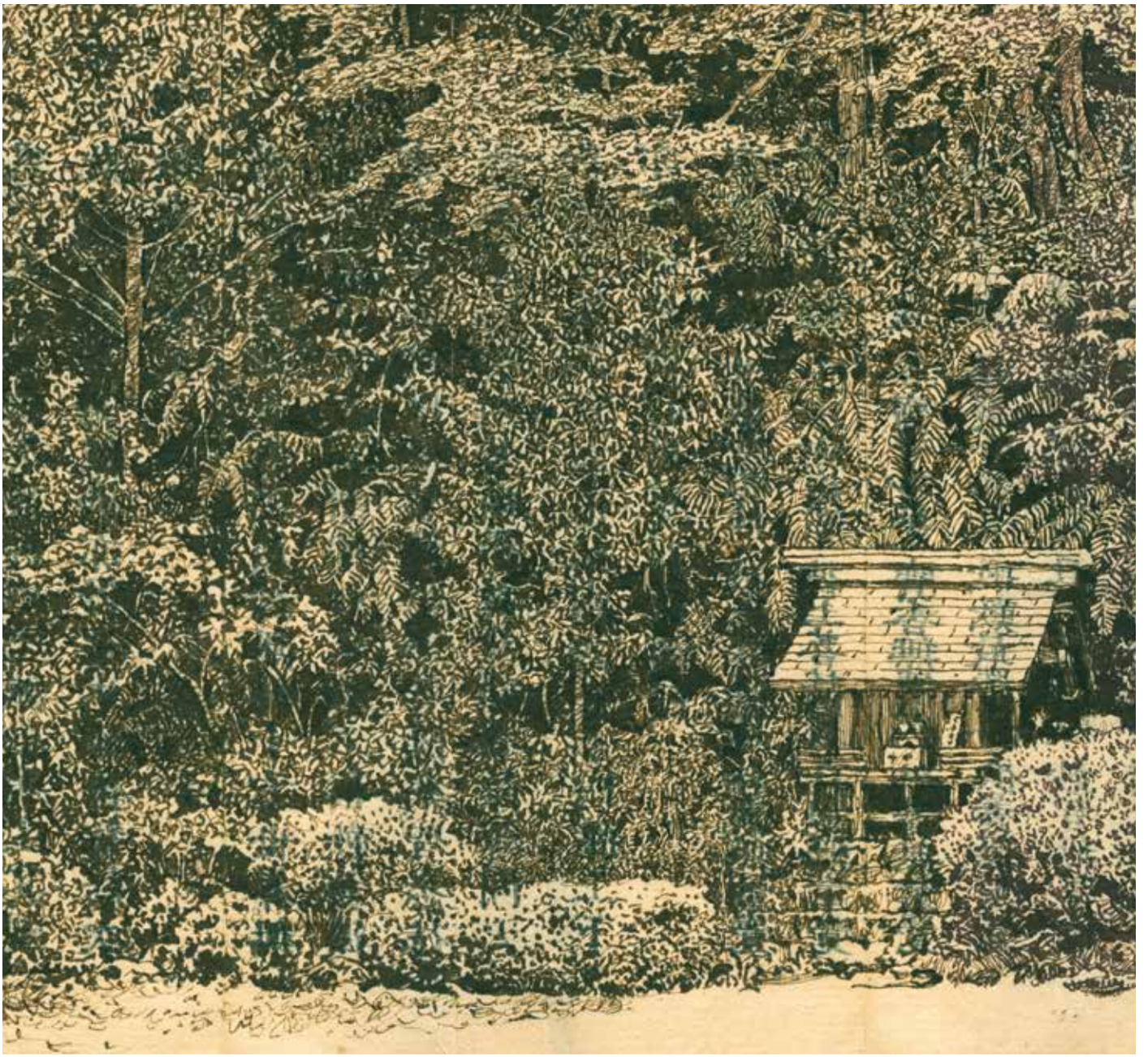
L'Actualité. – Un dessin en train de se faire, écrivez-vous, c'est irrésistible, on veut toujours voir. Avez-vous regardé quelqu'un faire avant de vous lancer ?

Emmanuel Guibert. – J'avais un grand-père qui avait un coup de crayon et me montrait volontiers ses dessins mais je ne pense pas l'avoir vu mettre la main à la pâte. Ce sont surtout les livres illustrés et bien sûr les bandes dessinées qui m'ont formé. Il y a quelques années, j'ai écrit *Le dessin petit*, un texte sur mon expérience de dessinateur entre zéro et six ans, puis un autre *La lecture petit*, sur les états dans lesquels me plongeait la lecture.

Je sais par ma mère que je n'aimais pas manger et je m'y suis mis du jour où j'ai été en état de comprendre une histoire. Il y aussi les moments doux que cela détermine (si tout va bien) quand on vous lit des histoires. On est dans son petit fauteuil, ou sur les genoux, dans des bras accueillants. Il n'y a pas grand-chose de plus paradisiaque dans l'existence. La joie à laquelle on a accès par la lecture est tellement vive... J'ai voulu en faire un métier parce que ce sont des souvenirs trop agréables pour que je rompe avec eux.

Pour écrire, j'étais allé chez mes parents farfouiller dans des cartons. J'en ai sorti un Babar, un album du Père Castor et un livre d'Alain Grée. C'est incroyable la quantité de sensations contenues dans un petit objet manufacturé. C'est fou le temps que j'ai passé, enfant, à décortiquer les images dans une espèce de contemplation, d'adoration.

Au début, on ne sait pas vraiment qu'il y a quelqu'un derrière tout cela puis le jour où on s'avise que c'est fabriqué, on commence à retenir le nom des auteurs. Je leur avais déjà de l'admiration, de la gratitude



puisque j'essayais de les copier... J'ai une affection incroyable, une révérence immense pour les gens qui m'ont fait du bien, petit.

À quel moment vous êtes-vous dit que le médium bande dessinée vous correspondait ?

C'était très amusant de grandir dans les années 1960-1970, pour moi qui avais une enfance très agréable. Les gens achetaient des biens de consommation toujours plus rutilants, les hommes portaient des pantalons tubulaires et des petits imperméables, les femmes avaient des choucroutes et des ballerines et tout à coup la végétation a poussé sur eux. Ils ont eu des chemises pelles à tarte orange, des fleurs sur les seins… Tout cela était extraordinaire à voir. Et la bande dessinée était à l'avenant : culottée, active, inventive, créative. C'était des années particulièrement favorables pour s'abandonner au plaisir de la découverte, de la lecture. Mes premières bandes dessinées étaient celles de mon père, *Spirou* de l'époque, Benjamin Rabier... et en même temps j'étais abonné à *Spirou*, *Tintin*, *Pif*. J'avais ma ration hebdomadaire. Ma grand-mère me racontait *Objectif Lune* en faisant toutes les voix… moments merveilleux. Les grands auteurs se sont décarcassés pour donner des travaux d'une qualité de conception, d'élaboration, exceptionnelle. On est frappé par le talent mis en œuvre.

De quand date votre passage à l'acte ?

Je ne m'en souviens pas. Il date des gribouillis avant même qu'on sache dessiner. On prend un crayon et on macule une surface avec une excitation folle, on fait des ronds puis petit à petit on comprend qu'on peut maîtriser sa main. Et déjà on fait des petites séquences, on commence à raconter des histoires.

J'ai dessiné sans arrêt dans ma vie. Quand s'est posée la question de savoir ce que je ferai après le bachot, je

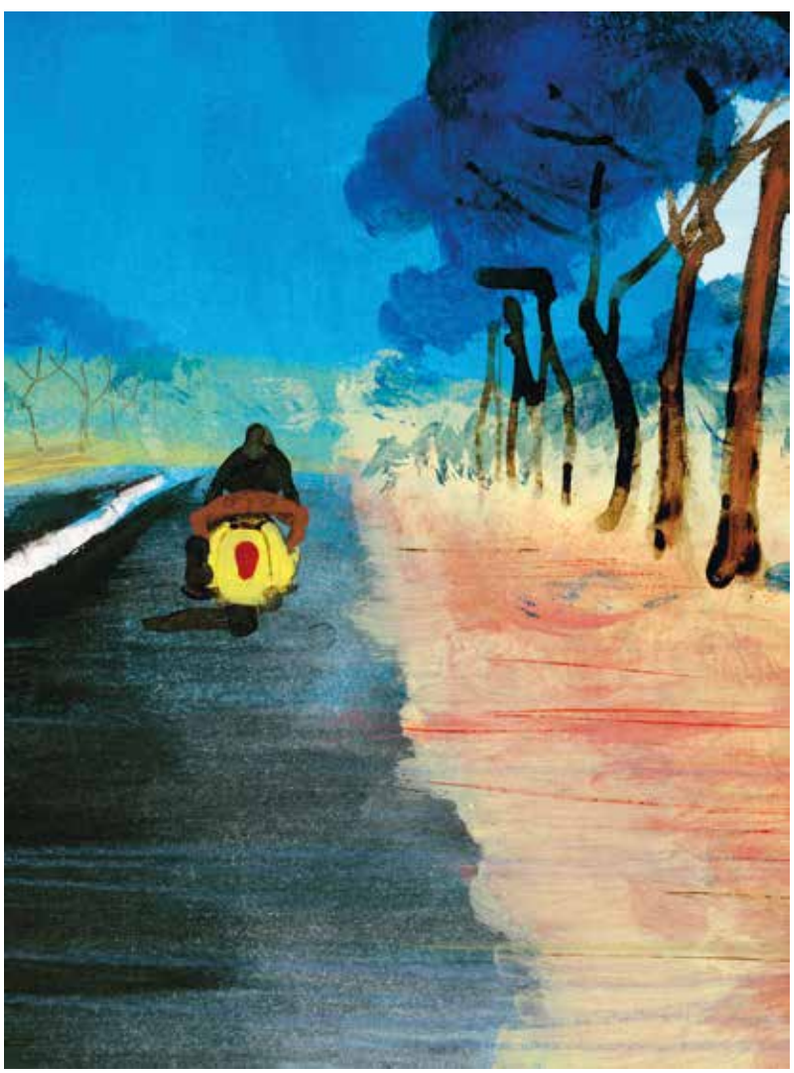
suis allé vers l'École nationale des arts décoratifs mais j'ai constaté assez vite qu'il ne fallait pas que j'y reste. Je me suis mis à travailler, dans la bande dessinée au premier chef et j'ai fait des travaux annexes qui avaient trait à l'écriture ou au dessin pour mettre du beurre dans les épinards. Mais mon ambition était de faire de la bande dessinée. Plus largement, la vie qui me paraissait enviable était une vie où on faisait des livres.

Dans *Le Photographe* et dans *La Guerre d'Alan*, vous dessinez la mémoire d'un autre, l'intime, la voix qui raconte, les émotions... Quelle part joue la rencontre ?
J'ai fait quelques livres avant, c'était une période de recherche, d'apprentissage puis j'ai rencontré à la fois Didier Lefèvre (le photographe), une fratrie professionnelle, les auteurs aussi éditeurs de l'Association, Alan... Tout cela m'a paru un cadre favorable pour commencer à pratiquer un métier plus justement. J'ai senti que je pouvais faire ce que je voulais.

Pour *Le photographe* et *La Guerre d'Alan*, l'intérêt c'est la rencontre – la seule chose qui ait de l'importance dans l'existence – entre un auteur de bande dessinée qui a un savoir-faire et la personne qui croise son chemin, le charme, l'intéresse. Tout vient de là, ce sont des gens que je ne veux pas quitter et j'ai un alibi qui est de leur dire : faisons des bouquins.

Vous sublimez les êtres comme votre ami Alan Cope, par votre trait, le découpage, l'atmosphère, les métaphores graphiques...
Je reçois un témoignage, quelqu'un est en face de moi et me consacre du temps pour me raconter dans le détail une expérience vécue et donc je me sens élu, honoré.

Dessins extraits de l'artbook *Italia*, coll. «Aire libre», Dupuis, 2015.



Quand il s'agit d'en faire un livre, je me sens obligé de déployer à mon tour un trésor, ce que je peux offrir de meilleur. Il y a une échelle de responsabilité élevée. Les personnes racontent des souvenirs significatifs, précieux, entretenus et par le dessin, on va sur les lieux de ces souvenirs, en Californie, dans une cour d'école, en 1930. On a ce pouvoir extraordinaire dont il est impossible de se lasser, de faire revivre les gens, de les habiller, de les coiffer, de les loger, de leur créer un décor. Ce sont des travaux de longue haleine qui nécessitent un effort de documentation, peut-être des voyages, des enquêtes.... des choses qui ont l'air tournées vers l'élaboration du récit mais qui sont aussi

sentimentales et finissent par vous offrir – plutôt qu'une œuvre – un destin, une vie à vous, habitée, enchantée par la vie d'un autre. J'ai commencé le travail avec Alan en 1994, la première publication a débuté en 1996 dans la revue *Lapin* qu'Alan recevait. Le premier album est paru en 2000, le dernier en 2016.

Le lecteur voit quelque chose de magique dans le fait de rendre visible ce qui n'est plus par le dessin, de plus magique peut-être qu'au cinéma. Pourquoi selon vous ?

Ce sont des choses que j'ai entendues notamment à la faveur de l'exposition de l'Académie des beaux-arts. C'était assez beau de voir des gens émus, touchés.

C'est pour ça que je fais des livres et c'est quelque chose que je ressens avec les livres des autres peut-être particulièrement quand on raconte des existences vécues... On veut placer la relation avec le lecteur dans cette intensité-là.

Chaque mode d'expression a son dispositif pour atteindre les gens. On sait bien quand on aime les livres que ce qu'ils ont de magique, c'est leur côté ascétique et bricolé. Et même si le lecteur a rompu avec l'exercice du dessin, il sait ce que c'est. Tout le monde n'a pas fait de cinéma mais tout le monde a dessiné et je pense que dans l'intimité à laquelle touche ce mode d'expression, il a quelque chose de l'ordre de sa pauvreté, une humilité de moyens qui rend d'autant plus frappante l'ampleur de l'émotion ressentie.

Dans *La fille du professeur,* l'air boudeur de la Reine Victoria est à mourir de rire. Dans *Les olives noires,* on s'amuse du franc-parler et des postures volontairement anachroniques des personnages...

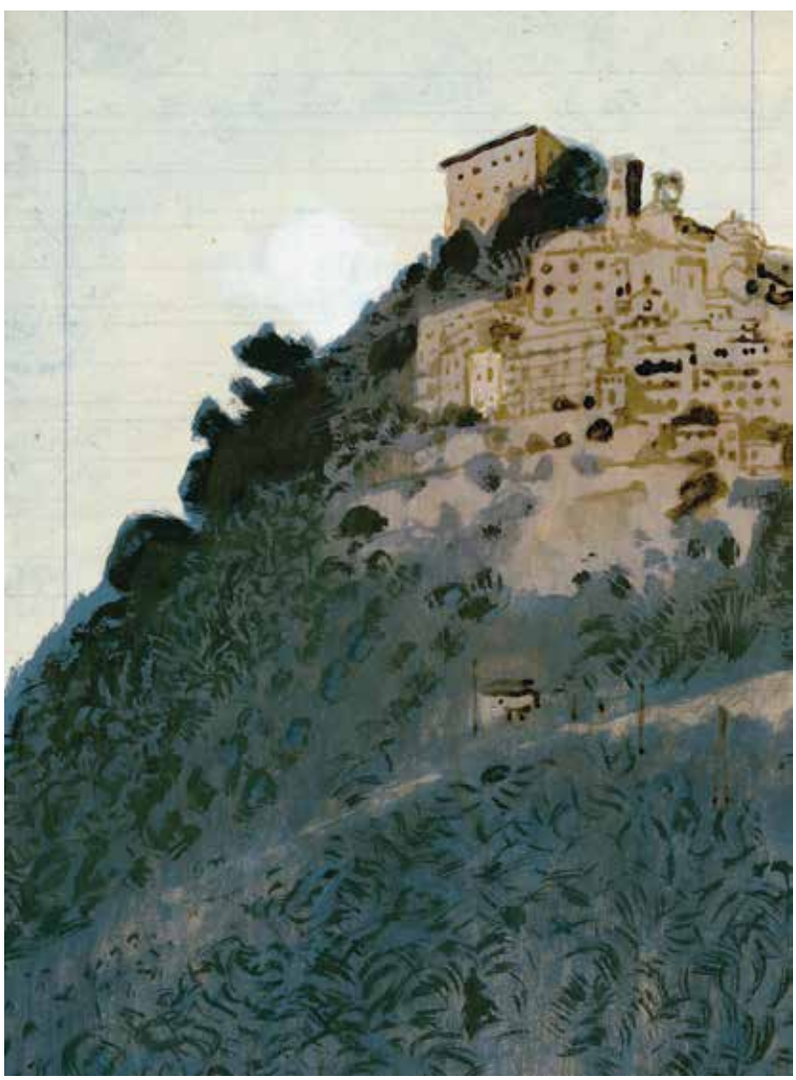
L'une des choses les plus précieuses que j'ai reçues, petit, en lisant les albums que j'aimais, c'est la capacité à rigoler tout seul et à jubiler... Tout ce que Goscinny m'a apporté. S'il faut choisir un nom en voilà un qu'on ne doit jamais se lasser de citer.

Ces gens nous ont fait cadeau d'un des attributs les plus précieux de l'existence : la capacité à se marrer, à regarder dysfonctionner le monde en en retirant une impression savoureuse et burlesque.

La moitié de mon écriture consiste à faire cela. Mes histoires pour enfants sont censées faire rire, pas à n'importe quel prix, pas au prix d'énerver l'existence, de lui retirer ce qu'elle a de difficile à avaler... Quand on est feuilletoniste comme c'est mon cas depuis vingt-cinq ans, c'est une grâce extraordinaire d'être obligé, en toutes circonstances, de trouver le moyen de faire rire.

Quel plaisir trouvez-vous à créer pour la jeunesse ?

Je n'aurais pas fait aussi volontiers ce métier sans m'adresser aux enfants. Travailler pour eux m'a édifié,



intéressé, stimulé. C'est une école, une discipline, une exigence et un rendez-vous aussi jouissif que le fait de savoir qu'on va descendre en cour de récré dans un quart d'heure et que tout sera possible.
Les histoires pour enfants sont peut-être celles qui sur le plan du lectorat sont les plus gratifiantes parce que les enfants écrivent, dessinent, interpellent beaucoup. Écrire une histoire en pensant qu'ils vont la lire me touche particulièrement à cause de leur intelligence, de leur incroyable finesse de lecture.

Vous explorez des genres différents, avec pour chacun un traitement stylistique particulier...

L'histoire que je viens d'achever a existé brièvement dans le magazine *ebdo* et devait d'emblée faire un livre, *Le smartphone et le balayeur*. C'est l'histoire d'un balayeur des rues qui, un matin, trouve un smartphone et au moment où il va le ramasser, l'objet dit non. Le smartphone explique qu'il n'est pas tombé mais qu'il a volontairement sauté d'une poche parce qu'il est devenu intolérant aux doigts humains... C'est le début d'une conversation qui dure 85 pages. Mon premier récit long paraît en ce mois de janvier, près de 300 pages de texte sans images. Je raconte mon amitié avec Mike, un architecte américain d'origine slovène. Le dessin d'observation nous a réunis, une vitrine est consacrée à ses travaux dans l'exposition d'Angoulême. Dans le prochain *Légendes*, je parle d'un prof que j'ai eu aux Arts déco et je vais, pendant quelques années, regrouper des dessins et des légendes. C'est l'idée de cette collection : je feuillette des carnets de croquis et un dessin me rappelle quelqu'un ou une anecdote... Je me suis dit que ça valait le coup, de temps en temps, de raconter les histoires qui sont cachées derrière les dessins. ■

EN BONNE COMPAGNIE AU MUSÉE D'ANGOULÊME

Pour célébrer Emmanuel Guibert, grand prix 2020, le 48e Festival international de la bande dessinée investit le musée de la ville d'Angoulême du 30 janvier au 27 juin (en raison de la crise sanitaire, la manifestation est reportée aux 24-27 juin 2021). L'exposition *En bonne compagnie*, placée sous le signe de l'intimité et de l'amitié, montre des dessins encore ignorés du public : carnets, peintures, gravures et lithographies.
C'est en rejoignant L'Association qu'Emmanuel Guibert trouve «le cadre favorable» à l'expression de son art. Il publie des récits dans la revue *Lapin* et dessine *La Fille du professeur*, sur un scénario de Joann Sfar. Il multiplie les expériences, aux côtés de David B. (*Le Capitaine écarlate*), ou encore en jeunesse, avec la série *Sardine de l'espace*, puis avec les aventures du petit âne *Ariol*.
Il lance ensuite l'ambitieux projet basé sur les souvenirs de son ami américain Alan Ingram Cope. On y retrouve son trait sépia, très technique, tout en retenue. Avec pudeur, Emmanuel Guibert excelle à mettre en scène l'intime, le quotidien et l'anecdotique.
Le père d'Ariol a aussi convié des amis auteurs, peintres, sculpteurs, architectes, musiciens, graveurs...
Un autre espace aborde les travaux d'Emmanuel Guibert et Marc Boutavant pour le livre jeunesse. Dans une exposition aux airs de jeu de piste, Ariol embarque les visiteurs dans le temps et la connaissance des arts.

Kubuni,
les bandes dessinées d'Afrique.s

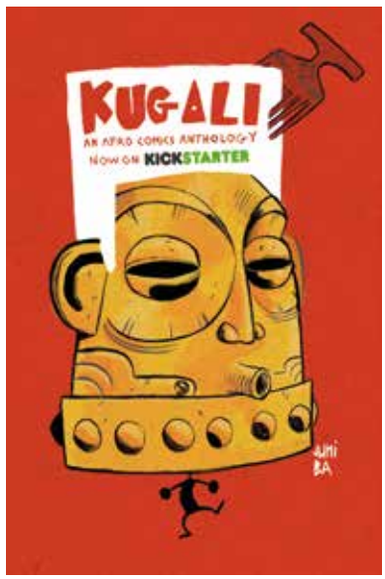
Kubuni[1], *les bandes dessinées d'Afrique.s* invite à la rencontre d'une soixantaine d'autrices et auteurs vivant en Afrique, établis en France ou ailleurs. À l'image des nombreux pays qui composent le continent africain, des œuvres de qualité et d'une grande diversité culturelle, linguistique, inspirées de traditions graphiques et narratives anciennes, sont dévoilées. L'exploration débute par la bande dessinée d'hier, dès le début du XXe siècle ainsi que ses nombreuses branches : BD de propagande, de commande (ONG), caricature, dessin de presse.

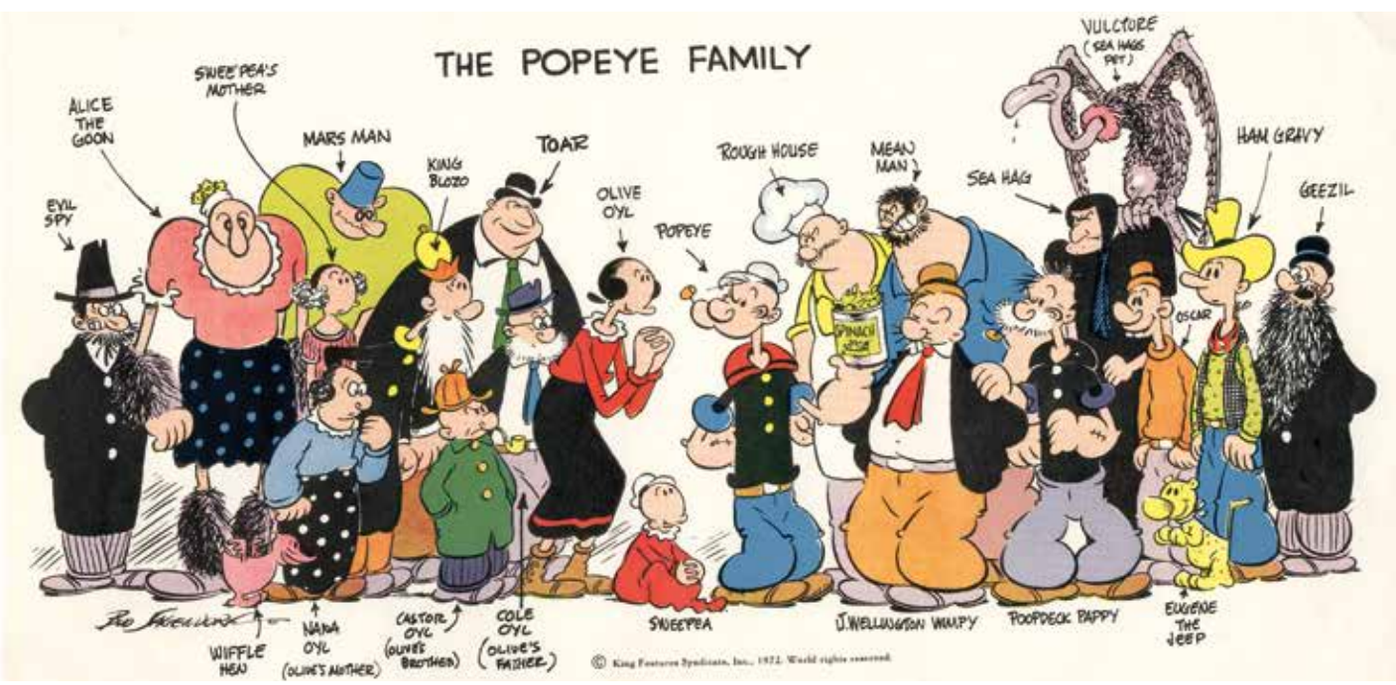
INFLUENCES. La BD d'aujourd'hui correspond à la création d'un art de divertissement (1990-2010) avec ses influences étrangères : comics, franco-belge, manga, manwha, BD underground américaine, etc. La BD de demain couvre les créations récentes et surtout l'évolution des techniques de réalisations et de diffusion. Rencontres-débats et ateliers pendant toute la durée de l'exposition.

1. Le mot Kubuni vient du swahili et signifie «création imaginaire».

Exposition du 27 janvier au 26 septembre 2021, au musée de la Cité, Angoulême.

Dessin extrait de *Apa de Yopougon* par Marguerite Abouet, Gallimard.





De Popeye à Persepolis

Exposition du 27 janvier au 2 mai au musée de la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, Angoulême.

Terre de bande dessinée avec un festival mondialement célébré et plus de 250 auteurs et autrices à demeure, Angoulême est aussi devenue un site majeur de production d'images animées. Pour exalter les liens existant entre le 9e art et le cinéma d'animation qui ont grandi ensemble depuis le début du XXe siècle, la Cité internationale de la bande dessinée propose une exposition inédite, divertissante et didactique, à partir du 27 janvier.

De Popeye à Persepolis, bande dessinée et cinéma d'animation, met à l'honneur les pionniers mondiaux d'une culture populaire, étonnamment créative, et une multitude de héros issus d'un art ou de l'autre et passés de l'un à l'autre : Popeye, Krazy Kat, Betty Boop, Mickey, Superman, Tintin, Astro boy...

Sur 400 m², plus d'une centaine d'œuvres, documents et objets : planches, dessins originaux et carnets préparatoires, périodiques et albums imprimés, films d'archives, appareils cinématographiques. Des projections, des ateliers, des ciné-concerts, des rencontres, des colloques, des visites et des conférences accompagnent l'événement.

Au XVIIe siècle dans le Périgord, Jacquette de Montbron, nièce de Brantôme, est l'une des premières architectes et géomètres.

Par **Violaine Giacomotto-Charra** Dessin **Benoît Hamet**

Jacquette de Montbron, « dame des vicomtés de Bourdeilles de d'Aunay »

On ne prend pas grand risque à parier que le nom de Jacquette de Montbron sera une découverte pour la grande majorité des lecteurs de cette chronique. Cette grande dame du Périgord, aujourd'hui presque oubliée, fut pourtant appréciée et louée en son temps pour ses qualités artistiques et intellectuelles, et l'on peut raviver ici son souvenir car elle a marqué notre paysage architectural de son empreinte. Jacquette de Montbron naquit en 1542, dans l'actuelle Charente, et devint la belle-sœur de Brantôme en épousant Pierre de Bourdeille, aîné de l'une des plus grandes familles angoumoises et lieutenant du roi Henri III en Périgord. Devenue veuve en 1582, elle s'occupa seule de l'ensemble des biens familiaux et, malgré les tentations de la vie à la cour (elle fut brièvement dame de compagnie de Catherine de Médicis, dont elle était l'amie), elle préféra manifestement vivre en ses provinces, élever ses six enfants et s'occuper de ses biens et de ses châteaux, imitant d'ailleurs en cela le goût de sa protectrice. Elle mourut en 1598.

QUALITÉS RECONNUES

Brantôme, dont on a dit qu'il était un peu amoureux d'elle, a laissé d'elle un bel éloge funèbre dans lequel il ne vante pas uniquement sa vertu et sa piété, bienséantes pour une grande dame, mais son savoir universel et son goût pour les sciences, son éloquence et la grâce de sa conversation. Il nous apprend qu'elle écrivait de la poésie et parlait plusieurs langues. Il n'est pas le seul à évoquer sa culture : Jean de Champaignac, un juriste attaché au présidial de Périgueux et maître des requêtes ordinaires d'une autre très grande dame, la reine Marguerite de Navarre, lui dédia une œuvre qui peut sembler pourtant bien peu destinée à une femme : un traité de philosophie naturelle (la *Physique françoise*) complété par un traité sur l'immortalité de l'âme. Le choix de Jacquette de Montbron comme dédicataire n'est pas seulement un geste courtisan : il nous renseigne sur ses qualités reconnues et éclaire la place des grandes dames dans la société lettrée de l'époque.

FEMME ARCHITECTE

Le plus intéressant, cependant, dans la personnalité de Jacquette de Montbron n'est pas sa culture littéraire et savante ou son goût pour les langues : les dames de haute noblesse étaient fréquemment lettrées, souvent mécènes, et de très nombreuses œuvres philosophiques de la deuxième moitié du XVIe siècle sont offertes à de grandes nobles. Des dames encore qui sont les seules dédicataires officielles à apparaître dans les *Essais* de Montaigne. La particularité de Jacquette de Montbron réside plutôt, pour les spécialistes, dans le fait que son goût pour l'architecture semble s'être traduit par une véritable pratique. Selon Mélanie Lebeau, Jacquette se distingue parmi les dames éduquées de son temps en ayant elle-même conceptualisé des plans pour les châteaux qu'elle possédait. Il est difficile, cependant, de savoir où se trouve la vérité. C'est Brantôme, toujours, dans son oraison funèbre, qui nous apprend qu'elle était «très-experte» en «geométrie et architecture», comme

Violaine Giacomotto-Charra
est professeur de littérature et langue françaises à l'université Bordeaux Montaigne, directrice du Centre Montaigne. Elle est à l'initiative de cette rubrique qui s'inscrit dans un programme de recherche.

on peut le voir «en ce superbe édifice et belle maison de Bourdeille, qu'elle fit bâtir de son invention». Il nous dit aussi qu'elle fit «remuer pierres en toutes ses maisons». Les oraisons funèbres sont souvent embellies, c'est la loi du genre ; il ne convient probablement pas de qualifier Jacquette de Montbron d'architecte au sens que nous donnerions aujourd'hui à ce mot, elle n'avait évidemment pas non plus les connaissances d'un ingénieur ; mais il semble bien qu'elle ait réellement conçu des aménagements et constructions nouvelles dans ses différentes demeures, dont on peut encore voir les traces : on peut aller admirer les logis du XVIe siècle qu'elle fit construire dans son château de Matha (dans l'actuelle Charente-Maritime, où le pavillon renaissance qu'elle dessina est tout ce qui reste du château) et surtout dans le célèbre château de Bourdeilles.

Si on ne saura jamais à quel degré exactement elle est intervenue dans les transformations renaissantes de ces deux châteaux, on pourra se souvenir en les visitant qu'elle en a au moins conçu le dessin et qu'elle introduisit ainsi en Périgord une architecture d'un style nouveau, dans le goût italien. On se souviendra aussi qu'elle était l'exemple type de l'une de ces grandes dames lettrées, férues de poésies, qui entretenaient une cour littéraire et savante autour d'elles et qui contribuèrent à diffuser et faire vivre l'esprit de l'humanisme et de la Renaissance. ■

Madeleine Lazard, «Jacquette de Montbron, une bâtisseuse humaniste», dans K. Wilson-Chevalier et E. Viennot (dir.), *Royaume de Fémynie. Pouvoirs, contraintes, espaces de liberté des femmes de la Renaissance à la Fronde*, Champion, 1999, p. 17-26.

Mélanie Lebeau, «Jacquette de Montbron (1542-1598), femme "architecte" de la Renaissance entre Angoumois et Périgord», *Le Moyen Âge*, 2011/3-4, tome CXVII, dans E. L'Estrange et L. Fagnard (dir.), numéro spécial consacré au *Mécénat féminin en France et en Bourgogne, XIVe-XVIe siècles*, p. 545-560.

Accusé Michel Eyquem, Sieur de Montaigne, levez-vous et défendez-vous !

Maire de Bordeaux en 1585, en plein cœur de l'épidémie de peste, Michel de Montaigne refuse de s'y rendre. Les raisons sont contenues dans deux lettres qui s'inscrivent dans un contexte politique au cœur des guerres de religion.

Par **Anne-Marie Cocula-Vaillières**
Dessin **Benoît Hamet**

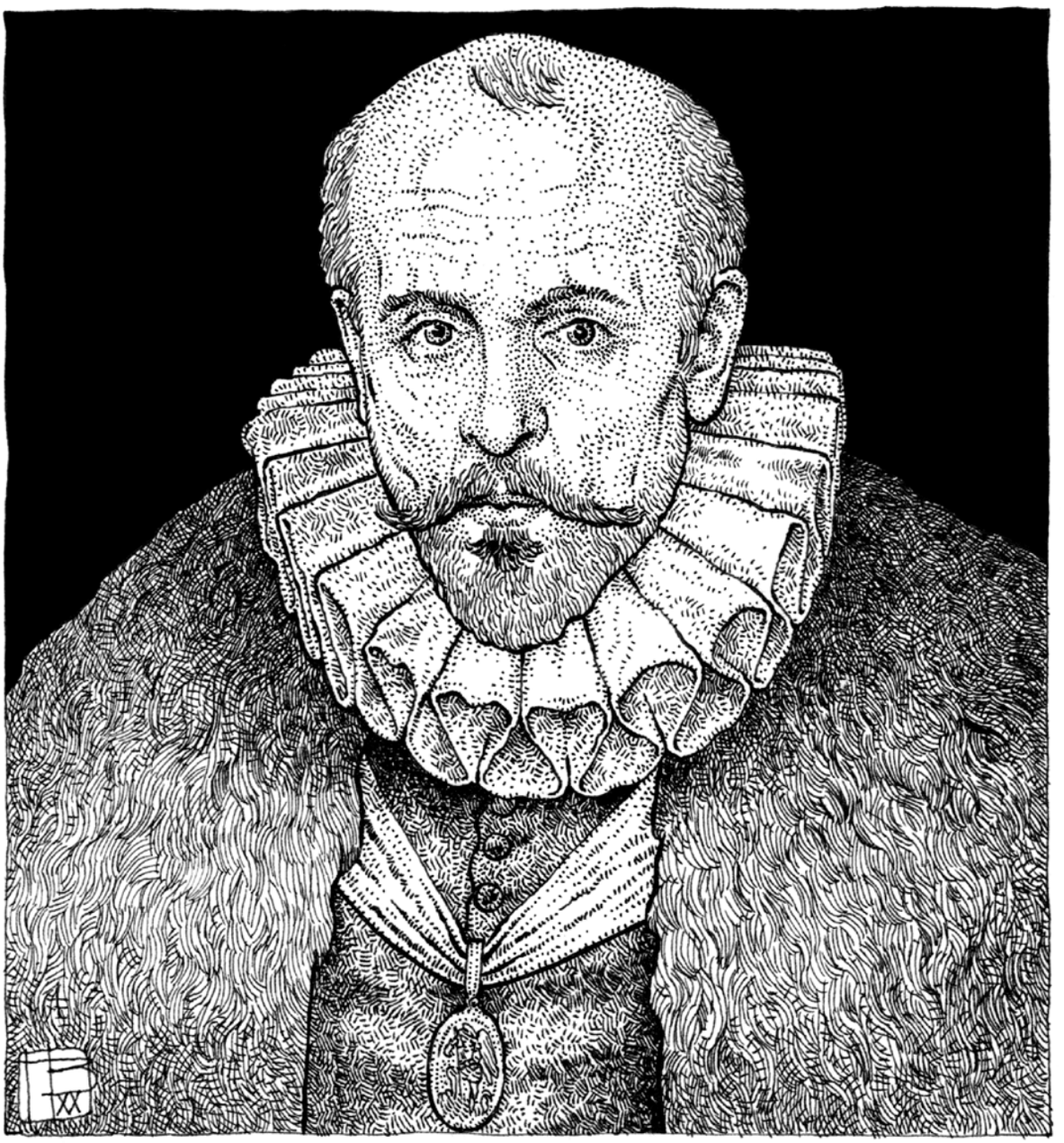
«Le chef d'accusation qui vous concerne repose sur le refus de vous rendre à Bordeaux, à l'issue de votre second mandat de maire, à la fin juillet 1585, pour cause d'épidémie de peste *intramuros*. Comment, après vous être "apprivoisé à la mort" et avoir cultivé le stoïcisme à la mode antique, comme le reflètent les pages et les chapitres des deux premiers livres de vos *Essais*, avez-vous pu commettre ce manquement dans l'exercice de vos fonctions en ne pratiquant pas la passation des pouvoirs avec votre successeur ? Vous savez pertinemment que toute réfutation vous est impossible puisque les preuves sont écrites de votre main... Alors, quels arguments pouvez-vous invoquer pour votre défense adressée aux six jurats bordelais auxquels vous êtes redevable ? Car, ne l'oubliez pas, ce sont eux qui vous ont réélu maire en 1583 à l'expiration de votre premier mandat de 1581 ?» À peine exagéré, ce réquisitoire imaginaire s'efforce de résumer les critiques portées contre Montaigne dans la seconde moitié du XIXe siècle, soit près de deux cents ans après sa mort, par des montanistes interrogatifs, dubitatifs ou mal intentionnés. Aucun d'eux n'ayant vécu les cycles des épidémies de peste qui, tous les quinze ou vingt ans, au moins depuis le XIVe siècle, prélevaient en Europe leur butin d'hommes, de femmes et d'enfants. En France, la dernière peste, celle de Marseille, en 1720, transportée avec la cargaison d'un bateau, resta cantonnée dans la ville et ses environs sans franchir le cordon sanitaire et militaire qui protégeait le reste du royaume. La dernière flambée du choléra, très vive à Paris dans les années 1830-1832, fut à son tour oubliée. Et les Français se crurent délivrés du risque des grandes épidémies jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale quand se produisit le raz-de-marée terriblement meurtrier de la grippe dite espagnole.

Anne-Marie Cocula-Vaillières est historienne, professeur émérite d'histoire des mondes modernes à l'université Bordeaux Montaine qu'elle a présidée de 1994 à 1999. Elle préside le Centre François Mauriac de Malagar. Parmi ses publications : *Étienne de La Boétie et le destin du* Discours de la servitude volontaire, éd. Garnier, 2018.

MARÉCHAL DE MATIGNON

Sur quelles preuves se fondent les accusateurs de Montaigne, bien à l'abri du «mal qui répand la terreur», pour citer La Fontaine et la fable des animaux malades de la peste ? Elles sont contenues dans deux lettres de Montaigne : la première, du 30 juillet 1585, adressée depuis Libourne ; la seconde, du 31 juillet, envoyée depuis Feuillas, un château situé dans le village de Cenon, face à Bordeaux, sur la rive droite de la Garonne. En un jour, Montaigne a donc progressé vers la ville où l'attendent les jurats, destinataires de ces missives. Un autre personnage, de loin le plus important, est omniprésent dans cet échange épistolaire : il s'agit du maréchal de Matignon, le représentant du roi Henri III en Guyenne depuis 1581.

Originaire de Normandie, proche de Catherine de Médicis, Matignon est confronté à une situation difficile due à la présence d'un gouverneur, son supérieur, qui n'est autre que le premier prince du sang, Henri de Navarre, l'époux de Marguerite de Valois, la sœur du roi. Or, Henri de Navarre est protestant, chef militaire des huguenots de guerre et il figure au second rang des prétendants au trône de France, selon la loi salique, loi fondamentale du royaume. Le seul qui le devance,



en l'absence d'héritier du trône, c'est le duc d'Anjou, dernier frère du roi Henri III. En raison de sa religion, le roi de Navarre est interdit d'entrer à Bordeaux, ville très catholique.

RETOUR DE VOYAGE

En 1581, la première élection de Montaigne en tant que maire résulte de cet empêchement majeur et son choix a été grandement facilité par sa famille, son expérience, son savoir et ses relations avec la cour de Navarre. Le roi a donné son agrément : il connaît Montaigne venu lui offrir les deux premiers livres des *Essais*, publiés en 1580 chez Simon Millanges à Bordeaux. Juste après, Montaigne a entrepris son grand voyage en Allemagne, en Suisse, en Italie. Peu importe qu'il n'ait pas été à Bordeaux au moment de son élection, l'essentiel était qu'il accepte de revenir sans tarder pour seconder Matignon. Il a hésité et c'est avec l'insistance du roi qu'il a abrégé son voyage de retour.

Deux ans plus tard, en 1583, la situation s'est assombrie puisque le duc d'Anjou, atteint de tuberculose, est désormais condamné : la perspective de voir Henri de Navarre monter sur le trône de France effraie les catholiques zélés : soutenus par le roi d'Espagne, Philippe II, ils se préparent à une sainte Union pour exclure Henri de Navarre, l'hérétique : d'abord clandestine, leur Ligue naît en décembre 1584, six mois après la mort du duc d'Anjou. Confronté à un adversaire ligueur, Montaigne ne doit sa réélection qu'au soutien du maréchal de Matignon, homme d'État et homme de guerre.

SURVEILLER BORDEAUX

C'est pourquoi son second mandat fait de lui le subordonné de Matignon, en charge de la surveillance de Bordeaux et de son port, convoité par les ligueurs avec l'aide des Espagnols. Montaigne, comme les jurats, se trouve réduit aux seconds rôles en cette fin juillet 1585 et, qui plus est, le nom de son successeur est déjà

« Je m'approcherai mercredi le plus près de vous que je pourrai, est à Feuillas, si le mal n'y est arrivé... »

connu : ce sera Matignon qui cumulera les fonctions de maire et de représentant du roi comme l'avait fait, avant 1581, le maréchal de Biron, tombé en disgrâce pour avoir affronté militairement Henri de Navarre lors de la guerre dite des Amoureux...

Dans ces conditions, les réserves de Montaigne, écrites depuis Libourne, doivent retenir toute notre attention : c'est instruit par Matignon qu'il demande leur avis aux jurats en une formule habile où se conjuguent flatterie et bon sens : «Je n'épargnerai ni vie ni autre chose pour votre service et vous laisserai à juger si celui que je vous puis faire par ma présence à la prochaine élection vaut que je me hasarde d'aller en la ville, vu le mauvais état en quoi elle est, notamment pour des gens qui viennent d'un si bon air, comme je fais. Je m'approcherai mercredi le plus près de vous que je pourrai, est à Feuillas, si le mal n'y est arrivé...» Voilà pourquoi il est à Feuillas, le 31 juillet 1585, et propose d'y rencontrer un émissaire des jurats, chargé de se substituer à lui et de lui éviter le mauvais air de la ville.

ARRÊT À FEUILLAS

Or, à Feuillas, sur la rive droite de la Garonne, le risque de peste était aussi grand que dans Bordeaux et Montaigne n'y respirait plus le «bon air» de chez lui, sur les bords de La Lidoire, dans sa seigneurie proche de Castillon. Même si, de Cenon à Bordeaux, le passage des bacs était interdit, rien n'empêchait les filadières de passer clandestinement d'une rive à l'autre : ces bateaux de pêche rapides et faciles à manœuvrer servaient aux voyageurs pressés et capables d'acquitter des droits de traversée élevés. Donc, parvenu à Feuillas, Montaigne avait déjà pris tous les risques ou presque. Et il n'avait aucune assurance de ne pas y rencontrer la peste : «Si le mal n'y est arrivé.» Alors pourquoi s'arrêter en si bon chemin ou plutôt en si mauvais chemin ? Quel obstacle, étranger à l'épidémie, l'incitait à ne pas franchir la rivière et les portes de la ville ?

LA PAIX DE NEMOURS

Parce que – et les montanistes n'y ont pas prêté assez attention – quelques jours auparavant, en date du 7 juillet 1585, venait d'être signée la paix de Nemours qui scellait une alliance entre Henri III et la Ligue avec pour conséquences la déchéance politique du roi de Navarre, l'interdiction de la religion réformée, en attendant la sanction du pape Sixte-Quint, nouvellement élu, qui dénonçait le roi de Navarre et le prince de Condé, son cousin, comme ennemis de Dieu et de la religion. À la mi-juillet, le roi de Navarre a pris connaissance du contenu d'une paix qui le sacrifie et la nouvelle le frappe de stupeur et d'effroi. Plus tard, devenu Henri IV, il aurait confié au duc de La Force, son fidèle compagnon d'armes, cette confidence qui s'inscrira dans sa légende : «Pensant à cela profondément, et tenant la tête appuyée sur ma main, l'appréhension des maux que je ressentis pour mon pays fut telle qu'elle me blanchit la moitié de la moustache.»

Quelques jours plus tard, Montaigne à son tour reçut la nouvelle, sans doute par Matignon. Pour lui, c'était l'aveu d'un échec personnel sans recours possible dans l'immédiat : n'avait-il pas reçu chez lui en Périgord, juste avant la Noël 1584, Henri de Navarre, Henri de Condé et leurs proches ainsi que leur escorte militaire dans le but de trouver une parade à la Ligue, avec l'assentiment de Matignon, lui-même œuvrant pour le roi de France ? Le récit de cette rencontre figure en bonne place dans son *éphéméride* avec le détail des noms des grands personnages qu'il a accueillis dans la meilleure et la plus franche hospitalité, de part et d'autre.

LA REVANCHE

Six mois plus tard, les jeux étaient faits. La politique de concorde, fondée sur une médiation qu'il avait assumée au nom du roi et de Matignon, avait sombré corps et biens. Plutôt céder à la crainte de la peste qu'aux contrecoups d'un tel insuccès. C'est la victoire de Coutras, remportée par Henri de Navarre le 20 octobre 1587, qui lui donnera l'occasion d'une revanche... ■

Montaigne aux champs par Anne-Marie Cocula et Alain Legros, éditions Sud Ouest, 2011.
Dictionnaire de Michel de Montaigne, par Philippe Desan, Honoré Champion, 2004.
Montaigne, par Arlette Jouanna, Gallimard, 2017.
Montaigne manuscrit, par Alain Legros, éditions Classiques Garnier, 2010, p. 708-711 : les lettres de Montaigne aux jurats de Bordeaux.

1571, la Confession de La Rochelle

Le 2 avril 1571, le VIIe synode national des Églises réformées de France ouvre ses travaux à La Rochelle. Les députés, laïcs et pasteurs, ont pu rallier la grande cité maritime en relative sécurité, la paix de Saint-Germain ayant mis un terme à la troisième guerre de religion (août 1570).

Victoire politique, cette paix reconnaît dans une de ses clauses le statut de «place des sûretés» pour deux années à quatre villes. Elles doivent assurer la sécurité des protestants et leur servir de garantie. La Rochelle est l'une d'entre elles. Cette décision renforce sa place de capitale huguenote acquise pendant cette troisième guerre.

Craignant pour leur vie au nord de la Loire, les chefs des huguenots s'y étaient établis à partir de l'été 1568. Louis de Bourbon, prince de Condé, et Coligny avaient été rejoints par les principaux chefs réformés. De même Jeanne d'Albret avec son fils, Henri.

Le choix de La Rochelle comme quartier général du «parti» huguenot est fondé sur une réalité géostratégique : la mer. Dans une conjoncture d'internationalisation de l'affrontement confessionnel en France, les réformés peuvent se joindre aux révoltés des Pays-Bas («Gueux de mer») qui traquent les vaisseaux espagnols. C'est de La Rochelle que Coligny peut organiser une guerre de course contre les navires ibériques dans tout l'Atlantique. Le sel, richesse du littoral charentais, et les butins des corsaires doivent assurer les ressources financières nécessaires à la guerre.

Si sur mer les objectifs sont atteints, sur terre les défaites s'accumulent en 1569 (Jarnac, Moncontour). Les huguenots retournent la situation grâce à la «longue marche» de Coligny qui le mène en Bourgogne. Paris est menacé. Les Guises marginalisés. Charles IX décide de négocier. La paix de Saint-Germain est une victoire politique des protestants.

CAPITALE RELIGIEUSE ET CULTURELLE. La Rochelle n'est pas uniquement un quartier général d'ordre militaire. Sous l'impulsion de Jeanne d'Albret, de Louis de Condé, Coligny et «autres du royaulme faisant profession et estans protecteurs de la religion réformée», le collège protestant se voit doter de chaires de grec et d'hébreu. C'est en fait à une académie que pensent les chefs huguenots et les pasteurs. Il s'agit d'y former les écoliers se destinant au ministère pastoral. En 1571, Jeanne d'Albret s'engage financièrement.

La cité maritime, gouvernée par d'aventureux marchands, devient une capitale religieuse et culturelle. Les ateliers d'imprimerie se multiplient. Des réputations se font, les Berton, les Haultin s'imposeront dans le monde du livre protestant notamment par leurs éditions du psautier et du Nouveau Testament. S'ajouteront des ouvrages théologiques et politiques.

L'accueil du VIIe synode national donne à La Rochelle une renommée nouvelle. D'autant que va sortir de cette assemblée la «Confession de la Rochelle». La ville doit donc ce prestige au choix rochelais de Jeanne d'Albret et des Grands du parti huguenot. Ne donnera-t-on pas le nom de «synode des princes» à cette assemblée ?

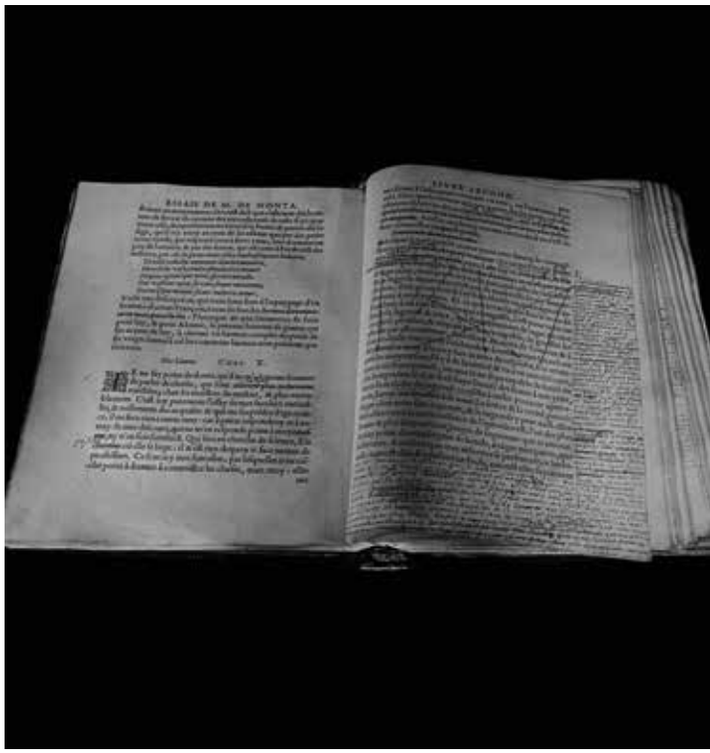
TEXTE FONDATEUR. Le premier article du procès-verbal du synode indique sans ambiguïté que la confession de foi est la préoccupation principale de l'assemblée : «D'autant que notre confession de foi est imprimée de différentes manières, le synode déclare que celle-là est la véritable confession de nos églises réformées.» Il s'agit bien de fixer la doctrine qui avait été mise par écrit à Paris le 25 mai 1559 lors du premier synode national et qui, de l'aveu du modérateur, Théodore de Bèze lui-même, connaissait quelques écarts d'écriture donc d'interprétations, terreau propice à quelques débats théologiques dangereux.

La Confession de La Rochelle est le texte fondateur de la réforme calvinienne française. Elle sera remise en cause au XIXe siècle par les libéraux dans leur querelle avec les orthodoxes mais elle est retenue en 1938 lors de la réunification de l'Église réformée de France.

Par **Didier Poton de Xaintrailles**

Didier Poton de Xaintrailles est professeur émérite de l'université de La Rochelle, membre du Criha, président du musée rochelais d'histoire protestante.

***La confession de Foy des Églises réformées du Royaume de France*, La Rochelle 1572, Musée rochelais d'histoire protestante, B 19. Lors du synode national de 1571, il a été fait trois versions manuscrites de la Confession de Foi. Une pour Jeanne d'Albret, une pour Théodore de Bèze, une conservée par l'Église réformée de La Rochelle. Seul l'exemplaire emporté par Théodore de Bèze a été conservé (Archives cantonales de Genève). Il est signé de Jehanne (Jeanne d'Albret), Henry (prince de Navarre), Henry de Bourbon (prince de Condé), Nassau (Louis de Nassau, fils du futur stathouder des Provinces-Unies, Guillaume le Taciturne). Ce dernier assure le commandement de la flotte des «Gueux de mer».**
En 1572, l'Église de la Rochelle fait imprimer le texte de la Confession pour qu'il soit signé par les pasteurs, les anciens, les diacres et les professeurs de la ville à leur entrée en charge.
C'est un exemplaire exceptionnel. Peu d'Églises ont conservé ce document.
Les signatures apposées s'étendent sur la période 1572-1668. *Catalogue des collections*, Musée rochelais d'histoire protestante, La Rochelle, 2007.



Ceux qu'on appelle les grands écrivains ont la conscience de la mémoire active et transformante.

Par **Hélène Cixous** Photo **Jean-Luc Chapin**

Hélène Cixous
Être avec Montaigne

Quelque douze mille pages de transcriptions, des heures d'enregistrement des séminaires donnés par Hélène Cixous de 2001 à 2004 sont réunis chez Gallimard dans plus de mille pages. Des notes, des citations, ses traductions, ces leçons représente un travail colossal. Celle qui écrit comme elle parle et l'inverse, part de dates en auteurs, des éléments de sa vie, mêle sans chronologie une fresque imposante de la littérature. Kafka, Proust, Derrida et Montaigne, dans sa tour, où elle mène ses auditeurs et lecteurs. Hélène Cixous nous permet de publier un extrait de ses séminaires où elle évoque la parentalité de l'emprunt.

Je reviens à ce qui était mon ouverture, l'emprunt non calculé, la question de la transmission d'un texte à l'autre d'un ensemble de rêveries, d'expériences, de métaphores, de structures, car la littérature est en soi un univers. De même qu'on apprend une langue quand on est né quelque part ou quand on arrive quelque part, de même quand on naît en littérature, on apprend cette langue. C'est une langue un peu bizarre parce qu'elle est faite de nombreuses langues et qu'elle parle des centaines de langues : on parle le Proust, on parle le Stendhal, on parle le Derrida, le Rimbaud, le Montaigne, mais on parle aussi la littérature. Ceux qu'on appelle les grands écrivains ont la conscience de la mémoire active et transformante. Cela se passe dans le chapitre 10 du Livre II des *Essais* de Montaigne, qui est sublime et tordant, et qui s'appelle «Des livres». Je vous en lis le début, dans le français de Montaigne. Son thème témoigne de son monde d'emprunteur, d'emprunteur de génie, mais cet emprunteur-là est le plus emprunté de tous les écrivains français, de manière qui reste souvent insue, imperçue. On ne peut pas faire de littérature française sans Montaigne ; il est posté à l'entrée de la littérature en tant qu'emprunteur, et il philosophe autour de cette scène de l'emprunt : «Je ne fay point de doute qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieus tractées ches les maistres du mestier, et plus veritablement.» C'est une déclaration de modestie. Et Montaigne vivait dans un livre : dans la tour de Montaigne, par un escalier en spirale on atteint l'étage où il écrivait et qui était un livre parce que sur les poutres de ce dernier étage qui touche le ciel, il a inscrit cinquante-six sentences – qu'il a aussi changées –, maximes, phrases venant de textes qu'il adorait. Il avait comme toit et comme ciel un livre, ce qui pour moi est l'idéal même de la littérature. Cet idéal n'est pas

Hélène Cixous est écrivaine et dramaturge. Elle est l'une des fondatrices du Centre universitaire de Vincennes.
Entretien dans *L'Actualité* n°123.

réservé à Montaigne ; il suffit que vous y alliez pour que vous leviez la tête et que vous soyez Montaigne. Il ne conçoit pas autrement une vie, qui par ailleurs n'est pas une vie de reclus : il est un grand voyageur, un aventurier, quelqu'un qui a exploré l'univers dans la mesure de son cheval et qui échange constamment le moi et le monde et aussi le monde entier de ce qui était publié. C'est un explorateur de bibliothèques aussi. Il continue : «C'est icy purement l'esay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises […].» D'un côté il affirme que tout ce qu'il dit a été dit, ce qu'il faut toujours se dire : on ne dit jamais que ce qui été déjà dit un millier, un million de fois, jamais de la même manière. Ce qui est beau avec l'être humain, c'est que vous avez en ce moment un milliard, deux milliards, trois milliards de personnes qui peuvent traiter le même sujet différemment. Montaigne dit qu'il y en a qui ont dit les choses mieux que lui, mais qu'il les dit singulièrement à partir de son naturel, et c'est la thématique qui va être reprise par Rousseau. […]

MUTATIONS INCESSANTES

Ceci n'est que l'ouverture d'un essai tellement beau que je souhaiterais que nous y revenions ; il n'est pas très long mais beaucoup trop long pour aujourd'hui. Montaigne y fait profession de ses auteurs favoris et de ceux aussi qu'il n'aime pas ; il s'explique surtout de son rapport à la lecture comme se mêlant complètement de l'écriture et se transformant en un troisième corps d'écriture. Quand je lis des critiques sur mes textes, je vois des gens qui reconnaissent telle œuvre de Nietzsche reconstituée par moi ; cela m'amuse et je serais assez d'accord, même si jamais je n'ai cité Nietzsche, pour ces reconnaissances qui sont de fausses reconnaissances. Il faut avoir la précaution de se dire que les territoires communiquent, non pas nécessairement par le système de l'emprunt, mais aussi parce que tous les êtres humains parlent des mêmes choses ; il y en a des milliers mais il y a une coïncidence, des effets de reconnaissance ; la citation, elle est beaucoup plus nette : quand Stendhal cite, quand Rousseau cite, quand Proust cite, c'est repérable. Moi, quand je travaille pour le séminaire, je fonctionne par association ; je me dis : ce champ a déjà été labouré ; je suis chez Rousseau mais je franchis le ruisseau de Rousseau et je me retrouve chez Montaigne. Les associations sont toujours enrichissantes, même si parfois ce sont des impasses, des trompe-l'œil. Nous sommes dans un univers très peuplé où il y a une espèce de parenté ou de parentage des écrivains, compte non tenu de la chronologie ; c'est un univers où on repère des analogies, des ricochets, des échos, des rejeux, sauf quand c'est vraiment cité ; par exemple, Proust, quand il cite explicitement *Manon Lescaut*, il veut que nous jouions aussi avec *Manon Lescaut*, qu'on aille voir la citation afin de voir la petite torsion, le supplément, la petite différence qui fait avancer l'immense roue de la littérature dans le relais que se font tous les auteurs. On pourrait la comparer à l'héritage du sang : on mélange sans arrêt un sang avec un autre sang à l'infini et on a des lignées étonnantes, des gens qui se ressemblent, un petit-fils qui ressemble à son arrière-grand-mère. Ce sont des mutations incessantes et avec en même temps quelque chose qui est gardé. Et les deux choses sont belles, la mutation et ce qui est gardé. ■

Série inédite de Jean-Luc Chapin pour le livre *Montaigne 1533-1592* d'Eduardo Lourenço et Pierre Botineau, L'Escampette éditions, 1992. Il s'agit de l'Exemplaire de Bordeaux annoté par Montaigne, daté entre 1588 et 1592.

Extraits des pages 158 à 161. Hélène Cixous, *Lettres de fuite. Séminaire 2001-2004*, éd. de Marta Segarra, NRF, Gallimard, 1 200 p., 2020, 45 €

Montesquieu hôte fugitif de La Brède

La Brède n'était pas l'unique demeure de Montesquieu, mais c'est ici qu'il venait chercher la sérénité, le craquement des feuilles, un rayon de soleil dans un rang de vigne, l'odeur des chais, l'ombre des carpes autour de son île.

Par **Allain Glykos** Photo **Jean-Luc Chapin**

Montesquieu reste pour beaucoup un seigneur froid et lointain, un philosophe énigmatique, comme son domaine. Tout ce qui le concerne est difficile. Peut-être est-ce pour cela qu'il est si mal connu, si mal compris. Il ne reste que peu de traces de ce qu'il a pu être. Comme il le dit lui-même, il était timide et se confia rarement. Réservé et méfiant à l'égard de tout épanchement superflu, il semble qu'il fut plus attaché à ce que les hommes font qu'aux efforts qu'ils déploient pour paraître. C'est l'impression que laisse la première visite à La Brède, la philosophie qu'il inspire dès que l'on a franchi les douves qui l'isolent de la terre ferme. Un sentiment de vénération, celui-là même qu'il inspira à bien des visiteurs. J'ai ressenti «le respect d'enfant» qui frappa Stendhal lorsqu'il se rendit à La Brède un matin de 1838. «Ce jour de La Brède marquera dans ma vie.»

Contrairement à la tour de Montaigne d'où le regard balaie la campagne jusqu'à la Dordogne, à Malagar qui domine les Landes et la vigne, le château de La Brède se devine à peine derrière la forêt qui le protégeait de la sénéchaussée de Bordeaux. C'est dans cet «enclos», après son périple en Europe, que Montesquieu a pensé les lois qui devaient, à ses yeux, régler les rapports des hommes entre eux, la justice, l'histoire, la liberté. Nul endroit ne peut mieux exprimer que La Brède l'idée de Miguel Torga : «L'universel, c'est le local sans les murs.» Sphère de pierre striée de méridiens, tachée de mousse, posée au milieu du parc qui, comme d'un bilboquet la boule, figure la terre. Je suis dans le monde et le monde est ici, aurait pu dire Montesquieu.

Pour cela peut-être, La Brède ne fut jamais sa domiciliation. Tout au plus le centre physique autour duquel sa vie s'organisa. «Nulle part mieux qu'ici on ne peut saisir Montesquieu. Il y est né, y a passé son enfance.»[1] Il s'en est échappé pour mieux y revenir.

«UN PAUVRE MENDIANT DE CETTE PAROISSE»

À Talence, où j'habite à présent, il ne reste rien des terres de Montesquieu. Elles sont définitivement tombées dans l'oubli, recouvertes par les pavillons et les cités de banlieue. Plus personne ne sait où elles se trouvaient, pire, on ignore qu'il pût y être propriétaire de quelques lopins.

Comment retrouver le paysage qu'il rencontrait en descendant de Paris, les routes qui traversaient Villenave-d'Ornon, Le Bouscaut, Cadaujac ou Saint-Médard-d'Eyrans ? Disparus les prés, les forêts et les *règes* de vigne. Depuis bientôt deux siècles la ville n'a cessé de gagner du terrain, recouvrant l'alios et les graves. Étrangeté, que le domaine de Haut-Brion, dernier vestige pris dans les constructions universitaires, et qui témoigne de l'histoire. Les treuils de Saint-Genès, à la lisière de la ville, ont disparu depuis longtemps ; le château Raba est à l'abandon, derrière l'École d'Architecture.

Pour me rendre à La Brède, il me faut emprunter la rocade qui ceinture Bordeaux, puis l'autoroute *des deux mers* qui conduit à Toulouse et jusqu'à l'Italie. À quelques kilomètres, un panneau brun nous informe qu'au-delà des grillages qui interdisent l'accès des voies rapides aux chevreuils, Montesquieu a vécu en ces lieux, observé les ciels menaçants venus de l'Océan, senti les embruns mêlés aux résines et aux parfums de chais. Malgré les temps modernes et les publicités, dès que l'on a quitté l'autoroute, on ne peut s'empêcher d'imaginer Charles-Louis de Secondat, Baron de la Brède et de Montesquieu, marchant aux côtés de Denise, sa fille préférée, d'Helvétius, de Jean-Jacques Bel, de l'abbé Guasco ou d'un de ses fermiers.

Ces pages sont extraites du livre d'Allain Glykos et de Jean-Luc Chapin paru en 1994 chez Christian Pirot, *Montesquieu hôte fugitif de La Brède*. Le livre est épuisé mais disponible au bureau-boutique de L'Escampette éditions, 5 rue Bernard Harent, en Cité des métiers du livre à Montmorillon.

Dans les douves du château de La Brède, alimentées par un ruisseau qui se jette dans la Garonne, de très vieilles carpes évoluent au ralenti, offrant leur gueule à qui voudra bien leur lancer un morceau de pain. On raconte que l'une d'entre elles aurait connu Montesquieu. Mais, comme dit un sage chinois, il y a quelque chose de plus grand que la vérité, c'est la légende.

On peut l'entendre dicter les chapitres de *L'Esprit des Lois*, écouter la jeune fille lisant pour lui l'histoire de Louis IX, fustiger Voltaire, Fleury et les cours parisiennes, interpeller un braconnier en gascon, donner des conseils sur la taille des vignes. Montesquieu posséda d'autres terres, en d'autres lieux, et notamment le domaine de Ramonet, à Baron, au cœur de l'Entre-deux-Mers[2]. Rien ne lui fut plus doux que de se retrouver à La Brède. Dans le paysage de feuilles et de branches il pouvait se sentir loin de tout et près de l'essentiel, éprouver le puissant désir de comprendre le monde dans le moindre fragment de nature, dans le moindre geste d'un paysan. C'est pourquoi il s'est imposé à moi de dire les heures rares qu'il a connues ici en compagnie de Denise, de septembre 1744 à mars 1745, date à laquelle il marie sa fille au cousin Godefroy. Six mois seulement d'une relation éphémère et précieuse où les mots et les silences partagés bruissent encore dans les arbres, autour du plan d'eau et derrière les murs épais du château. Six mois qui commencent avec le début de l'automne, qu'il consacre chaque année à surveiller les vendanges et le vin en train de se faire.

Pour saisir son attachement à La Brède, «le plus beau lieu champêtre que je connaisse», comme il se plaît à dire, il faut se rappeler qu'après avoir été baptisé dans les bras d'un mendiant, il fut élevé par une meunière du village. Monsieur de Secondat s'est-il souvenu qu'un siècle et demi plus tôt Pierre Eyquem avait confié l'éducation de son fils, le petit Montaigne, à des bûcherons d'un hameau de la Châtellenie de Montravel ? Parce qu'il fallait qu'il goûtât à la plus humble des conditions, qu'il fût formé à «l'austérité et la frugalité», «qu'il fût rallié avec le peuple et cette condition d'hommes qui a besoin de notre aide». Comme si les plus hautes pensées devaient être pétries du bon sens des hommes qui labourent le réel, de leur langue, de leur sueur. L'idée qu'il faut sortir des livres pour retrouver une philosophie de l'eau et du vent où «l'intelligence coule comme une rivière»[3]. L'histoire de la pensée s'écrit aussi dans la saisie à bras le corps de la terre jusqu'aux racines les plus profondes. Pour apprécier la liberté il faut avoir connu les contraintes. La maxime vaut aussi bien pour Montesquieu qu'elle valut pour Montaigne. ■

1. Jean Brèthe de la Gressaye, *Une journée de Montesquieu à La Brède*, Actes du congrès Montesquieu, Bordeaux, 1955, Delmas éd., 1956.
2. Le Docteur J.-M. Eylaud a fait, sur toutes ses demeures un très beau livre : *Les Secondat de Montesquieu*, éd. Féret et Fils, 1976.
3. Kenneth White, *Cahiers de Géopoétique*, n° 1, p. 6.

Ayez la forte attitude
D'affronter les incertitudes
Avec force et courage
Sans imprécations ni rage
Espérons que le Covid
Armé de ses tentacules
Cessera d'être avide
De nos nourrissantes cellules
Allez au devant de la vie
Soyez-en inassouvi
Allez-y soyez véloce
Et prenez le parti d'Eros

Edgar Morin

Edgar Morin la pensée dégelée

Récit d'une quête de liberté, après l'exclusion du Parti communiste, par le «désembouteillage idéologique», l'autoréflexion et l'ouverture à un nouvel horizon d'attente.

Par **François Dosse** Photo **Claude Pauquet**

S'il est une œuvre protéiforme qui ne peut se comprendre sans le contrepoint de l'itinéraire de son auteur, c'est bien celle d'Edgar Morin : «Je travaille les idées qui me travaillent», écrit-il. Passeur de frontières, braconnier du savoir, il aura rejeté tout au long de son existence toutes les formes de routinisation et de sclérose pour faire rebondir à chaque fois les possibilités d'une rationalité toujours ouverte à de nouvelles interrogations. Son côté encyclopédique ne doit rien à la quête ridiculisée par Gustave Flaubert chez Bouvard et Pécuchet, mais à une aspiration à l'harmonie et même à la symbiose entre la pensée et le cosmos. C'est dire à quel point Edgar Morin est un inclassable, rétif à toute étiquette, procédant toujours par surprise, intervenant là où on ne l'attend pas.

Né en 1921, d'un père immigré juif de la Salonique sépharade, Vidal Nahum, venu en France en 1918, à qui il consacrera une biographie, *Vidal et les siens*, Edgar Morin perd sa mère à l'âge de 9 ans. Pour l'enfant unique qu'il est, ce traumatisme initial anime l'esprit de toutes ses interventions actives. Parlant de lui-même, il précise : «C'est sans doute sa recherche inconsciente de communauté qui le poussa vers le parti de la Révolution et le vide inouï laissé par la mère qui lui fit trouver, perdre, retrouver l'infini dans l'amour.» Cette double brisure : celle d'une origine culturelle qui le place en décalage et d'une absence impossible à combler pousse Edgar Morin vers un engagement entier de sa personne dans son siècle, vers une présence de tout instant et sans failles. C'est dans ces conditions qu'il entre dès 1941 dans la Résistance, rejoignant les rangs du PCF. Il devient même un responsable régional du parti communiste dans la région de Toulouse, avant de rejoindre Paris au début de l'année 1944. De retour de l'armée d'occupation en Allemagne, il écrit un premier ouvrage, *L'an Zéro de l'Allemagne*. Peu disposé à se faire le porte-parole soumis de la langue de bois du PCF à propos du procès Rajk ou de l'affaire titiste, la découverte des camps l'éloigne définitivement des positions officielles et il est exclu du PCF en 1951 pour avoir écrit un article dans un hebdomadaire de gauche, *L'Observateur*, qualifié par sa cellule de «Journal de l'Intelligence service» ! Il rompt donc avec le stalinisme avant la grande fracture de 1956 et se lance avec passion dans la recherche en sciences sociales.

François Dosse est historien des idées. Il a publié en 2018 deux gros volumes chez Gallimard : *La Saga des intellectuels français 1944-1989*, t. I *À l'épreuve de l'histoire 1944-1968*, t. II *L'avenir en miettes 1968-1989*. Auteur de nombreuses biographies, il a publié en 2020 à La Découverte : *Pierre Vidal-Naquet. Une vie*.

LA SORTIE DU STALINISME ET L'AUTOCRITIQUE

Lorsqu'il écrit son article anodin, même pas oppositionnel, mais dans *L'Observateur*, Morin ne pense pas avoir commis un acte transgressif. Il va pourtant subir les foudres de la direction du PCF, comme il le raconte dans *Autocritique* (1959). Il est convoqué par Annie Besse à la Fédération de la Seine : «Je ne connaissais pas cette jeune Walkyrie. Elle était blonde, un peu plantureuse, l'air glacé et innocent. Elle avait un très beau regard bleu de militante. Tu devines pourquoi je t'ai convoqué ? Ma foi non. J'étais étonné. Elle dut penser que j'étais habile. – Que penses-tu d'un communiste qui écrit dans le journal de l'Intelligence Service ?» Morin plaide qu'il a souhaité faire bénéficier à un public plus large de ses compétences professionnelles. Annie Besse prend des notes et Edgar Morin se rassure en se disant qu'il semble avoir été écouté. Quelques jours plus tard, un de ses camarades de cellule, Tousseul, vient le chercher à son domicile pour lui signifier que sa présence à la réunion est indispensable : «On donna aussitôt la parole à Annie Besse. Elle en vint aussitôt au fait : – Camarades. Au nom de la Fédération de notre parti communiste, je viens soumettre à votre cellule le cas du camarade Edgar Morin.» Son sort est d'autant plus vite scellé que les militants de la cellule ne l'avaient pas vu militer depuis longtemps. Les larmes aux yeux, Morin proteste de sa bonne foi et de l'absence de

« L'effort d'*Arguments* prend tout son sens à l'heure où l'éclatement du stalinisme incite chacun à reposer les problèmes et à rouvrir les perspectives. »

désaccord politique avec la direction du Parti, même s'il reconnaît quelques divergences d'ordre idéologique. Il demande de surseoir la décision dans la mesure où personne n'a lu l'article incriminé. Si les militants de base semblent quelque peu ébranlés, ce n'est nullement le cas d'Annie Besse qui, en bonne bureaucrate, enfonce le clou en affirmant que le Parti se renforce en s'épurant et qu'il convient donc de se débarrasser du camarade Morin, ce qui est chose faite à mains levées et à l'unanimité, après qu'Annie Besse ait lancé à l'accusé en le regardant fixement : «Je ne sais pas si tu n'es pas un ennemi du parti.» Voilà Morin exclu, renvoyé à sa solitude, ayant perdu ses frères d'armes : «Ce fut comme un malheur d'enfant. Énorme et très court. On m'avait arraché du parti qui concentrait en lui les puissances paternelles et maternelles, et j'en étais devenu orphelin. Le parti, c'était la communion cosmique, l'amour de l'humanité, le placenta maternel et aussi la réprimande sévère, l'autorité implacable, la sagesse du père. C'était ma famille.»

ARGUMENTS : L'AGGIORNAMENTO

L'année 1956 est celle de toutes les désillusions et de perte des boussoles, marquée par l'invasion de la Hongrie, le XXe congrès du PCUS avec le rapport Khrouchtchev sur les crimes de Staline, et la poursuite de la guerre d'Algérie conduite au nom d'un gouvernement élu sur un programme de paix, les intellectuels se trouvent plongés dans un découragement tel qu'il suscite des interrogations nouvelles. C'est dans ce contexte qu'Edgar Morin reprend le flambeau du volontarisme, de l'optimisme exigeant d'un révisionnisme généralisé des fausses certitudes : «Mon désembouteillage idéologique commençait.» Dans cette prise de conscience, «le choc décisif me vint du rapport Khrouchtchev. Mes vérités furent soudain délivrées de leurs chaînes les plus pesantes.» Un dégel semble possible, et cet espoir est conforté par la précipitation des événements dans un bloc de l'Est qui commence à s'effriter ou tout du moins à être le lieu d'une contestation provenant des ouvriers contre la bureaucratie dirigeante. C'est dans ce contexte qu'Edgar Morin décide de fédérer les intellectuels ébranlés au sein d'une nouvelle revue, *Arguments*, qui propose une révision du marxisme, un abandon de la vulgate, et une mise en évidence des contradictions de la modernisation[1]. Cette nouvelle revue est l'expression même de ce dégel qui substitue à la langue de bois une pensée interrogative, multidimensionnelle : «Nous avons tous apporté, comme à un pique-nique, nos expériences et nos interrogations.» *Arguments* rassemble des intellectuels de la même génération qui ont traversé la Résistance, et pour la plupart ont eu un temps de militance au sein du PCF. Conscients que les schémas sur lesquels ils ont fonctionné jusque-là sont caduques, ils s'ouvrent aux acquis des sciences sociales alors en pleine effervescence avec la percée de l'anthropologie, de la sémiologie et des questions d'ordre épistémologique. Le titre, suggéré lors d'une des réunions préparatoires par Francis Ponge, «est significatif : une des préoccupations d'*Arguments*, c'est de montrer une pensée en cours de construction[2]».

SE DÉBARRASSER DU DOGMATISME

La revue est un lieu de sociabilité intense entre amis : «Nous nous voyons plusieurs fois par semaine, nous travaillons ensemble durant des heures, et seuls plus longtemps. Le groupe est simple et passionnel», se souvient Jean Duvignaud (*Le ça perché*). Il est question de tout remettre à plat, de réviser tout ce sur quoi s'étayait leur croyance collective. Dans son premier numéro (décembre 1956), l'idée de rouvrir un nouvel horizon d'attente est clairement affirmée : «*Arguments* n'est pas une revue mais un bulletin de recherches, de discussions et de mises au point ouvert à tous ceux qui se placent dans une perspective à la fois scientifique et socialiste… L'effort d'*Arguments* prend tout son sens à l'heure où l'éclatement du stalinisme incite chacun à reposer les problèmes et à rouvrir les perspectives.» Il n'est pas question de définir une nouvelle ligne de pensée et de conduite, mais de problématiser sous un angle nouveau les réponses convenues, de les soumettre à l'épreuve de la modernité, de les passer au crible de nouveaux questionnements. Tout se retrouve ainsi rouvert à un révisionnisme sans limites. Ce dont il convient de se débarrasser est le dogmatisme et la langue de bois. Dans le numéro 16 d'*Arguments*, Edgar Morin admet que la revue n'a pas réponse à tout, mais il définit par contre sa posture interrogative, «nous posons question à tout… Il nous faut éviter l'ersatz, le pré-fabriqué, le mirage». Ce groupe ouvert est d'emblée riche d'un large débat. *Arguments* rend compte des problèmes politiques, de la civilisation technicienne, de la réflexion sur le langage,

1. Dans cette revue, fondée par Edgar Morin qui en est le directeur, on retrouve Kostas Axelos, Jean Duvignaud, Colette Audry, François Fejtö, Dionys Mascolo, Roland Barthes, Henri Lefebvre, François Châtelet, Françoise Choay, Marguerite Duras, et un peu plus tard Georges Perec et Pierre Fougeyrollas.
2. Gil Delannoi, *Crise intellectuelle et tentative de fondation d'une politique de l'homme. Arguments, Morin, Sartre*, Thèse, IEP, p. 48.

dans le sens de la recherche d'une radicalité critique au-delà des découpages disciplinaires et des œillères partitaires. Les deux premières années de la revue sont surtout consacrées au deuil, à parfaire la rupture avec le PCF, puis les objets de réflexion deviennent moins politiques, avec des numéros sur l'amour, l'univers, le langage… La revue s'ouvre aux apports du freudisme, de la psychanalyse et, sous l'impulsion d'Axelos, s'oriente vers une critique de plus en plus sévère de la technique en s'appuyant sur les positions d'Heidegger. La technique est perçue, non plus comme l'instrument de réalisation de la maîtrise rationnelle du monde par l'homme, accompagnant son émancipation des contraintes naturelles, mais comme l'écueil dans lequel est tombée la modernité, et qui révèle ce que Heidegger appelle l'Oubli de l'Être : «Pour Morin, la branche scientifique de l'évolution intellectuelle et la branche philosophique se rejoignent dans la critique du technicisme[3].»

Cette recherche d'une voie nouvelle prend pourtant prématurément fin en 1962 : «Avec et sans joie et tristesse, la revue *Arguments* est sabordée par ses capitaines[4].» Il y a dans ce sabordage une part due à la dispersion effective des personnalités qui ont composé la revue. Pierre Fougeyrollas est à Dakar, Jean Duvignaud en Tunisie, Edgar Morin part en Amérique latine, laissant les clés de la revue à Kostas Axelos, et surtout, il y a un fait devenu évident : le relais est désormais passé au courant de pensée qui triomphe en ce début des années soixante : «Dans l'université, c'est une pensée qui apportait la solution scientifique à tous les problèmes, le structuralisme, qui régnait. Donc, c'était fini. Nous étions redevenus des déviants. On a eu la sagesse de s'en rendre compte.» («Arguments, Trente ans après») Paraphrasant Thorez qui avait dit en 1936 qu'il faut savoir terminer une grève, Morin considère qu'il «faut savoir terminer une revue».

LA BRÈCHE EN 1968

Après avoir déjà analysé les phénomènes de radicalisation critique de la jeunesse estudiantine en Californie, Edgar Morin vibre aux événements de Mai 68 et s'en fait l'analyste dans les colonnes du *Monde*. C'est ainsi que le trio d'amis – Morin, Castoradis et Lefort – publie dès le début de l'été 1968 *La Brèche* chez Fayard. Le livre est constitué des «Tribunes» de Morin publiées en mai par *Le Monde*, du texte ronéotypé et distribué de Castoriadis signé Coudray, augmenté d'une seconde partie en vue de cette publication, et d'un texte écrit par Lefort. Dans cet ouvrage, Edgar Morin se situe entre ses deux amis, insistant sur le fait que la nouveauté tient surtout à l'émergence comme force politique d'une nouvelle force sociale, celle de la jeunesse s'affirmant en contestataire face aux adultes, dans une sorte de lutte de classes d'âge déclenchée contre l'autorité que donne l'expérience. Edgar Morin reprend les analyses à chaud publiées dans *Le Monde* au début du mois de juin.

ENTRER DANS LE XXIe SIÈCLE

À l'occasion de la sortie du XXe siècle, Edgar Morin se refuse à entonner le chant du cygne qui proclame l'enterrement de la mission des intellectuels au nom du cynisme et du scepticisme. Il considère qu'en premier lieu, l'intellectuel se doit de pratiquer sur lui-même un travail d'autoréflexion dans sa quête de la vérité et de l'action bonne. Il doit donc s'inclure à l'intérieur de ses propres observations et conceptions, et renoncer ainsi à toute posture de maîtrise à partir de laquelle il pourrait trôner en juge : «L'intellectuel doit opérer une rupture capitale. Il doit quitter le site central (hélio-égo-centrique) de la Vérité-soleil pour entrer dans le mouvement de recherche de vérité qui n'a aucun site fixe ni privilégié.» La situation impose un recommencement, une reconversion au risque de «désespérer Saint-Germain-des-Prés, désespérer la rue d'Ulm, pour cesser de s'illusionner sur Billancourt». Loin de démissionner de son rôle, Morin appelle l'intellectuel à remplir pleinement sa «mission» faite d'une fonction critique en même temps que d'une fonction mythologique, en tension constante entre l'universel et le communautaire, entre l'abstraction et la concrétude de l'expérience. L'intellectuel doit s'assumer comme tel, et tendre vers l'idéal que serait un méta-intellectuel qui «essaierait sans cesse de lutter contre le prêtre-mage qui tend toujours à revenir en lui». Ce méta-intellectuel, rompu à un travail réflexif sur lui-même, éviterait de sombrer dans les multiples écueils qui le guettent par l'adoption de postures systématiques de dénonciation, d'excommunication, de mépris ou d'auto-intoxication. À bientôt cent ans, Edgar Morin donne ainsi aux générations montantes une leçon d'éternelle jeunesse. ■

3. Sandrine Treiner, *La revue Arguments 1956-1962. Un lieu de rencontre d'itinéraires intellectuels et politiques.*
4. Kostas Axelos, «Le jeu de l'autocritique», *Arguments*, n° 27-28, 1962.

> « Désespérer Saint-Germain-des-Prés, désespérer la rue d'Ulm, pour cesser de s'illusionner sur Billancourt. »

Edgar Morin, *Vidal et les siens*, Seuil, 1989.
L'an Zéro de l'Allemagne, La Cité universelle, 1946.
Autocritique, Seuil, (1959), 2012.
Pour entrer dans le xxie siècle, Seuil, coll. «Points», 2004.
Jean Duvignaud, *Le ça perché*, Stock, 1976.

En préconisant de réformer la pensée pour réformer l'enseignement et de réformer l'enseignement pour réformer la pensée, Edgar Morin suscita peu d'enthousiasme en France du côté des autorités. C'est sous l'impulsion de l'Unesco, en particulier du responsable des programmes d'éducation du futur, le Colombien Gustavo Lopez Ospina, qu'il rédigea *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*.
Publié en 2000, ce texte a été traduit et diffusé en plusieurs langues, dont voici le résumé préliminaire.

Edgar Morin

Les Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur

Dessins **Marie Tijou**

« Armer chaque esprit dans le combat vital pour la lucidité »

1. LES CÉCITÉS DE LA CONNAISSANCE : L'ERREUR ET L'ILLUSION

Il est remarquable que l'éducation qui vise à communiquer les connaissances soit aveugle sur ce qu'est la connaissance humaine, ses dispositifs, ses infirmités, ses difficultés, ses propensions à l'erreur comme à l'illusion, et ne se préoccupe nullement de faire connaître ce qu'est connaître.

En effet, la connaissance ne peut être considérée comme un outil *ready made*, que l'on peut utiliser sans examiner sa nature. Aussi la connaissance de la connaissance doit-elle apparaître comme une nécessité première qui servirait de préparation à l'affrontement des risques permanents d'erreur et d'illusion, qui ne cessent de parasiter l'esprit humain. Il s'agit d'armer chaque esprit dans le combat vital pour la lucidité.

Il est nécessaire d'introduire et de développer dans l'enseignement l'étude des caractères cérébraux, mentaux, culturels des connaissances humaines, de ses processus et de ses modalités, des dispositions tant psychiques que culturelles qui lui font risquer l'erreur ou l'illusion.

« Saisir ses objets dans leurs contextes, leurs complexes, leurs ensembles »

2. LES PRINCIPES D'UNE CONNAISSANCE PERTINENTE

Il y a un problème capital, toujours méconnu, qui est celui de la nécessité de promouvoir une connaissance capable de saisir les problèmes globaux et fondamentaux pour y inscrire les connaissances partielles et locales.

La suprématie d'une connaissance fragmentée selon les disciplines rend souvent incapable d'opérer le lien entre les parties et les totalités et doit faire place à un mode de connaissance capable de saisir ses objets dans leurs contextes, leurs complexes, leurs ensembles.

Il est nécessaire de développer l'aptitude naturelle de l'esprit humain à situer toutes ses informations dans un contexte et un ensemble. Il est nécessaire d'enseigner les méthodes qui permettent de saisir les relations mutuelles et influences réciproques entre parties et tout dans un monde complexe.

3. ENSEIGNER LA CONDITION HUMAINE

L'être humain est à la fois physique, biologique, psychique, culturel, social, historique. C'est cette unité complexe de la nature humaine qui est complètement désintégrée dans l'enseignement, à travers les disciplines, et il est devenu impossible d'apprendre ce que signifie être humain. Il faut la restaurer, de façon à ce que chacun, où qu'il soit, prenne connaissance et conscience à la fois de son identité complexe et de son identité commune avec tous les autres humains.

Ainsi, la condition humaine devrait être un objet essentiel de tout enseignement.

Ce chapitre indique comment il est possible, à partir des disciplines actuelles, de reconnaître l'unité et la complexité humaines en rassemblant et organisant des connaissances dispersées dans les sciences de la nature, les sciences humaines, la littérature et la philosophie, et de montrer le lien indissoluble entre l'unité et la diversité de tout ce qui est humain.

« Montrer le lien indissoluble entre l'unité et la diversité de tout ce qui est humain »

4. ENSEIGNER L'IDENTITÉ TERRIENNE

Le destin désormais planétaire du genre humain est une autre réalité clé ignoré par l'enseignement. La connaissance des développements de l'ère planétaire qui vont s'accroître dans le XXIe siècle, et la reconnaissance de l'identité terrienne, qui sera de plus en plus indispensable pour chacun et pour tous, doivent devenir un des objets majeurs de l'enseignement.

Il convient d'enseigner l'histoire de l'ère planétaire, qui commence avec la communication de tous les continents au XVIe siècle, et de montrer comment sont devenues inter-solidaires toutes les parties du monde sans pourtant occulter les oppressions et dominations qui ont ravagé l'humanité et n'ont pas disparu.

Il faudra indiquer le complexe de crise planétaire qui marque le XXIe siècle, montrant que tous les humains, désormais confrontés aux mêmes problèmes de vie et de mort, vivent une même communauté de destin.

5. AFFRONTER LES INCERTITUDES

Les sciences nous ont fait acquérir beaucoup de certitudes, mais nous ont également révélé au cours du XXe siècle d'innombrables domaines d'incertitudes. L'enseignement devrait comporter un enseignement des incertitudes qui sont apparues dans les sciences physiques (microphysique, thermodynamique, cosmologie), les sciences de l'évolution biologique et les sciences historiques.

Il faudrait enseigner des principes de stratégie, qui permettent d'affronter les aléas, l'inattendu et l'incertain, et de modifier leur développement, en vertu des informations acquises en cours de route. Il faut apprendre à naviguer dans un océan d'incertitudes à travers des archipels de certitude.

La formule du poète grec Euripide, vieille de vingt-cinq siècles, est plus actuelle que jamais : «L'attendu ne s'accomplit pas, et à l'inattendu un dieu ouvre la porte.» L'abandon des conceptions déterministes de l'histoire humaine qui croyaient pouvoir prédire notre futur, l'examen des grands événements et accidents de notre siècle qui furent tous inattendus, le caractère désormais inconnu de l'aventure humaine doivent nous inciter à préparer les esprits à s'attendre à l'inattendu pour l'affronter. Il est nécessaire que tous ceux qui ont la charge d'enseigner se portent aux avant-postes de l'incertitude de nos temps.

6. ENSEIGNER LA COMPRÉHENSION

La compréhension est à la fois moyen et fin de la communication humaine. Or, l'éducation à la compréhension est absente de nos enseignements. La planète nécessite dans tous les sens des compréhensions mutuelles. Étant donné l'importance de l'éducation à la compréhension, à tous les niveaux éducatifs et à tous les âges, le développement de la compréhension nécessite une réforme des mentalités. Telle doit être l'œuvre pour l'éducation du futur.

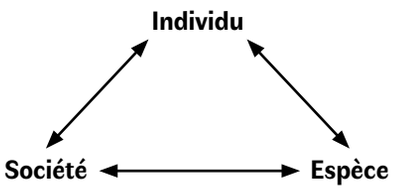
La compréhension mutuelle entre humains, aussi bien proches qu'étrangers, est désormais vitale pour que les relations humaines sortent de leur état barbare d'incompréhension.

D'où la nécessité d'étudier l'incompréhension, dans ses racines, ses modalités et ses effets. Une telle étude est d'autant plus nécessaire qu'elle porterait, non sur les symptômes, mais sur les causes des racismes, xénophobies, mépris. Elle constituerait en même temps une des bases les plus sûres de l'éducation pour la paix, à laquelle nous sommes attachés par fondation et vocation.

« Apprendre à naviguer dans un océan d'incertitudes à travers des archipels de certitude »

7. L'ÉTHIQUE DU GENRE HUMAIN

L'enseignement doit amener à une «anthropo-éthique» par la considération du caractère ternaire de la condition humaine, qui est d'être à la fois



Dans ce sens, l'éthique individu ⟷ espèce nécessite un contrôle mutuel de la société par l'individu et de l'individu par la société, c'est-à-dire la démocratie ; l'éthique individu ⟷ espèce appelle au XXIe siècle la citoyenneté terrestre.

L'éthique ne saurait être enseignée par des leçons de morale. Elle doit se former dans les esprits à partir de la conscience que l'humain est à la fois individu, partie d'une société, partie d'une espèce. Nous portons en chacun de nous cette triple réalité. Aussi, tout développement vraiment humain doit-il comporter le développement conjoint des autonomies individuelles, des participations communautaires et de la conscience d'appartenir à l'espèce humaine.

À partir de cela s'esquissent les deux grandes finalités éthico-politiques du nouveau millénaire : établir une relation de contrôle mutuel entre la société et les individus par la démocratie, accomplir l'Humanité comme communauté planétaire. L'enseignement doit contribuer, non seulement à une prise de conscience de notre Terre-patrie, mais aussi permettre que cette conscience se traduise en une volonté de réaliser la citoyenneté terrienne.

« Enseigner l'histoire de l'ère planétaire »

1950, stagiaire de recherche au CNRS

Poussé par Georges Friedmann, Edgar Morin est recruté au CNRS en 1950 comme «stagiaire de recherche» dans la section de sociologie. Françoise Bianchi le raconte dans *Le Fil des idées. Une éco-biographie intellectuelle d'Edgar Morin* (Seuil, 2001). Vladimir Jankélévitch écrit dans sa lettre au CNRS : «M. Morin a été mon étudiant à la faculté des lettres de Toulouse en novembre-décembre 1940 et j'ai pu apprécier aussi bien sa finesse d'esprit que l'étendue de sa culture. Historien d'origine, juriste, sociologue et d'esprit très philosophique, M. Morin me paraît tout désigné pour étudier l'esthétique née du machinisme industriel et en approfondir les tenants et aboutissants sociologiques.» Maurice Merleau-Ponty lui apporte aussi son soutien : «J'ai eu l'occasion de m'entretenir longuement avec lui des recherches de sociologie et d'esthétique auxquelles il continuait de se consacrer pendant l'interruption de sa scolarité. J'ai la plus grande estime pour la rigueur et la vigueur de sa pensée, ainsi que pour la sûreté de son information.»

CINÉMA. Edgar Morin n'écrira pas de thèse sur le machinisme industriel mais un essai d'anthropologie sociologique : *Le Cinéma ou l'homme imaginaire* (Minuit, 1956). Dans la préface à l'édition de 1977, il précise : «Aucune nécessité intérieure ne me poussait à choisir le cinéma comme thème d'études. Au contraire, j'aurais voulu travailler sur les thèmes qui m'obsédaient, ceux du communisme. Mais j'étais alors au fond des poubelles de l'Histoire (j'y suis encore, mais en surface). […] Le courage me manquait pour aborder un sujet sociologiquement virulent, directement politisable, c'est-à-dire du coup attaquer à la fois l'académisme, l'empirisme acéphale, le doctrinarisme arrogant. […] Mais j'étais aussi poussé par quelque chose de très intime, la fascination de mon adolescence, et mon sentiment adulte que le cinéma est beaucoup plus beau, émouvant, extraordinaire que toute autre représentation.» ***J.-L T.***

En 1962, Edgar Morin poursuit l'expérience de cinéma-vérité en tournant un film ethnographique avec Fernando Hellet dans l'avenue principale de Santiago du Chili.

Par **Alfredo Pena-Vega**

Alfredo Pena-Vega
Edgar Morin au Chili

Cette histoire est inédite. De tout ce qui est connu dans l'œuvre de Morin, ce passage de sa vie intellectuelle, notamment cette expérience cinématographique au Chili est méconnue. Je voudrais rendre compte ici d'une histoire qui reste pour l'instant inachevée, mais qu'il faudrait un jour conclure.

Le magazine de cinéma chilien *Ecran* reporte que ce lundi 13 août 1962 à Santiago du Chili, deux présentations du film d'Edgar Morin et Jean Rouch, *Chronique d'un été*, ont lieu au Salon de la bibliothèque de la Moneda et au cinéma Ducal avec le parrainage de l'Institut chileno-français, la Bibliothèque nationale et la Cineteca de l'université du Chili. Le public est composé principalement de réalisateurs chiliens, de critiques de cinéma et de cinéphiles intéressés de connaître cette expression du «cinéma-vérité». Dans la présentation du film, Edgar Morin souligne les efforts faits pour le rapprocher de la vérité par la parole. L'outil qu'ils ont utilisé était un équipement d'enregistrement et des caméras très légères. Ils ont filmé des interviews d'employés, d'ouvriers, d'étudiants, rassemblant ainsi une grande quantité de matériel, 45 minutes de conversation dont 7 minutes ont été utilisées : les plus intenses et les plus dramatiques. Le montage du film a été très difficile car il a fallu faire la sélection. Morin a réitéré la véracité des plans, soulignant que rien n'a jamais été préparé à l'avance.

Au-delà de la surprenante signification qu'a eu *Chronique d'un été*, riche en inspiration pour ce que sera le *cinéma-vérité* dans le monde du cinéma et du documentaire, cette expérience pour incroyable que cela paraisse s'est reproduite à Santiago du Chili en 1962. À cette époque, Morin bénéficia d'une bourse de l'Unesco pour aller enseigner à la Faculté latino-américaine des sciences sociales de Santiago (Flasco), où il noua des liens avec des intellectuels chiliens, notamment du monde du cinéma dans le département expérimental de cinéma à l'université du Chili. Cette coopération entre Edgar Morin et le milieu du cinéma a laissé un sentiment d'«inachevé» dans l'histoire du cinéma chilien dont témoigne Peter Chaskel, l'un des survivants de cette expérience : «J'ai apprécié et j'ai admiré sincèrement la contribution au cinéma documentaire qu'Edgar Morin et Jean Rouch nous ont apportée avec leur œuvre *Chronique d'un été*. Il était très important pour nous de connaître cet exemple de cinéma-vérité et de cinéma direct» (entretien du 4 décembre 2020). Il sait de quoi il parle, Pedro Chaskel était l'un de cameramen de l'équipe de tournage du documentaire *La Alameda* dirigé par Edgar Morin et Fernando Hellet.

C'est certainement en ce même lieu que Morin croisa le réalisateur du film expérimental néerlandais Joris Ivens, qui venait de terminer un court-métrage (*À Valparaiso*, 1962, 27 min.) ; portrait poétique du port de Valparaíso, ville au riche passé. Et de quoi parle *La Alameda* ?

QU'EST-CE QUE L'EXPÉRIENCE DE CINÉMA-VÉRITÉ À LA ALAMEDA ?

«La réaction typique du peuple chilien est différente de celle de l'homme de la rue ailleurs. Ils sont plus ouverts et ressentent un grand désir de communiquer, bien que les individus soient touchés dans leur vie quotidienne par des problèmes communs dont l'aspect économique semble être le plus marquant» (revue *Ecran*, 1962). C'est dans ses termes de généralité que réside la présentation de l'expérience cinématographique. La Alameda est une voie principale de Santiago, longue de 10 kilomètres d'Est en Ouest. Axe historique et de circulation de la ville, elle relie les deux extrêmes de la ville, les quartiers huppés et les plus défavorisés. C'est dans cette artère que l'on se croise toutes classes

Alfredo Pena-Vega est enseignant-chercheur à l'Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain-EHSS/CNRS.

sociales confondues. Le film *La Alameda* est une sorte de registre social de nombreux aspects du quotidien de Santiago. En tant qu'artère urbaine de grande importance, elle représente non seulement les différents types d'activités humaines mais aussi des institutions allant du palais de la Moneda aux hôpitaux et aux commerces. Dans le film, les vendeurs, les hommes d'affaires, les étudiants, les ouvriers, les femmes au foyer, les amoureux et les vagabonds défilent. Les principales questions adressées aux Chiliens sont : Es-tu heureux ? Quel est votre principal problème ? Les deux visent à montrer le sentiment de bonheur ou de frustration. Outre ces questions de base, on leur demande quel est leur plus grand désir, lié à l'objectif que chacun a en tête dans l'exercice de ses activités.

INTERROGATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

Comme on peut le remarquer, ce n'est pas un film romanesque, mais un film qui concerne la vie réelle de Santiago en particulier, de la Alameda, lieu transsociologique de Santiago. Il s'agissait une expérience d'interrogation cinématographique. À l'instar de *Chronique d'un été*, le film *La Alameda* était pensé comme une recherche. Le lieu de la recherche était la Alameda de Santiago. Cette recherche concernait le réel. Dans l'esprit de Morin, ce n'est pas un film documentaire… Cette recherche ne vise pas à décrire ; c'était une expérience vécue. Ce n'était pas un film sociologique à proprement parler, mais poursuivant l'expérience de *Chronique d'un été*, il se voulait «un film ethnographique au sens fort du terme : il cherche l'homme». ■

Edgar Morin, *L'Esprit du temps*, 1962, Grasset, et *Chronique d'un été*, 1961, Domaine cinéma, InterSpectacle.

Edgar Morin et Alfredo Pena-Vega à Nantes en 2017.

D. R.

Pensée complexe en Amérique latine

L'œuvre d'Edgar Morin «occupe une place prépondérante dans le continent latino-américain» affirme Alfredo Pena-Vega dans la préface à *Comprendre la complexité* (Atlantique, 2009). Il souligne que «l'importance que l'on confère aux idées d'Edgar Morin ne se réduit pas uniquement aux milieux académiques ; les dirigeants politiques s'intéressent de plus en plus à ses positions intellectuelles.

Certains comprennent que la réforme de la politique, la réforme de la pensée, la réforme de la société, la réforme de la vie se conjugueront pour conduire une métamorphose de la société.» Ce qui explique la participation de nombreux universitaires et personnalités politiques d'Amérique latine lors des universités d'été organisées autour d'Edgar Morin par l'Espace Mendès France et l'Institut international de recherche, politique de civilisation, durant une dizaine d'années (2003-2012). Citons Cristovam Buarque, ancien ministre de l'éducation du Brésil, Luis Carrizo, vice-recteur, Uruguay, Maria Fernanda Espinosa, ancienne ministre de l'environnement en Equateur, Luis M. Flores, professeur de philosophie à la faculté d'éducation, université catholique de Santiago du Chili, Guido Girardi, sénateur de la république du Chili, président de la commisson du Futur, José Gualinka, Kichwa de Sarayaku en Amazonie équatorienne, Rolf Hackbart, président de l'Incra, ancien ministre de la réforme agraire au Brésil, Rigoberto Lanz (†), professeur de sociologie de l'université centrale du Venezuela, Carlos Ominami, sénateur de la république du Chili, Hamilton Pereira, président de la commission citoyenneté du ministère de l'environnement au Brésil, Elimar Pinheiro do Nascimento, professeur au centre de développement durable de l'université de Brasilia, Hernan Sandoval, ambassadeur du Chili en France, Marina Silva, sénatrice de la république du Brésil et ancienne ministre de l'environnement Marcelo Tokman, ancien ministre de l'énergie du Chili.

Deux livres ont été publiés en 2009 par Atlantique, éditions de l'Actualité scientifique Poitou-Charentes : *Pour une politique de l'humanité ?*, dir. E. Morin et A. Pena-Vega, contributions issues des rencontres internationales de Saint-Jean-d'Angély (2007) et Niort (2008), *Comprendre la complexité. Auteurs et problèmes*, avec une préface d'Edgar Morin, manuel d'initiation pédagogique à la pensée complexe réalisé par des chercheurs colombiens et initialement publié par l'Unesco. Atlantique a aussi publié *Tchernobyl, catastrophe écologique et tragédie humaine* d'A. Pena-Vega. *J.-L. T*

Entretien avec François Dosse sur l'histoire intellectuelle en France entre deux dates marquantes, 1944-1945 et 1989, et sur le rôle des protagonistes.

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

François Dosse

La saga des intellectuels

François Dosse nous parlait de Michel de Certeau, de *La Possession de Loudun* et de la collection «Archives/Julliard» dans *L'Actualité* n° 128 (printemps 2020). Nous poursuivons la conversation avec l'historien des idées à propos de sa magistrale *Saga des intellectuels français*.

L'Actualité. – *La Saga des intellectuels* est une somme. Est-ce une façon de condenser une vie de travail après toutes les biographies que vous avez écrites ?

François Dosse. – C'est un travail synthétique et réflexif, pas une enquête sur l'archive-même, une mise à l'épreuve de ce que j'ai développé en 2004 dans *La Marche des idées* où j'ai essayé de définir ce que pouvait être l'histoire intellectuelle. Ma position singulière se trouvait prise en étau entre deux voies. La voie sociographique des conditions de possibilité de la vie des idées rabat les idées sur leur substrat social que l'on peut qualifier d'externaliste, tandis que l'histoire des idées elles-mêmes échangées à travers le temps et au-delà des spécialisations disciplinaires relève d'une histoire des idées internaliste et décontextualisée. Entre ces deux démarches, je me suis efforcé d'ouvrir un champ d'investigation se situant dans l'entre-deux, en quête de connexions signifiantes permettant d'éclairer le pourquoi de telle ou telle idée à tel moment. Je me suis rendu compte qu'il y avait une partie immergée et une partie émergée de l'œuvre des intellectuels. La mise en récit que j'en fais épouse la chronologie et la succession des diverses périodes, chacune marquée par des dominantes qui en éclairent les enjeux. Le fil directeur des deux volumes (1944-1968 et 1968-1989) est donc l'intrigue qui se joue dans la seconde moitié du XXe siècle en France, d'où le titre un peu provocateur de «Saga», renvoyant plutôt à la littérature. J'ai posé les bases théoriques de l'approche historique des intellectuels. Je me suis intéressé à l'histoire des revues, celle des historiens des *Annales* notamment, des paradigmes avec une histoire du structuralisme, et ensuite à des figures d'historiens, d'intellectuels : Paul Ricœur, Michel de Certeau, Gilles Deleuze et Félix Guattari, Cornélius Castoriadis, Pierre Nora, Pierre Vidal-Naquet. Il était peut-être temps de connecter tous ces jalons d'une histoire plus globale des intellectuels et de voir s'il n'y avait pas une cohérence dans cette seconde moitié du XXe siècle, en prenant deux dates marquantes, 1944-1945 et 1989. Cette cohérence, à travers les deux tomes, je la vois dans un basculement de régime d'historicité entre 1945 et 1989. Il fallait voir son évolution selon un certain nombre de scansions et de moments forts.

«Régime d'historicité» est un terme de François Hartog expliquant un basculement au XVIIIe siècle en Europe, où le futur est pensé comme quelque chose de différent du passé, en rupture avec la tradition. Le présent doit alors être le passeur vers un horizon d'attente qui n'est plus l'espace d'expérience, et qui ne relève plus de la tradition. L'histoire prend alors un sens fléché, une direction. Cette téléologie historique a marqué le XIXe et le XXe siècle. L'idéologie communiste y a participé. Or cette dernière a écopé de coups très durs, et avec elle les intellectuels qui incarnaient, pour certains, cette voie de l'histoire qu'il fallait absolument suivre. La déconstruction s'est concrétisée au fil de l'histoire

François Dosse, historien des idées, a été invité plusieurs fois à Poitiers par l'Espace Mendès France.

J.-L. T.

réelle et de ce qui était caché derrière ce pseudo-paradis terrestre de l'autre côté du Mur. Certains en ont pris conscience précocement, d'autres non. Cette téléologie agissait comme un substitut de la religion, «l'opium des intellectuels» comme le qualifiait Raymond Aron.

À la fin du deuxième tome, vous écrivez : «Le secret espoir de l'auteur est d'avoir construit un tombeau pour le mort afin d'assigner une place au passé qui permette, par le riche héritage qu'il nous a légué, de relancer les possibles d'un avenir délesté des errements du passé.» Peut-on accuser ceux qui ont été acteurs, d'être soit mélancoliques, soit nostalgiques, et de ne plus croire en rien, de ne plus rien faire ?

Au contraire, ce livre invite à revisiter cette nébulosité, cette dissémination de la créativité, animée par un besoin d'alternatives, de changements, mais aussi les errements de cette période. Il faut tenir compte des échecs et en établir un bilan honnête, tout en ressourçant un horizon d'attente à recréer.

Une des caractéristiques de ce basculement de régime d'historicité est une crise du futur. Il est forclos. Il n'y a plus de télos, plus de but, plus de projet d'avenir. On se replie sur un présent étale, coupé du devenir, qui ressasse le passé. C'est un signe de mauvaise santé parce qu'une société qui ne pense plus son avenir, qui ne se pense plus comme projet, est comme un vieillard sénile condamné à ressasser le passé.

En même temps il y a une fécondité, une effervescence de cette période des années 1960 qui a permis l'exportation aux États-Unis de ce que les Américains ont appelé «French theory». C'est l'âge d'or du rayonnement de cette culture française, d'une pratique de l'interdisciplinarité, et beaucoup de ces échanges, de ces hybridations ont été très bénéfiques ! L'événement Mai 68 a contribué à changer en profondeur la société française. Je n'ai à cet égard ni regard nostalgique sur cette période, ni rejet.

Une des grandes mutations est le fait de la nouvelle génération marquée par Mai 1968. Le plus flagrant est l'évolution des maoïstes lorsqu'ils découvrent que la révolution culturelle a été fait une révolution contre la culture, ils troquent alors leur col Mao pour vanter les mérites du libéralisme. Mais ils font un peu rapidement fi de toute l'histoire de la pensée, ils rejettent la faute sur Platon, sur Marx, sur Hegel et, finalement, sur toute l'histoire de la philosophie. Arrive alors le phénomène des «nouveaux philosophes» avec Bernard-Henri Lévy et sa faiseuse d'anges, Françoise Verny, éditrice chez Grasset.

Paris semble focaliser la vie intellectuelle. Est-ce un oubli de la province ?

Il n'y a pas de volonté de ma part de marginaliser les intellectuels vivant en province. J'ai découvert une correspondance Ellul-Castoriadis extrêmement riche, dont je parle dans ma biographie de Castoriadis. Paul Ricœur raconte aussi qu'il a passé les plus belles années de sa vie à Chambon-sur-Lignon, puis à Strasbourg. Mais il est vrai que dans un corpus synthétique les lignes de force nationales prennent naissance dans l'univers parisien qui bénéficie de l'extrême centralisation jacobine bien connue. Certes, j'ai pu minorer ou ne pas connaître des sensibilités autres, dans des lieux où je n'ai pas enquêté.

Aujourd'hui les intellectuels ont-ils un impact sur la vie d'une région ?

Plus que les intellectuels, ce sont les librairies qui sont des pôles essentiels pour la transmission et la diffusion des idées. À Paris, l'offre est pléthorique. Si elle est moindre en province, la demande est là grâce aux libraires, passeurs essentiels de cette vie intellectuelle et régionale. Vous avez dans votre région une des meilleures librairies de France, Mollat, qui est devenue un centre de rayonnement culturel majeur de la ville de Bordeaux.

Vous citez beaucoup de revues, ont-elles encore un rôle ?

Tout se passe fondamentalement dans les revues qui sont très nombreuses, très riches, très foisonnantes pour la période que je traite. Elles assurent un magistère intellectuel et sont le cœur de la vie intellectuelle, bien qu'elles soient aujourd'hui principalement sur le net, ce qui amène davantage à picorer dans différentes revues en allant capter tel ou tel article qui correspond aux interrogations singulières de chacun.

Entre l'article universitaire et l'article de vulgarisation dans la presse, les revues viennent combler ce fossé entre le savoir des experts et l'opinion. C'est le rôle de l'intellectuel de resserrer les boulons, de créer les ponts nécessaires d'un dialogue de l'opinion vers l'expert et réciproquement, pour informer le citoyen et faire fonctionner la démocratie. C'est le cœur de sa fonction sociale. Les mutations technologiques en fragilisent néanmoins le rayonnement et on a pu voir disparaître récemment deux grandes revues éditées par Gallimard : *Les Temps modernes* créés par Sartre en 1945 et *Le Débat* créé par Pierre Nora en 1980.

Existe-t-il des lieux propices à cet usage ?

Les initiatives associatives de toute nature sont des médiateurs d'animation culturelle tout à fait fondamentales. L'Espace Mendès France à Poitiers est un bon exemple d'un lieu d'échange, pour transmettre un certain nombre de recherches, de travaux, à des gens ouverts, curieux, désireux d'apprendre et de se questionner. ■

De la philosophie morale et appliquée à l'éthique environnementale, Corine Pelluchon ouvre la voie d'une philosophie de la réparation.

Entretien **Aline Chambras** Photo **Bénédicte Roscot**

Corine Pelluchon
Améliorer le monde

Professeure à l'université Gustave Eiffel, Paris-Est-Marne-la-Vallée, la philosophe Corine Pelluchon publie *Les Lumières à l'âge du vivant* (Seuil). Dans cet ouvrage, elle propose de «nouvelles Lumières» : un idéal civilisationnel sorti de l'anthropocentrisme et radicalement écologique. Née à Barbezieux, elle vit aujourd'hui à Paris.

L'Actualité. – Vous avez débuté comme professeur de philosophie morale et politique et vous vous êtes progressivement spécialisée en éthique appliquée, environnementale et animale. Comment s'est opéré ce glissement et pourquoi ?

Corine Pelluchon. – Ma thèse, soutenue en 2003, portait sur «la critique des Lumières modernes chez Leo Strauss», un philosophe juif allemand émigré aux États-Unis en 1938. J'ai commencé alors à questionner l'héritage des Lumières, dans le sens où ce terme désigne avant tout un êthos, une manière de penser caractérisée par un rapport critique au présent, comme le disait Michel Foucault. La philosophie politique de Leo Strauss est marquée par le nazisme et par l'effondrement de la croyance dans le progrès, la fragilité de la démocratie et le retournement du rationalisme en barbarie : quel héritage des Lumières peut néanmoins avoir du sens ? Après ma thèse, je passe un an aux États-Unis et me tourne vers l'éthique médicale qui est un laboratoire pour la pensée car les situations cliniques nous obligent à affiner nos concepts, comme celui d'autonomie qui doit être reconfiguré quand on l'applique à un malade souffrant de troubles cognitifs. Parallèlement à un travail de terrain dans plusieurs hôpitaux, j'ai développé mon éthique de la vulnérabilité qui est inspirée par Levinas et repose sur la prise en compte de l'altération de notre corps, mais aussi sur une définition relationnelle du sujet et sur la responsabilité. C'est aussi à cette période que les sujets relatifs à l'éthique animale et environnementale s'imposent à moi : la vulnérabilité du vivant conduit à questionner nos rapports aux animaux et notre manière d'habiter la Terre. Je décide d'ailleurs de devenir végétarienne. En somme, en ce tout début de XXIe siècle, je prends conscience que le monde dans lequel je vis, dans lequel nous vivons, avec plus de sept milliards d'habitants, la bombe atomique, les avions, le respirateur artificiel qui modifie qui modifie le critère de la mort ou encore la surconsommation et surproduction de viande, bref que ce monde radicalement modifié par les technologies oblige à élargir notre responsabilité aux générations futures et aux non-humains et à redéfinir les finalités du politique.

En 2010, je deviens titulaire d'une habilitation universitaire intitulée «bioéthique, écologie et philosophie politique : propositions pour un enrichissement de la philosophie du sujet». Cela ne signifie pas que les philosophies platonicienne ou kantienne, par exemple, soient aujourd'hui dépassées mais que dans le contexte actuel, il est nécessaire de les repenser, et plus largement de réfléchir à une nouvelle approche de notre rapport au monde.

C'est la thèse que vous défendez dans votre dernier ouvrage, *Les Lumières à l'âge du vivant*.

Oui. Dans ce livre, j'essaie d'actualiser l'héritage des Lumières, pour que leur projet d'émancipation individuelle et sociale puisse perdurer. Il importe de contester leurs fondements anthropocentristes et dualistes. Car l'opposition entre nature et culture sur laquelle elles reposent et leur humanisme chauvin sont inadaptés au défi écologique. Les Lumières doivent faire leur autocritique pour sauver leur héritage qui tient à la défense de l'autonomie, à la démocratie, de l'unité du genre humain et même à un certain universalisme que j'essaie de penser à nouveaux frais en insistant sur notre condition charnelle et terrestre. Cela est d'autant plus important que les anti-Lumières qui prônent une

société hiérarchique s'appuyant sur un ordre théologico-politique et qui soutiennent le nationalisme sont très bruyantes de nos jours ! Il s'agit aussi de prendre au sérieux les critiques adressées aux Lumières par les post-modernes (féministes, études postcoloniales) qui ont accusé leur idéal universaliste d'être hégémonique. Mais sans jeter le bébé avec l'eau du bain. C'est en dépassant l'idée d'un être humain coupé des autres vivants et donc en pensant un humanisme de l'altérité et de la diversité et de nouvelles Lumières, radicalement écologiques, que l'on peut proposer un projet de société qui soit une alternative à la fois aux anti-Lumières et au néo-libéralisme. L'objectif est de renouer le lien entre théorie et pratique, en proposant une pensée cohérente qui ouvre à un nouvel imaginaire et donne aux individus le désir de faire leur part pour promouvoir un monde plus habitable.

Dans *Réparons le monde, humains, animaux, nature*, paru mai 2020, c'est cette voie que vous ouvrez ? Vous écrivez dans l'avant-propos : «Les textes rassemblés dans cet ouvrage portent sur la transition écologique. Ils décrivent la manière dont on peut apprendre à habiter la Terre et à cohabiter avec les autres en sortant de la logique destructrice qui nous conduit à la dévastation de la planète et à une crise politique et sociale majeure. Ils sont placés sous le signe de la réparation du monde.»

En effet. Loin de prétendre recoller les morceaux pour revenir à une unité antérieure paradisiaque, j'insiste sur une méthode qui consiste, en plein chaos, à faire un inventaire pour formuler ce que l'on souhaite conserver et ce qu'il faut supprimer, et ainsi préparer l'avenir, reconstruire. Ce recueil était aussi l'occasion de revenir sur les causes de l'écart existant, à propos de la question animale, entre la théorie et la pratique, sur les moyens permettant de faire de la transition écologique un projet stimulant et sur la différence entre mon éthique de la vulnérabilité et de la considération et l'éthique du «care». Le dernier texte porte sur l'accompagnement des personnes âgées.

Vous considérez-vous comme une philosophe engagée ?

Si on entend par «engagée», être une idéologue, non. Car la philosophie n'est pas soluble dans des slogans. Si on entend par «engagée», être concernée, oui. Toutefois, je n'adhère à aucun parti. Je me méfie aussi de la personnalisation des débats. Enfin, quand on est philosophe, son ambition n'est pas de faire le plus de bruit possible, mais d'éclairer son temps en proposant des pistes de réflexion, y compris et surtout pour le moyen ou le long terme. En Allemagne, le philosophe Jürgen Habermas est surnommé «der Weltbesserer» : celui qui améliore le monde. Cela devrait être le rôle du philosophe. ■

Corine Pelluchon a publié récemment
Les Lumières à l'âge du vivant, Seuil, janvier 2021.
Pour comprendre Levinas, Seuil, 2020.
Réparons le monde, humains, animaux, nature, Rivages, 2020.

Valérie Cabanes
Les droits de la Nature

Pour Valérie Cabanes, la surexploitation inique et mortifère des ressources naturelles impose un ordre international nouveau.

Entretien **Aline Chambras**
Photo **Jérôme Panconi**

Juriste en droit international, spécialisée dans les Droits de l'Homme et le Droit humanitaire, Valérie Cabanes est une écologiste convaincue, installée en Dordogne. Elle a cofondé en 2015 l'association Notre affaire à tous qui défend l'instauration d'une justice climatique. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages, dont *Homo Natura*, en harmonie avec le vivant, paru en 2017 chez Buchet-Chastel.

L'Actualité. – Vous êtes devenue juriste sur le tard, après plusieurs années passées dans l'humanitaire. Comment s'est construit ce parcours, disons, atypique ?

Valérie Cabanes. – C'est exact, je ne suis pas du tout ce qu'on pourrait appeler une universitaire ou une académicienne. Je suis arrivée au droit par le terrain, c'est-à-dire que j'ai choisi de me former au droit international pour trouver des solutions aux problématiques que je rencontrais dans ma vie professionnelle. Dès que j'ai eu 20 ans, j'ai travaillé pour des associations de solidarité internationale, au Burkina Faso, au Pakistan, en Ouganda, au Cambodge, etc. Là, j'ai été confrontée à la guerre, la pauvreté, la malnutrition et j'ai fini par être convaincue que toutes ces souffrances étaient intimement liées à la surexploitation des ressources terrestres et à un partage inéquitable de celles-ci. Je me suis alors tournée vers le droit, sur le tard en effet, en 2001, à l'âge de 32 ans, dans le but de trouver des solutions démocratiques à ces enjeux.

Vous avez ensuite commencé une thèse en anthropologie juridique que vous n'avez finalement jamais achevée. Pourquoi ?

Tout en dirigeant une ONG qui lutte contre l'esclavage moderne dans le monde, j'ai commencé, à partir

de 2006, à m'impliquer dans la défense des peuples autochtones. Car j'avais constaté en près de vingt ans à œuvrer dans la solidarité internationale que ce sont eux les plus à même de préserver le système Terre : ils savent exploiter ses ressources sans jamais l'épuiser car ils se reconnaissent eux-mêmes comme un simple maillon de la chaîne de vie. J'ai donc choisi de concentrer mes recherches sur le peuple Innu, qui vit au nord du Québec, dans le cadre d'une thèse en anthropologie juridique. Mais, je ne n'ai pas pu me contenter de me cantonner au poste de simple observatrice, que préconisait pourtant mon statut de chercheuse. À l'époque, les Innus luttaient contre un projet de barrage hydroélectrique qui menaçait leurs terres. Quand j'ai pris conscience des malversations, des mensonges d'État, bref de tous les coups bas qu'ils subissaient de la part des autorités québécoises, j'ai fini par m'impliquer avec eux contre ce projet, à leur apporter ouvertement mon soutien. Je ne pouvais pas rester neutre. Et je voulais que mes travaux pèsent dans le débat et sortent du giron académique. En 2011, je me suis engagée auprès du cacique Raoni, contre un autre projet de barrage, celui de Belo Monte au Brésil. Ces expériences m'ont malheureusement montré combien le droit international manque de moyens quand il s'agit de combattre ce genre de projets.

Est-ce à partir de ce moment-là que vous commencez à réfléchir à la notion d'écocide ?

Oui, je me suis nourrie des travaux de l'Écossaise Polly Higgins (1968-2019), à l'origine de la popularisation du concept d'écocide, c'est-à-dire la destruction ou l'endommagement irrémédiable d'un écosystème suite aux activités humaines. Et, dès 2012, j'ai participé au lancement d'une initiative citoyenne européenne proposant la reconnaissance du crime d'écocide par la Commission européenne. En 2015, j'ai ensuite travaillé sur une proposition d'amendements au Statut de la Cour pénale internationale portant sur le crime d'écocide.

Tout cela m'a amenée à cofonder les associations Notre affaire à tous et Wild&Legal, dont l'ambition est de se servir du droit comme levier pour lutter contre le changement climatique et protéger les grands équilibres écologiques de la planète. C'est ainsi, par exemple, qu'en mai 2019, avec trois autres associations, Oxfam France, Greenpeace France et la Fondation pour la Nature et l'Homme, Notre affaire à tous a déposé un recours contre l'État français pour son inaction en matière de lutte contre le dérèglement climatique. Aujourd'hui, nous attendons que le jugement du tribunal administratif soit rendu. Nous avons rendez-vous au tribunal le 14 janvier 2021. Nous gardons espoir suite à la décision historique rendue le jeudi 19 novembre 2020 par le Conseil d'État dans l'affaire de Grande-Synthe : la plainte déposée par son maire, Damien Carême, visait «l'inaction climatique» des dirigeants français. Selon cette décision, le gouvernement dispose de trois mois pour justifier que la trajectoire de réduction des émissions de gaz à effet de serre à laquelle il s'est engagé à l'horizon 2030 pourra être respectée.

Le 22 novembre 2020, le gouvernement français a annoncé la création d'un «délit d'écocide». Est-ce une victoire ?

Oui, mais une victoire au goût amer. Si les propositions du gouvernement vont permettre à la France de rattraper son retard quant à la transposition de la Directive européenne relative à la protection de l'environnement par le droit pénal de 2008 et donc de renforcer les peines des infractions environnementales déjà reconnues, l'utilisation du terme écocide lui est inadéquat. Il est instrumentalisé par le gouvernement français sans correspondre, ni aux exigences de la Convention citoyenne pour le climat, ni à ce que ce concept juridique débattu depuis des décennies en tant que crime grave vise. Le crime d'écocide a pour but de supprimer l'impunité des gros pollueurs agissant en pleine connaissance des risques pour les écosystèmes et le maintien du vivant sur Terre. Beaucoup d'activités industrielles aujourd'hui font peser une menace sur l'habitabilité de la Terre, en provoquant un dérèglement climatique majeur et une extinction de masse des espèces, or la plupart sont encore légales. En fait, la proposition faite par le gouvernemennt ne permettra pas la vraie reconnaissance du crime d'écocide et risque même de l'affaiblir. Parce que dans ce texte seules les pollutions liées à des rejets dans l'eau, l'air ou le sol, sont citées et ne concernent pas les activités de la France à l'étranger, minières ou énergétiques par exemple. La déforestation, l'extraction du pétrole, par exemple, n'entrent pas dans ce délit d'écocide. Au fond, ce qui manque cruellement, et ce pour quoi nous nous battons avec Notre affaire à tous et Wild&Legal en France, et plus largement à l'international avec la Fondation Stop Écocide que je conseille, c'est la création d'un crime grave contre la sûreté de la planète reconnu par la Cour pénale internationale mais aussi par chaque État, à l'image du crime contre l'Humanité. Soutenue par Greta Thunberg et même le Pape François, la Fondation Stop Écocide vient de mettre en place un panel d'avocats, de juristes et juges internationaux pour rédiger une définition et accompagner les États qui souhaitent ajouter l'écocide aux crimes poursuivis par la CPI, aux côtés du génocide, des crimes contre l'humanité et des crimes de guerre. La question a déjà été soulevée par les Maldives et Vanuatu lors de l'assemblée générale de la CPI en décembre 2019. La Belgique vient de le faire lors de l'AG de décembre 2020.

Parallèlement je plaide aussi pour l'édiction de normes juridiques, déclinées à l'échelle internationale, nationale et régionale et qui s'appuieraient sur la théorie

scientifique des «limites planétaires», définies par le Stockholm Resilience Centre et reconnues aujourd'hui par les Nations Unies comme un cadre pertinent pour déterminer les objectifs du développement durable. Il s'agit de neuf processus et systèmes régulant la stabilité et la résilience du système terrestre - les interactions du sol, de l'eau, de l'atmosphère et de la biosphère qui, ensemble, fournissent les conditions d'existence dont dépendent nos sociétés. Des valeurs seuils ont été définies ont été définies pour sept des neuf limites écologiques qui ne doivent pas être dépassées si l'humanité veut pouvoir se développer dans un écosystème sûr. Les seuils quantitatifs concernant le changement climatique et l'intégrité de la biosphère sont, selon les scientifiques, des «limites fondamentales» à ne pas dépasser et ces limites interagissent entre elles. Or nous les avons déjà franchies et cela nous conduit vers un «point de basculement» caractérisé à la fin par un processus d'extinction de masse irréversible et un état planétaire dangereux pour l'humanité. De plus, depuis 2015 deux autres limites sont dépassées à l'échelle

Valérie Cabanes entre le cacique Raoni (tribu Kayapo du Brésil) et Casey Camp-Horinek (nation Ponca d'Oklahoma) au festival Climax à Bordeaux en septembre 2019.

globale. Il s'agit du changement d'usage des sols (trop de déforestation et d'artificialisation) et de la modification des cycles biogéochimiques du phosphore et de l'azote (nutriments indispensables à la croissance des plantes). D'autres limites sont à surveiller : l'usage de l'eau douce, l'acidification des océans, la déplétion de la couche d'ozone. Elles sont, elles aussi, liées ; ce qui signifie que la transgression de l'une d'entre elles peut augmenter la chance de se rapprocher d'autres limites. Enfin les seuils tolérables d'aérosols atmosphériques et de pollution chimique (plus largement l'introduction d'entités nouvelles dans la biosphère) ne sont pas encore quantifiés mais inquiètent les chercheurs. Ainsi toutes ces limites écologiques, si élevées au rang de normes, imposeraient des seuils au-delà desquels les activités humaines pourraient être reconnues illégales car dangereuses pour le maintien de la vie. En France, selon le rapport sur l'état de l'environnement publié en 2019 par le ministère de la Transition écologique, nous avons déjà franchies six limites sur les neuf établies. Il est donc temps d'agir.

Devoir en arriver à créer la notion d'écocide, n'est-ce pas un peu désespérant ?

C'est un aveu d'échec c'est certain, dans le sens où cela signifie que le droit de l'environnement tel qu'il existe n'est pas suffisant, qu'il n'est ni assez transversal, ni assez contraignant. Mais c'est aussi l'occasion inespérée, peut-être de reconsidérer la place de l'humanité dans le monde selon une vision holistique, à la manière de la pensée complexe défendue par Edgar Morin dont je suis une inconditionnelle. Je crois qu'aujourd'hui, on ne peut plus répondre aux crises multiformes – 6e extinction de masse, emballement climatique, etc. – en apportant des solutions cloisonnées. Il faut une vision globale, écosystémique car tout ce qui vit est interdépendant.

Cette approche globale, holistique, du monde n'impose-t-elle pas une remise en cause totale de notre philosophie occidentale ?

Oui, c'est une manière de penser le monde qui rejoint celle des peuples autochtones, ou celles des civilisations asiatiques par exemple, et que l'Occident a complètement perdue et évacuée en entrant dans le monothéisme : l'Ancien Testament qui le fonde a été interprété de façon à asseoir la domination de l'homme sur la nature. C'est cette affirmation dogmatique que je conteste. Adopter une démarche, une vision holistique permettrait de rompre avec ce dogme de l'homme, maître et possesseur de la nature. Il ne s'agit pas ici de débattre d'ontologies qui s'opposeraient mais bien de s'accorder sur un constat scientifique : les lois biologiques n'étant pas respectées, leurs déséquilibres menacent aujourd'hui la vie telle qu'on la connaît depuis 12 000 ans. En s'octroyant un droit de possession totale des ressources de la Terre, nous en sommes parvenus au point de menacer notre propre espèce. Doit-on continuer ainsi ? Faut-il décider que la technologie nous sauvera en nous permettant de vivre sur Mars ou d'aller puiser de l'eau sur la Lune ? Que la seule chose à préserver sur Terre c'est l'humain ? Non, je veux trouver des solutions pour continuer à vivre ici. Et quand je me suis rendu compte que 80 % de la biodiversité restante sur terre est localisée dans les 20 % de terres habitées par les populations autochtones, j'ai compris que leur sagesse, leur rapport holistique au monde, devait nous inspirer. ■

Gilles Clément
Effacer le mot nature

Par **Jean-Luc Terradillos** Photo **Thierry Fontaine**

«Faire le plus possible avec, le moins possible contre.» C'est l'un des conseils de Gilles Clément qui peut s'appliquer à toutes les échelles car «le jardinier d'aujourdhui c'est l'ensemble des habitants de la planète. La population humaine est responsable dans son ensemble du jardin planétaire.» Les concepts majeurs du jardinier, paysagiste, naturaliste, essayiste – jardin en mouvement, jardin planétaire, Tiers-paysage – ont été forgés chez lui à la Vallée, dans la Creuse. Ses livres sont des références pour les amateurs et les professionnels. Rares sont les auteurs dont les idées sont mises en pratique si rapidement.

Gilles Clément écrit aussi des fictions, sorte de fables sur les temps présent et futur. Ainsi en est-il dans *Le Grand B.A.L.* (Actes Sud, 2018) des aventures de Zéphirine, musaraigne pucée, le plus petit mammifère, qui tente d'échapper au consortium international (banques-assurances-laboratoires) qui contrôle la planète depuis la guerre des Nuages. Dans *L'Effaceur* (Sens & Tonka, 2020) celui-ci a été nommé par les nations pour effacer des mots car «le disque dur est plein». Il commence par le mot nature et doit se justifier devant un tribunal.

EXTRAIT : «Dès la création du mot une distance s'installe entre les humains et la prétendue nature. Avec les performances de la technologie cette distance ne cesse de s'accroître en forgeant un sentiment de domination absolue. Les croyances s'en mêlent et pour bien des religions il faut soumettre et maîtriser la "nature". Mais les temps changent, cher Tribunal, et nous voilà arrivés au sommet d'un pic de savoir qui confirme notre ignorance au lieu de sanctifier notre science. L'oïkos-logos (l'écologie) vient d'arriver, elle bouleverse notre vision du monde. On nous dit que tout est encore à découvrir sur le génie du vivant. On nous dit que l'humain fait partie du vivant global et qu'il en dépend. On nous dit qu'il n'est qu'un représentant de la "nature", il est inclus dans le vaste écosystème du jardin planétaire. "Nature" est un mot-de-mise-à-distance qui n'a plus aucune raison d'exister si ce n'est de nous tromper dangereusement sur la réalité du vivant en imaginant deux mondes séparés : celui des humains et le reste.»

Le mot environnement pourrait être supprimé à moins «de le placer dans un registre différent en l'attachant au paysage, et non au vivant». D'autres mots n'ont pas été épargnés : drapeau, indigène, normalité, expert, identité, compétitivité.

Juriste à La Rochelle université, Agnès Michelot travaille au déploiement de la justice climatique. Entretien sur la complexité de cette notion.

Entretien **Aline Chambras** Photo **Marie Monteiro**

Agnès Michelot
Pensée complexe en actes

Agnès Michelot est maître de conférences en droit public au laboratoire Littoral environnement et sociétés (Lienss) de La Rochelle Université et du CNRS. Présidente de la Société française pour le droit de l'environnement, elle défend l'instauration d'une justice environnementale. Dans la droite ligne d'Edgar Morin.

L'Actualité. – Vos travaux portent sur les notions d'inégalités environnementales ou de droit à l'environnement. Est-ce une manière de répondre à l'urgence écologique et d'*écologiser* l'homme, une idée chère au philosophe et sociologue Edgar Morin ?

Agnès Michelot. – Le secrétaire général des Nations-Unies, Antonio Guterres a fait cette déclaration lors de la Conférence pour le climat de septembre 2019 : «L'urgence climatique est une course que nous sommes en train de perdre, mais c'est une course que l'on peut encore gagner.» Cela m'a rappelé les propos d'Edgar Morin quand il a dit : «Nous sommes dans une crise de l'humanité qui ne parvient pas à accéder à l'humanité.» Comment revenir à l'essentiel ? Je dirais qu'il faut avant tout éviter de mettre l'homme à l'extérieur de lui-même, c'est-à-dire ne pas considérer la nature d'un côté et l'homme de l'autre ou encore n'envisager le vivant que par rapport à ce qu'il apporte ou représente pour l'homme. C'est le principe de solidarité écologique, et avec un groupe de juristes nous travaillons sur la définition de ce principe. La solidarité écologique c'est l'étroite interdépendance des êtres vivants, entre eux et avec les milieux naturels ou aménagés. S'attacher à définir un principe de solidarité écologique pourrait permettre d'affirmer la primauté du droit de l'environnement. En effet, la solidarité écologique doit permettre de garantir notre projet social de façon à s'engager avec confiance dans l'avenir.

Le principe de solidarité écologique est reconnu pour la première fois dans la loi n° 2016-1087 du 8 août 2016 sur la reconquête de la biodiversité, de la nature et des paysages.

Oui, et l'apparition de ce principe dans le paysage juridique réalise déjà ce «passage au droit» en reconnaissant la solidarité des phénomènes entre eux. Il est la manifestation de la créativité juridique indispensable à la mise en place de normes porteuses de sens pour une société qui, face à des enjeux environnementaux très élevés, doit se donner les moyens de se projeter. Aujourd'hui d'autres développements plus ambitieux sont attendus. La société, qui est capable d'aller vers une reconnaissance individuelle et collective des interdépendances écologiques et sociales, peut faire un travail de «reconnexion» des enjeux. Le concept de solidarité écologique conduit à envisager un nouveau sens des responsabilités. Il crée des «obligations qui ne peuvent cesser mais qui profitent à tous» comme une dette écologique infinie dans le sens donné par l'anthropologue Étienne Le Roy. La reconnaissance de la solidarité écologique permet d'en finir avec le mythe humaniste de l'homme sur-naturel et de dépasser les antagonismes esprit/corps, homme/animal, culture/nature.

Nous sommes ici en cohérence totale avec la pensée d'Edgar Morin. Il s'agit de changer notre modèle conceptuel pour changer notre vision du monde et transformer nos discours pour modifier nos actions. «Peu de choses changent mais rien n'est pareil», écrit le juriste François Ost pour désigner ce qu'il se passe quand un groupe de personnes décident de «passer au droit». C'est exactement ce que produit la solidarité écologique dans le champ du droit de l'environnement.

Où en êtes-vous dans vos travaux de recherche et la définition d'une justice environnementale ?

La première étape de mon travail de recherche a consisté à forger une conception européenne de la justice environnementale, différente de l'approche de l'*environmental justice* anglo-saxonne car ancrée dans notre culture juridique. Je me suis attachée à comprendre sur quoi se basaient ces mouvements de *environmental justice* qui condamnent le cumul des inégalités sociales et environnementales, ce qui a conduit à envisager des modèles de justice environnementale adaptés à d'autres sociétés notamment européennes (mais pas seulement). Je me suis malheureusement heurtée à la difficulté du terme *justice* qui, auprès des juristes français, renvoie à la Justice comme institution. Alors qu'il s'agit de penser une justice au sens éthique et moral et dans la perspective de maintenir la cohésion sociale en luttant contre le cumul des inégalités.

Dans un deuxième temps, je me suis emparée du concept de justice climatique reconnu dans le préambule de l'accord de Paris sur le climat pour en donner une définition substantielle, notamment dans les politiques publiques nationales : le changement climatique pose de délicates questions sous l'angle de la responsabilité morale et juridique. Comment penser un phénomène aussi global que le changement climatique à l'échelle de la France ? Parallèlement, et dans ce contexte de bouleversement des équilibres écologiques mondiaux, comment prendre en considération dans nos politiques, et donc dans nos choix de sociétés, la diversité des impacts climatiques selon les territoires ainsi que la différence des situations individuelles et collectives générées par les risques climatiques ? La troisième étape consiste à élaborer et proposer à la discussion un (nouveau) principe de solidarité écologique applicable au plan international. Il reviendra ensuite à déterminer les perspectives de mise en œuvre de cette solidarité écologique et du principe de justice climatique.

Êtes-vous confiante ?

C'est une question complexe (sans jeu de mots !). Selon Edgard Morin, «la complexité est là où l'on ne peut surmonter une contradiction voire une tragédie». Pour vous répondre, je dirais que c'est une question de perspectives. En tant que chercheuse en droit de l'environnement, je suis inquiète de constater l'absence de priorité donnée aux enjeux environnementaux alors qu'ils conditionnent la vie dans toutes ses dimensions. En même temps, je suis enthousiaste de voir émerger les réflexions engagées des jeunes, étudiants ou chercheurs partout dans le monde. Je reste passionnée par les découvertes que dévoile la science (conçue comme unité dans le sens que lui donne Edgard Morin). Ce qui manque le plus de mon point de vue c'est le courage. Le courage de concevoir et d'accepter la complexité du réel, le courage d'avoir la conscience des défis à relever et le courage de passer à l'action pour un intérêt qui, à la fois nous dépasse et nous concerne tous. ■

Hervé Le Treut

Changement climatique

une cible mouvante

Climatologue depuis près de quarante ans, Hervé Le Treut a vécu la «naissance» du concept, puis de la réalité du réchauffement des températures.

Entretien **Aline Chambras** Photo **Marc Deneyer**

Professeur en mécanique et physique de l'environnement à Sorbonne Université et à l'École polytechnique, Hervé Le Treut enseigne également la dynamique climatique à l'École normale supérieure ainsi qu'à Sciences Po. Il a dirigé pendant dix ans l'Institut Pierre-Simon Laplace. Depuis 2012, il pilote le comité scientifique régional AcclimaTerra dédié au changement climatique et ses conséquences en Nouvelle-Aquitaine.

L'Actualité. – Pourquoi avez-vous choisi la profession de climatologue ?

Hervé Le Treut. – Mon intérêt pour cette discipline remonte à la fin des années 1970, quand j'étais élève en physique à Normal Sup'. Même si je trouvais cela passionnant, je n'imaginais pas faire ma vie autour de l'infiniment grand ni de l'infiniment petit. J'avais un besoin de dimension humaine et de faire un travail qui soit plus directement en phase avec les besoins de la société. C'est dans cette optique que j'ai pris contact avec le laboratoire de météorologie dynamique, un laboratoire en pleine phase de croissance. Là, j'ai découvert la climatologie, un domaine que je ne connaissais pas du tout et qui m'a tout de suite plu. J'avais trouvé ma voie. À l'époque, de grandes sécheresses sévissaient en Afrique et nous travaillions sur la création d'outils qui permettraient de mieux comprendre et anticiper ces phénomènes.

La problématique du changement climatique se posait-elle déjà ?

Elle s'imposait petit à petit, oui. Le Programme mondial de recherche sur le climat a été créé en 1980. En 1986, j'ai été sollicité pour la première fois pour faire un travail dans un cadre européen portant sur l'utilisation des modèles climatiques, avec l'objectif de simuler le réchauffement à venir, mais dans une perspective que l'on envisageait de manière un peu moins urgente que maintenant. Et puis tout s'est accéléré. En 1988, les États-Unis connaissent un épisode de très grande sécheresse qui donnait à voir ce que pourrait être un changement climatique, même si le lien avec les émissions de gaz à effet de serre n'était pas encore avéré. En janvier 1989, le magazine américain *Time* fait sa Une non pas sur l'homme de l'année mais sur la planète de l'année… À partir de là, le changement climatique a progressivement orienté tous mes travaux de recherche, d'abord sous l'angle purement physique, et puis plus récemment d'une manière plus transversale, plus sociétale.

Pourquoi cette évolution ?

Au tout début, dans les années 1960 ou 1970, il s'agissait de développer les outils qui permettent de détecter la quantité de gaz à effet de serre émis dans l'atmosphère, quantité encore faible comparée à aujourd'hui, et ensuite de calculer leur effet radiatif, en dimensionnant le réchauffement potentiel à venir. Puis, dans les années

1990, il ne s'est plus agi d'un phénomène encore naissant, difficile à partager en dehors des laboratoires : les premiers signaux d'alerte, même s'ils réclamaient encore une analyse scientifique forte ont fait irruption dans une forme de visibilité accessible à tous. Et l'évolution très rapide de ce processus a fait très vite prendre conscience que ce problème ne pouvait pas être envisagé de manière purement physique, puisqu'il avait déjà des répercussions concrètes : les enjeux du changement climatique sont aussi environnementaux, sociaux, économiques, énergétiques.

Aujourd'hui où en sont vos recherches ?

Le défi global qui touche actuellement tout le monde est le suivant : définir les risques auquel le changement climatique nous expose, alors même que nous sommes confrontés à un phénomène évolutif. C'est une problématique qui peut s'appuyer sur des bases solides et indiscutables, mais où tout n'est pas prévisible, et où les marges de manœuvre se réduisent sans cesse. Le changement climatique est fonction des gaz à effet de serre stockés dans l'atmosphère, qui engagent notre futur à l'échelle des siècles. Or, nous ne cessons d'émettre des gaz à effet de serre, ceux-ci s'ajoutant à ceux déjà stockés depuis la révolution industrielle. Les données actuelles doivent donc prendre en compte ce cumul pour anticiper le réchauffement à venir qui dépendra à la fois des émissions du passé et de celles du futur. Il s'agit d'un phénomène global, difficile, car les gaz sont mélangés par la circulation atmosphérique : nous avons au-dessus de nos têtes des gaz qui viennent de tous les pays du monde et jusqu'à présent les engagements des États à réduire leur émission de GES ne sont pas tenus…

Peut-on encore envisager que le réchauffement climatique n'aura pas lieu ?

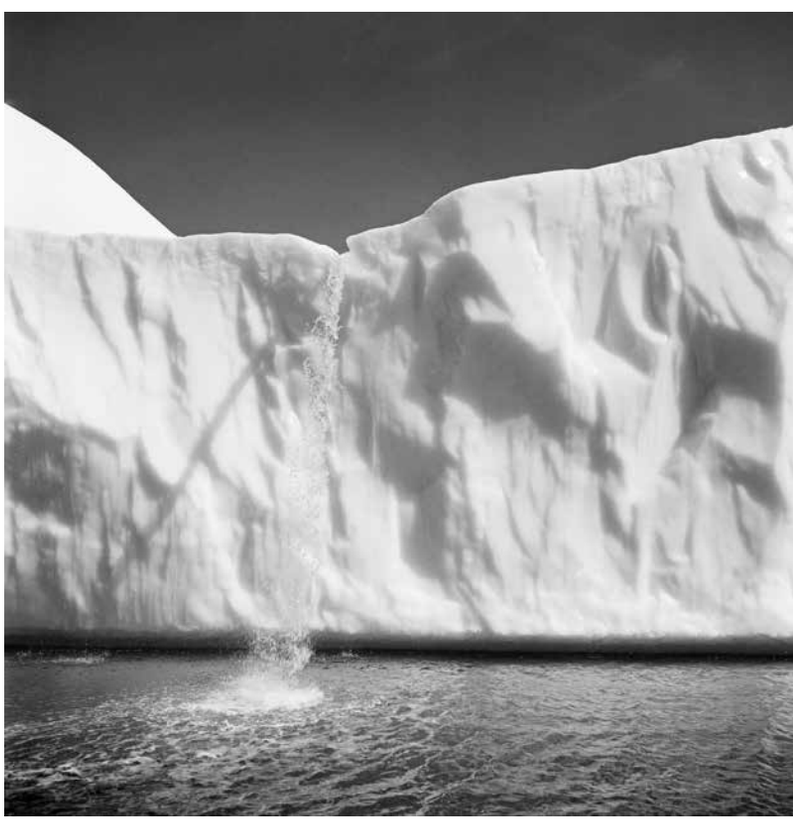
Pour rester sous la barre d'une hausse de 1,5 degré des températures, il faudrait que tous les véhicules (essence et gazole) aient totalement disparu d'ici 2050 ! Autant dire que les choses seront très difficiles. Mais il faut faire le maximum possible. C'est pourquoi nous devons passer d'une recherche d'alerte à une recherche de solutions. Tout en gardant à l'esprit que l'espace des solutions s'est déjà considérablement réduit.

Quelles seraient ces solutions ?

Elles sont difficiles à établir car la cible est mouvante. Mais je crois que l'approche régionale fait partie des bonnes échelles pour les définir. C'est pour cela notamment que j'ai été content de diriger le comité AcclimaTerra. Sur un territoire circonscrit, il est plus facile d'appréhender le réchauffement climatique dans sa globalité, c'est-à-dire en tentant d'un côté de réduire les émissions de GES et de l'autre de trouver des solutions aux changements qu'il impose. Le réchauffement climatique nécessite vraiment qu'on l'aborde selon ces deux axes : comment l'atténuer et comment s'y adapter ? Et je suis convaincu que l'échelle régionale peut permettre de construire des stratégies de résilience importantes grâce à la mise en place de politiques de transports, agricoles, urbaines, etc., locales, solidaires s'inscrivant dans des démarches concrètes. Bien sûr, cette approche régionale ne peut pas se faire au détriment d'une solidarité plus large. C'est important de le rappeler, dans le contexte actuel : le choix de l'échelle régionale n'est pas un repli identitaire. Ce que nous essayons d'aider à mettre en place en Nouvelle-Aquitaine, par exemple, a vocation à être partagé.

Vous alertez depuis bientôt quarante ans sur les risques d'un réchauffement. Et pourtant les émissions de gaz à effets de serre sont chaque année plus fortes… Arrivez-vous à rester optimiste ?

J'éprouve parfois un peu de lassitude à répéter souvent les mêmes choses, je ne peux pas le nier. Mais je trouve que depuis quelques années, il y a une vraie prise de conscience : des associations, des mouvements s'emparent de la question. Je crois d'ailleurs que l'éducation et la formation au changement climatique, à ses enjeux, doivent vraiment être davantage développées. Des choix très importants et difficiles à faire s'imposent : il faut que les citoyens aient les clés pour les faire. Et je ne veux pas être pessimiste : il sera toujours trop tôt pour tenir des discours défaitistes. Il y a une nouvelle génération derrière nous qui ne le mérite pas. ■



Ilulissat au Groenland, photographie de Marc Deneyer issue de son livre paru au Temps qu'il fait en 2001.

« Passé l'enfance, on devrait savoir, une fois pour toutes, que rien n'est sérieux. »
***Carnets d'un biologiste* de Jean Rostand, 1959.**

Par **Jean-Louis Fischer**

Jean Rostand
Souvenirs de Cambo-les-Bains

Jean Rostand est né à Paris 30 octobre 1894 dans une ambiance familiale dédiée aux lettres. Sa mère, la poétesse Rosemonde Gérard, et son père, Edmond Rostand, écrivain dramaturge, habitaient à cette époque dans un hôtel particulier de la rue Fortuny à Paris. Jean Rostand a un frère, Maurice, de trois ans son aîné. Si Rostand est imprégné par l'ambiance familiale de l'écriture, Jean Rostand se dirigea vers les sciences de la nature tout en gardant une impérieuse nécessité d'écrire ; cette dualité intellectuelle qu'il reconnaît dans son discours de réception à l'Académie française (élu en 1959), le conduit à cette précision envers ceux qui douteraient de la valeur d'un tel exercice : «... il n'est pas bon que l'écrivain joue au savant ni le savant à l'écrivain ; mais il n'est pas interdit à l'écrivain de savoir, ni au savant d'écrire.»

D'ARNAGA AUX GRENOUILLES

Jean Rostand biologiste et écrivain a laissé une œuvre importante. En biologie, il fait des recherches en parthénogenèse et gynogenèse qui vont le conduire à fonder une génétique des batraciens (1949) ; nous lui devons la découverte de l'effet protecteur de la glycérine sur les spermatozoïdes soumis à de basses températures pour leur conservation, découverte qui aura un impact important en zootechnique. Il effectue de nombreuses études expérimentales en tératologie après sa découverte de l'anomalie P chez la grenouille verte. Ces dernières recherches de Rostand sont aujourd'hui poursuivies et complétées par des chercheurs russes (Svinin et al.). Écrivain, Rostand composa une œuvre de moraliste et de vulgarisateur de la biologie. Nous lui devons d'avoir introduit la génétique en France auprès du grand public et de scientifiques.

Pour des raisons de santé, Edmond Rostand, souffrant de pleurésie, doit quitter Paris pour une cure de soleil. C'est son médecin, Joseph Grancher, l'ancien collaborateur de Pasteur qui lui recommanda un séjour en Égypte ou à Cambo-les-Bains qu'il connaissait bien ; il a été maire de ce village de 1900 à 1905. Rostand se trouve à cette époque dans une gloire exceptionnelle due aux succès de

Villa Arnaga - Musée Edmond Rostand

Jean Rostand peint par Eugène Pascau.

Jean-Louis Fischer est embryologiste et historien des sciences au Centre Alexandre-Koyré. Il est venu à plusieurs reprises à l'Espace Mendès France, afin d'aborder la tératologie et l'histoire de l'embryologie. Il a connu Jean Rostand qui a influencé son parcours.

Cyrano de Bergerac qui, dès la première au théâtre de la Porte Saint-Martin à Paris, le 28 décembre 1897, enthousiasma les foules, et son succès d'écrivain se conforta avec la représentation de *L'Aiglon* en 1900, agrémenté de son élection à l'Académie française, le 30 mai 1901. Entre l'exil en Égypte et une retraite à Cambo, Edmond Rostand choisit le Pays basque qui lui permettait, en cas de nécessité, de regagner plus facilement la capitale pour ses activités théâtrales et littéraires...

En octobre 1900, Edmond Rostand, sa femme et ses deux fils s'installent à Cambo-les-Bains. Dans un premier temps à la villa Etchegorria (la maison rouge). Puis il fait construire sur une colline qui borde la cité une villa de style néobasque, qu'il baptise Arnaga. Ce lieu exceptionnel, bordé par la Nive, baigne dans un paysage de campagne, de bois et de montagne ; il est particulièrement favorable à la méditation du poète et à l'épanouissement du jeune Jean. Et, ce n'est pas un hasard, si c'est dans l'ambiance d'Arnaga et de la campagne basque, qu'Edmond Rostand écrit *Chantecler* et que Jean prend la décision de devenir naturaliste, biologiste.

VAUTRÉ DANS L'HERBE

À Cambo, le jeune Rostand prend contact avec la terre, la rivière, la mare... La prairie devient un livre qu'il découvre et dont rien ne peut l'en distraire, comme l'indique ce témoignage de Paul Faure, ami intime d'Edmond Rostand, qui se souvient lors d'une de ses visites à Echegorria dans son livre *Vingt ans d'Intimité avec Edmond Rostand*, paru en 1928.

Edmond Rostand demande :

«Vous n'avez pas vu Jean, mon plus jeune fils ? Il doit être par là.

Nous le trouvâmes, en effet, au fond du jardin. Bien qu'il eût, comme son frère, de mignons escarpins de bal et un costume de velours noir qu'égayait la fantaisie d'un col de dentelles, – bref, un costume qui eût mérité les plus grands égards, – il était étendu par terre, non pas couché, mais ce qui s'appelle vautré. Armé d'un couteau de table à manche de vermeil ciselé, qu'il avait dû prendre dans quelque écrin de la salle à manger, il fouillait éperdument le sol.

— Celui-ci, me dit son père, a la passion des insectes.

En nous entendant, Jean se redressa, leva une tête charmante et bougonne.

Son père s'approcha de lui :

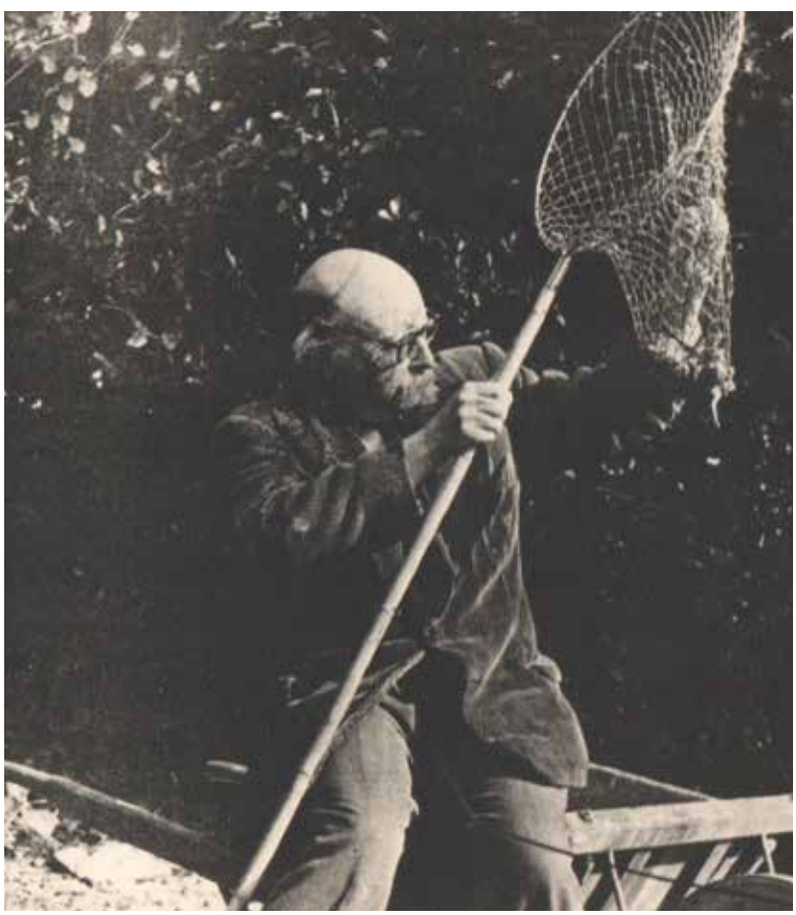
— Si tu disais bonjour ?

Pas de réponse. Il était là, en arrêt, son couteau dans une main, un doigt dans la bouche.

Rostand insista, le prit par un bras, répéta sa demande. Pas la moindre réponse. Le couteau, le doigt, ne bougèrent pas d'un millimètre. Il fallut renoncer à une présentation en règle. À peine avions-nous tourné le dos que le jeune chercheur d'insectes s'était recouché sur le sol, le fouillait de son contenu.»

À de nombreuses reprises, Jean Rostand évoque cette période de son enfance à Cambo qui lui ouvre les portes de sa future profession. Cambo, ce n'est pas seulement la découverte de la nature, qu'il n'eut point connue avec cette force s'il était resté dans l'ambiance parisienne, mais aussi, à neuf ans, la découverte de Jean-Henri Fabre auquel il rendit de nombreux hommages dans ses écrits, d'autant plus puissants qu'il fit découvrir Fabre à son père pendant qu'il écrivait *Chantecler*. Il y a du Fabre dans *Chantecler*, œuvre d'un poète empreinte de science, et de la poésie dans les *Souvenirs entomologiques*, œuvre d'un scientifique, inventeur d'une éthologie des insectes. Ainsi Jean Rostand définissait ces deux œuvres qui ont marqué à tout jamais son enfance de camboard. Il existe des témoignages qui montrent combien le milieu, l'ambiance dans laquelle l'enfant vit ses premières années, peut influer sur son avenir. Jean Rostand nous a révélé la puissance de l'empreinte de la campagne basque et de la lecture pendant sa jeunesse sur son devenir. ■

Jean Rostand pêche la grenouille.



Villa Arnaga - Musée Edmond Rostand

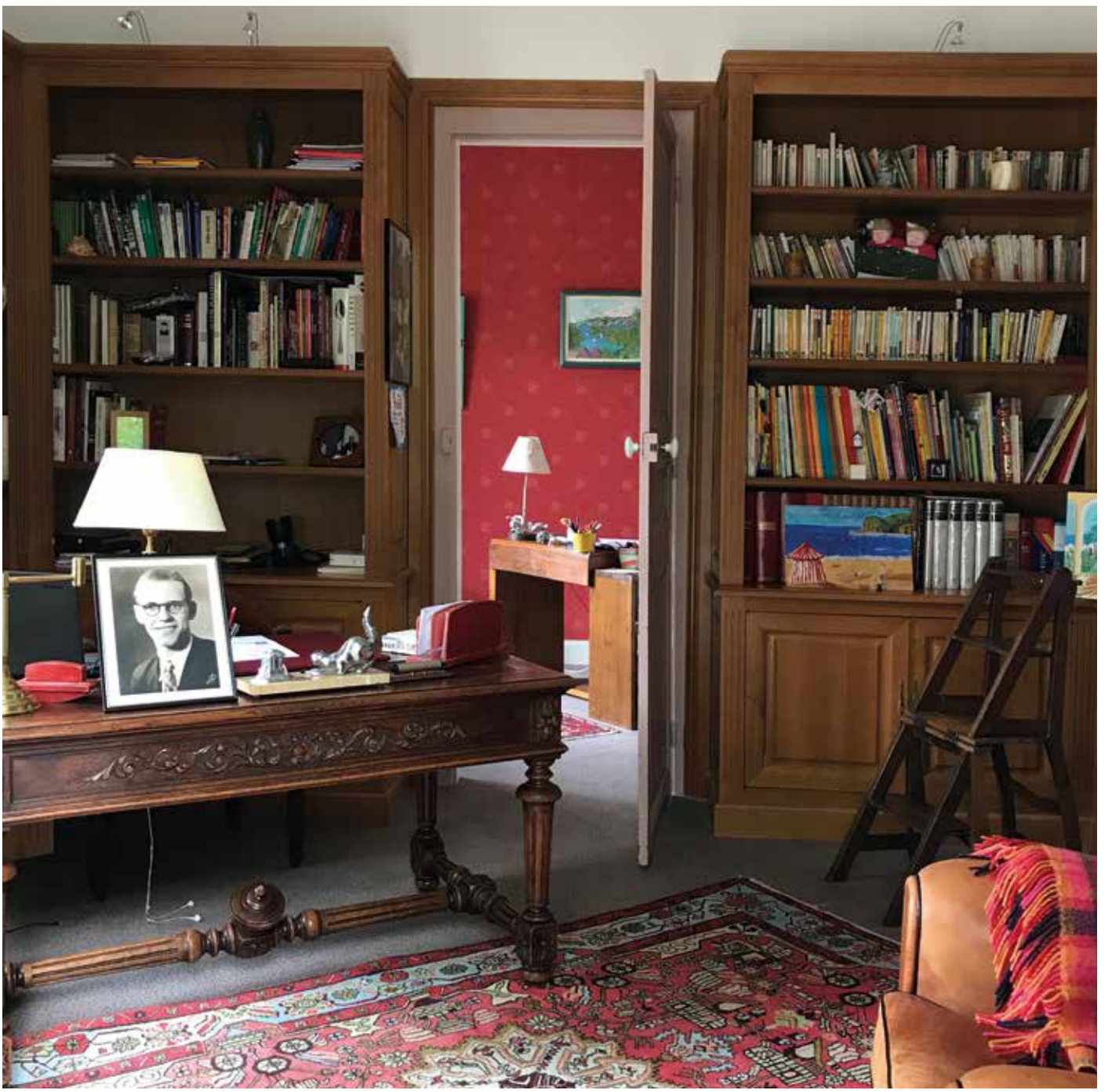
Andrée Tétry, *Jean Rostand. Prophète clairvoyant et fraternel*, Gallimard, 1983.

Jacques Testart, *Des grenouilles et des hommes. Conversations avec Jean Rostand*, Seuil, 2000.

Jean Rostand, *Un biologiste contre le nucléaire,* textes choisis et commentés par Alain Dubois, préface de Jacques Testart, Berg international, 2012.

Jean-Louis Fischer, *Les Rostand. La Grande Guerre. L'Engagement littéraire et militant des années 1915 aux années 1930,* éd. Théolib, coll. «Résistances», 2014.

Michel Forrier, «Jean Rostand. Les années de jeunesse au Pays basque», *Revue française d'histoire du livre*, 2014, n° 135.



J.-L. T.

La chambre de Michel Foucault dans la maison familiale de Vendeuvre, conservée par les nouveaux propriétaires qui accueillent chaque année les rencontres de l'association le Jardin de Michel Foucault, lors des Journées du patrimoine.

Le sens historique de l'aliénation mentale

La forme primitive de l'aliénation est sans doute à trouver dans cette possession, où depuis l'antiquité on a vu, avec le signe majeur de la folie, la transformation de l'h. en 1 autre que lui; l'ενεργουμενος des Grecs, ou le mente captus des Latins est celui en qui agit et s'évertue 1 puissance venue d'on ne sait quel extérieur. C'est ce m̄ "energumène" que recueille la tradition chrétienne, pr démoncer le démon qui l'habite, et chasser par la Parole l'esprit impur déchaîné en lui. ~~Mais de coup~~ Dès lors le démoniaque depuis lors signe visible de l'occulte, devient dans le monde chrétien témoin de la Parole et de la lumière: ainsi le gadarénien qui vivait nuit et jour dans les sépulcres et dans les montagnes, criant et se meurtrissant avec des pierres". Sur l'ordre de Jésus "les démons sortirent... et l'on vit le démoniaque assis, vêtu et dans son bon sens... Va dans ta maison, lui dit Jésus, va vers les tiens, et raconte leur ce que le seigneur t'a fait, et comment il a eu pitié de toi" (Marc. V. 5-16)

Page manuscrite de *Maladie mentale et personnalité*, livre écrit à Vendeuvre par Michel Foucault au début des années 1950.

Arlette Farge a publié en 1982 un livre écrit à quatre mains avec Michel Foucault, *Le Désordre des familles*. Récit d'une collaboration lumineuse.

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

Arlette Farge Michel Foucault

Frisson dans les archives

Si Michel Foucault est aujourd'hui l'un des auteurs les plus cités, y compris par les historiens, ce n'était pas le cas de son vivant. La plupart des historiens le snobaient. Même après la publication de *Surveiller et Punir* en 1975 qui provoqua un grand trouble dans la profession, une lame de fond aux effets à long terme. Contrairement à ses collègues, Arlette Farge a été ébranlée et fascinée par ce livre qui entrait en résonance avec ses premiers travaux de recherche. Quelle ne fut pas sa surprise quand Michel Foucault lui proposa de travailler avec elle… ce qui donna un livre écrit à quatre mains : *Le Désordre des familles. Lettres de cachet des Archives de la Bastille* (Gallimard Julliard, 1982). Récit d'une collaboration inattendue et lumineuse.

L'Actualité. – Comment avez-vous rencontré puis travaillé avec Michel Foucault ?

Arlette Farge. – En 1975, je lis avec passion *Surveiller et Punir* qui vient de paraître. Moi qui commençais à travailler sur les archives de la police, je suis interdite, fascinée, prête à abandonner la recherche, car tout me semble dit dans ce livre. Je suis tellement émerveillée que je ne vois même pas qu'il a cité ma thèse sur le vol d'aliments à Paris au XVIIIe siècle publiée en 1974. Ce qui ne passe pas inaperçu dans la communauté historique, et on m'en parle beaucoup. J'en reste là. Jusqu'au jour où je reçois un coup de téléphone de Michel Foucault. Imaginez la surprise ! Je ne le connaissais pas, je n'allais pas à son séminaire ni à ses cours au Collège de France et il me demande un rendez-vous. Bien sûr j'accepte mais je suis inquiète. Mes collègues et amis me disent que c'est une grande chance mais qu'il serait mieux de n'en rien dire. Il faut souligner qu'à sa parution *Surveiller et Punir* n'est pas très bien reçu par les historiens. Certains lui reprochent d'écrire au «on» sans jamais dire qui est ce «on», de n'avoir pas lu les archives, d'être philosophe mais pas historien, etc.

Très intimidée, je vais chez Michel Foucault, rue de Vaugirard. La rencontre est courtoise, très aimable, pleine d'humour et d'ironie. Il me demande si je veux travailler avec lui sur des archives dont il avait parlé dans *La vie des hommes infâmes*, texte paru dans les *Cahiers du chemin* en 1977, ce sont les demandes au Roi de familles voulant faire enfermer à la Bastille un des leurs.

C'est dans ce texte qu'il parle du frisson que lui procure la lecture de ces vies minuscules consignées dans les archives judiciaires. N'est-ce pas cela qui irritait les historiens ?

Dans ma thèse, j'avais travaillé sur de tout petits délits pour essayer de mieux comprendre la parole populaire. J'étais sensible à cette parole et je me servais de l'émotion. C'était rare à l'époque chez les historiens. Michel Foucault avait dû sentir cela et pensait sans doute qu'on pourrait s'accorder. Il disait avoir ressenti une vibration physique bien plus considérable quand il était plongé dans les archives que lorsqu'il lisait des

Arlette Farge est historienne, spécialiste du XVIIIe siècle. Récents livres parus : *Vies oubliées. Au cœur du XVIIIe siècle* (La Découverte, 2019), *La révolte de Mme Montjean* (Albin Michel, 2016). Elle dirigé la section XVIIIe siècle de l'*Histoire des femmes en Occident* (dir. Georges Duby et Michelle Perrot, 1991). *Le Goût de l'archive* (1989) est devenu un classique, traduit en plusieurs langues et constamment réédité en poche (Points Histoire).

nouvelles littéraires. S'il était ému, alors je pouvais l'être ! Cela m'a donné une liberté absolue. Ma vie intellectuelle a sûrement basculé à ce moment-là.
En 1980, nous avons commencé à travailler sur les lettres de cachet des archives de la Bastille. Il avait choisi les lettres des parents désirant mettre leurs enfants à la Bastille. «Je préfère que vous travailliez sur les maris et les femmes en dispute, me dit-il avec cet humour très particulier, parce que si j'écris quelque chose sur les femmes, les féministes vont me le reprocher !» Finalement, il eut aussi cette exigence extraordinaire : « Dans la table des matières, on ne dira pas qui a écrit quoi.»
À la bibliothèque de l'Arsenal, on recopiait à la main les archives, puis on se retrouvait chez lui, le plus souvent, on discutait beaucoup de l'actualité, de cinéma, de la télévision, de toutes sortes de choses. J'aimais son esprit critique, son ironie mordante, sans jamais céder au verbiage. C'était très profond et toujours mêlé d'humour. Et puis on avait souvent le sourire aux lèvres.

Il irritait peut-être aussi pour ses prises de positions politiques très à gauche ?

Je l'avais lu et je savais que c'était quelqu'un de très engagé, mais pas comme le sont les autres ; c'était par sa pensée. Il ne voulait jamais tracer des solutions. Il transmettait des questionnements dans chacun de ses livres qui laissaient toute liberté. Il n'était pas du tout dogmatique.
En 1981, j'étais chez lui quand François Mitterrand l'a appelé pour lui demander de participer, le jour de son investiture, à la montée au Panthéon. Il a refusé, non parce qu'il n'appréciait pas Mitterrand mais parce qu'il ne voulait pas apparaître avec toute la gauche traditionnelle. Et surtout il expliquait qu'il tenait à être un *intellectuel spécifique*. Pour lui, l'intellectuel spécifique est celui qui intervient publiquement lorsqu'il s'agit de son domaine de recherche et qui ne désire pas donner son opinion sur tous les sujets.

Le fonds Michel Foucault conservé à la BNF donne l'impression, au travers de ses notes et fiches de lectures, qu'il avait tout lu… qu'il avait une force de travail hors du commun.

C'était frappant. Quand on travaillait avec Michel Foucault, on était immergé dans son savoir et, en même temps, il était très sensible à l'esthétique de ces plaintes des familles qui demandaient l'enfermement d'un des leurs. Il était fasciné par leur écriture. En effet les plaintes commençaient de façon élégante, rédigées par un écrivain public qui savait comment écrire au Roi, pour glisser, après avoir écouté le plaignant, vers un style oral. Il était si fasciné par cette esthétique-là qu'il voulait les publier sans le contexte historique. Cela me paraissait impossible, je n'osais pas lui dire. Mais quand on travaille ensemble, on parvient à une aisance parce qu'on se connaît mieux. J'essayais de m'extraire de son aura et d'être là, pleinement. Cet exercice intellectuel et émotif est venu tout seul. Quand je lui ai dit qu'on ne pouvait pas publier comme cela, au risque d'aller dans le mur, il a tout de suite compris et accepté. Parce qu'il désirait quand même que les historiens soient secoués par son œuvre.

***Le Désordre des familles* a paru en 1982. Comment le livre a-t-il été reçu ?**

La parution du livre a été retardée à cause d'une «dispute» avec Pierre Nora qui venait de créer *Le Débat*, revue dans laquelle un article de Marcel

D.R.

Gauchet avait profondément blessé Michel Foucault. Aucun écho dans la presse à part un petit article dans *Le Monde* qui nous traitait de «poujadistes». Nous n'avons pas compris pourquoi. Il y eut tout de même une belle rencontre à France Culture dans les Lundis de l'histoire avec Roger Chartier.
C'était un événement extraordinaire dans ma vie, mais vécue dans un silence complet. J'avais travaillé avec Michel Foucault sans le dire et cela continuait puisque la sortie du livre est passée inaperçue. Finalement, cela m'a laissé une grande liberté.

Cette collaboration a-t-elle changé quelque chose dans votre travail ?

J'étais déjà immergée dans les archives – je ne suis pas philosophe ni théoricienne – mais cela m'a enrichie

Dans le dossier sur Michel Foucault de *L'Actualité* n° 99, retrouvez les entretiens avec Michelle Perrot sur Michel Foucault et l'histoire, avec Myriam Tsikounas, Gérard Mordillat et Nicolas Philibert sur le tournage de *Moi, Pierre Rivière…*

intellectuellement, et surtout dans le travail de l'écriture. J'étais fascinée par l'écriture de Michel Foucault, absolument magnifique. L'écriture d'un historien est essentielle. Il faut qu'elle sorte de l'académisme et qu'elle transmette à la fois un peu de cette «stupeur», mot qu'il aimait beaucoup, et une esthétique qui permette de rentrer dans la vie des individus. Voilà quelque chose de fondamental que je lui dois.

René Allio a adapté au cinéma *Moi, Pierre Rivière ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...*, un cas de parricide au XIXe siècle présenté par Michel Foucault dans la collection «Archives» (1973). Vous avez travaillé avec René Allio pour *Un médecin des Lumières* (1988). Comment l'avez-vous rencontré ?

J'ai rencontré René Allio lors de l'hommage rendu à Michel Foucault à Milan, peu après sa mort, hommage qu'il n'a pas eu en France. Tout de suite, on s'est bien entendu. Un homme charmant mais aussi écorché vif. Pour écrire le scénario, on se retrouvait chez lui avec Jean Jourdheuil – leurs discussions étaient parfois véhémentes, souvent tendues. J'avais travaillé aux archives de l'Académie de médecine et à l'EHESS, avec des spécialistes de l'histoire de la médecine. Ainsi, j'apportais mon savoir en ce domaine. Hélas, ses films n'avaient pas beaucoup de succès. Je le soutenais beaucoup pour qu'il croit en ce qu'il faisait, et je n'étais pas la seule. Il m'a demandé de transcrire et de publier ses carnets de 1958 à 1975, avant qu'Annette Guillaumin ne publie l'ensemble.

Dans un texte sur l'artiste Valérie Jouve, vous écrivez : «Son "souci", au sens foucaldien du terme, est de poser par la photographie une énigme : comment être individuellement sommé d'apparaître, lorsque l'environnement écrase ou laisse de côté celui qui y vit.» Comment avez-vous rencontré cette photographe ?

J'ai vu une exposition de Valérie Jouve, que je ne connaissais pas, et m'est venue cette idée bizarre que des moments d'histoire du XVIIIe siècle pouvaient s'accorder avec ses photographies. Je lui ai demandé si elle acceptait de me confier quelques photographies pour mon livre à paraître dans la collection «Fiction et Cie», sous l'impulsion de Denis Roche, *La Chambre à deux lits et le cordonnier de Tel-Aviv* (Seuil, 2000). Elle a accepté. J'ai ensuite beaucoup travaillé avec elle. C'est une amie.

Ses photographies disent énormément de choses sur la vie, sur les comportements, sur la solitude. Il n'y a rien d'extraordinaire et c'est justement ce qui est extraordinaire. Pour moi, l'ordinaire est fondamental. Nous partageons cela avec Valérie Jouve.

L'ordinaire, je ne cesse de le chercher, de le comprendre, de l'aimer, de le transmettre. ■

Valérie Jouve,
***Composition #1*,**
2007/2009,
polyptyque de 4
images, C-Print et
impression jet d'encre
sur papier toilé,
255 x 340 cm.
Courtesy de l'artiste
& galerie Xippas.

Henri-Paul Fruchaud se consacre pleinement à l'œuvre de son oncle. Il raconte son travail dans les archives et les projets éditoriaux.

Par **Jean-Luc Terradillos**

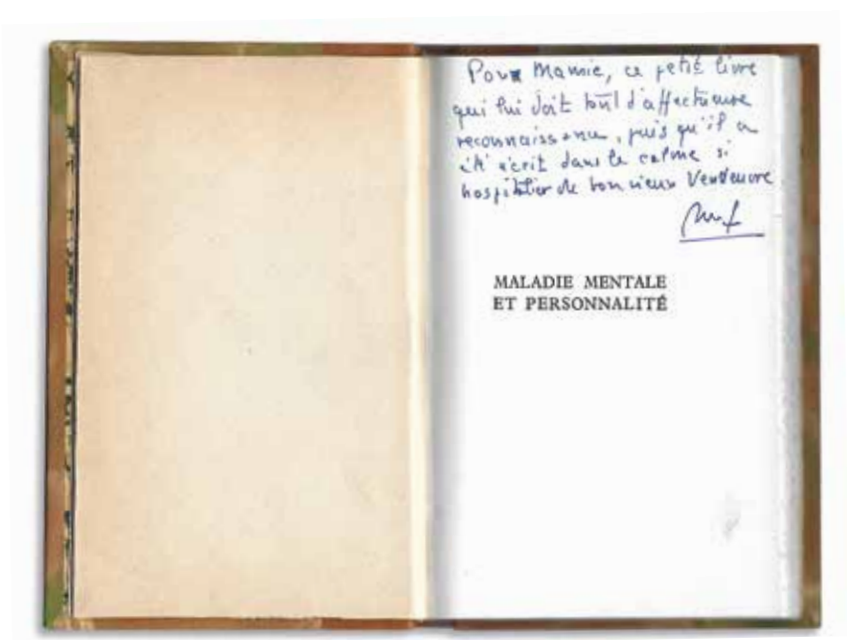
Henri-Paul Fruchaud
Neveu de Foucault

«Peut s'améliorer en philosophie et en instruction religieuse.» L'appréciation était adressée au jeune Michel Foucault. Les cours que Dom Pierrot, moine de Ligugé, dispensait à Saint-Stan ne semblaient pas non plus extraordinaires si l'on en croit Denys Foucault, le frère cadet, et Louis Girard, alors étudiant en licence de philo – Mme Foucault l'avait chargé de donner des cours particuliers à son fils en 1942-1943 (*L'Actualité* n° 51).

«J'ai retrouvé ce document plutôt amusant chez ma grand-mère à Vendeuvre, peu après la mort de Michel, affirme Henri-Paul Fruchaud, son neveu. Elle conservait les documents scolaires de son fils dans le petit bureau et la chambre qu'il occupait au rez-de-chaussée de la maison pendant l'été. J'ai même retrouvé des cartes postales que je lui avais envoyées lorsque j'avais cinq-six ans, c'était mon parrain.»

Henri-Paul Fruchaud énumère la suite : le mémoire de maîtrise sur Hegel soutenu par Michel Foucault en 1949, sous la direction de Jean Hyppolite, grand spécialiste français du philosophe allemand et directeur de l'École normale supérieure ; des fragments manuscrits de ses premiers écrits, notamment de *Maladie mentale et personnalité*, son premier livre publié, écrit à Vendeuvre ; des notes de lecture et fiches de travail ; des courriers et photos ; des montages photographiques faits par ses condisciples de l'ENS. Ces documents sont désormais à la BNF où ils ont rejoint l'ensemble considérable des manuscrits déposés par Daniel Defert.

«J'ai toujours été intéressé par la philo, dit Henri-Paul Fruchaud, et je suis entré à l'ENS en 1967, un peu poussé par mon oncle qui, d'ailleurs, a démissionné du jury de l'école l'année où je me suis présenté. Althusser et Derrida étaient nos caïmans (répétiteurs), j'étais très prudent compte-tenu des relations assez mauvaises de Derrida à l'époque avec Michel Foucault. Finalement, je ne me sentais pas de vocation pour l'enseignement, ni pour le monde universitaire. Également intéressé par l'économie, je me suis orienté différemment.»



Dédicace de Michel Foucault à sa grand-mère, Marie Malapert. Elle exprime bien la relation que Foucault entretenait avec la maison de Vendeuvre où il venait rédiger les versions définitives de la plupart de ses livres.

37 000 FEUILLETS À LA BNF

Depuis qu'il est à la retraite, Henri-Paul Fruchaud se consacre principalement à l'œuvre de son oncle et s'occupe des relations avec les éditeurs, ainsi que du suivi des projets d'édition, en concertation avec les ayants droits. Chaque vendredi, il passe la journée à la BNF afin d'explorer le fonds Michel Foucault qui compte environ 37 000 feuillets, d'inventorier les boîtes, de transcrire certains des manuscrits.

Dans ce continent mis au jour, il y a notamment la première version de l'*Histoire de la sexualité* à laquelle Foucault a renoncé, ce qui devait être le deuxième tome, *La Chair et le Corps*, puis *La Croisade des enfants*… sous forme de multiples brouillons – «jusqu'à quatre ou cinq versions» – dans cinq boîtes, des centaines de feuillets. Il y a également des documents sur le dernier livre auquel Foucault travaillait, *Le Gouvernement*

Eva Avril

À Vendeuvre le 17 septembre 2017, Daniel Defert au centre, Henri-Paul Fruchaud et Sylvie d'Arvisenet, neveu et nièce de Michel Foucault.

de soi et des autres, consacré au souci de soi dans l'Antiquité à partir du Ier siècle après J.-C. Familier de l'écriture foucaldienne, Henri-Paul Fruchaud est souvent sollicité pour relire les transcriptions effectuées par d'autres chercheurs dans le cadre des projets d'édition. À ce propos, rappelons que Michel Foucault ne voulait pas d'édition posthume. «Cela a fait l'objet de beaucoup de discussions, assure Henri-Paul Fruchaud. Il a été décidé de publier dans un premier temps ce qui l'avait déjà été sous une forme ou une autre – ce qui a permis *Dits et Écrits* en 1994, dix ans après sa mort – puis ce que Foucault avait lui-même rendu public, notamment au travers des cours au Collège de France, des conférences et des séminaires données un peu partout dans le monde. Mais nous devons tenir compte de deux choses : la notoriété de Michel Foucault et le fait que ses archives sont désormais publiques. D'où notre vigilance afin d'éviter les publications "sauvages".»

ÉVITER LA DISPERSION DES TEXTES

Des projets d'édition sont en cours. Dans le prolongement de la publication des cours au Collège de France, sous la direction de François Ewald, il s'agit de publier les cours prononcés avant que Foucault ne rejoigne cette vénérable institution, soit avant 1970. Ainsi, Claude-Olivier Doron a établi l'édition de deux cours inédits : *La Sexualité, cours donné à l'université de Clermont-Ferrand, 1964, Le Discours de la sexualité, cours donné à l'université de Vincennes, 1969* (EHESS / Gallimard / Seuil, 2019, entretien dans *L'Actualité* n° 124). Un volume consacré au psychiatre suisse Ludwig Binswanger, auquel Foucault s'est beaucoup intéressé dans les années 1950, doit paraître au Seuil au printemps 2021 (édition Elisabetta Basso). Philippe Sabot travaille à l'édition de textes sur Husserl et d'un cours prononcé au Brésil, comme un jalon avant *Les Mots et les Choses* (1966). Arianna Sforzini prépare l'édition d'un cours sur l'anthropologie, Daniele Lorenzini et Orazio Irrera celle de cours prononcés à Tunis et Bernard Harcourt celle de cours et conférences sur Nietzsche prononcées à Vincennes et aux États-Unis.

Chez Vrin, Henri-Paul Fruchaud et Daniele Lorenzini, jeune universitaire italien qui enseigne à l'université de Warwick, ont lancé une collection «Foucault inédit ». Après avoir publié des conférences données aux États-Unis ou au Canada par Foucault à la fin de sa vie et qui avaient été pour la plupart enregistrées, ils travaillent maintenant sur des conférences prononcées auparavant, dont il ne reste souvent que des manuscrits. Des conférences sur la littérature et sur la folie ont également été publiées dans cette collection.

D'autres volumes sont prévus, notamment des cours sur la sexualité (1975-1980), des textes sur la société disciplinaire, des conférences américaines et canadiennes du début des années 1970.

Autre rôle de Henri-Paul Fruchaud : dire parfois non ! «Nous souhaitons éviter la dispersion des textes. Il n'est pas rare en effet d'être sollicités par des gens qui veulent publier un texte isolé de Foucault. Nous préférons au contraire que les textes soient regroupés dans des ensembles cohérents pour être facilement accessibles. Il arrive parfois aussi que quelqu'un souhaite publier un texte en appui ou en annexe de son propre texte. Nous avons tendance à penser que Michel Foucault mérite d'être publié pour lui-même.» ■

L'Actualité a consacré plusieurs dossiers à Michel Foucault en 2001 (n° 51), 2006 (n° 72), 2013 (n° 99), 2018 (n° 119).

Dans l'atelier de Michel Foucault

Laurence Le Bras, conservatrice des bibliothèques, s'occupe des archives du philosophe Michel Foucault, conservées à la Bibliothèque nationale de France à Paris. De l'ampleur des éléments manuscrits aux lecteurs.

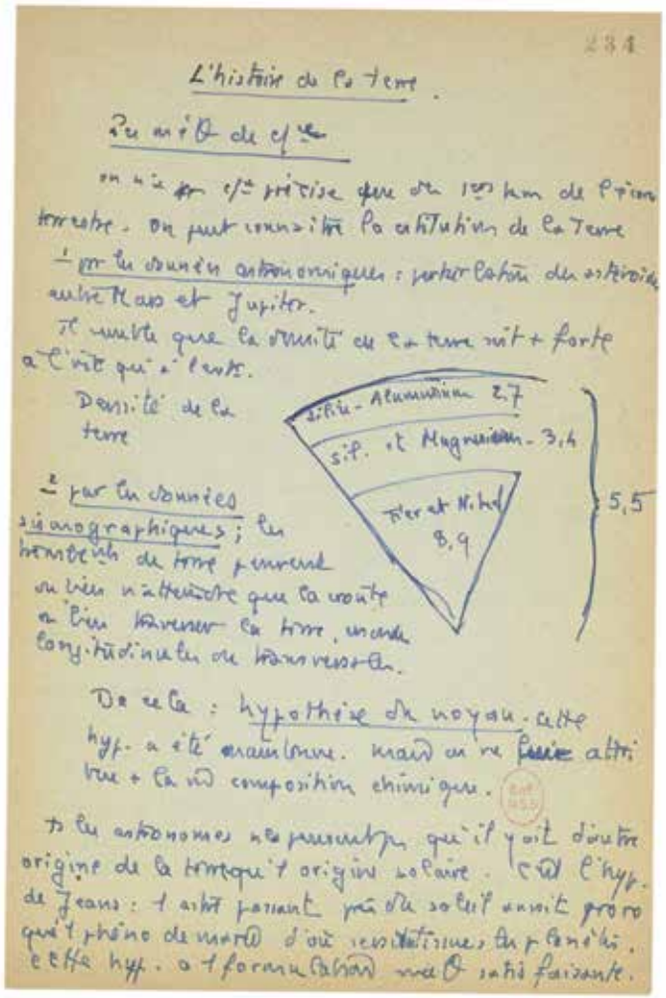
Par **Héloïse Morel**

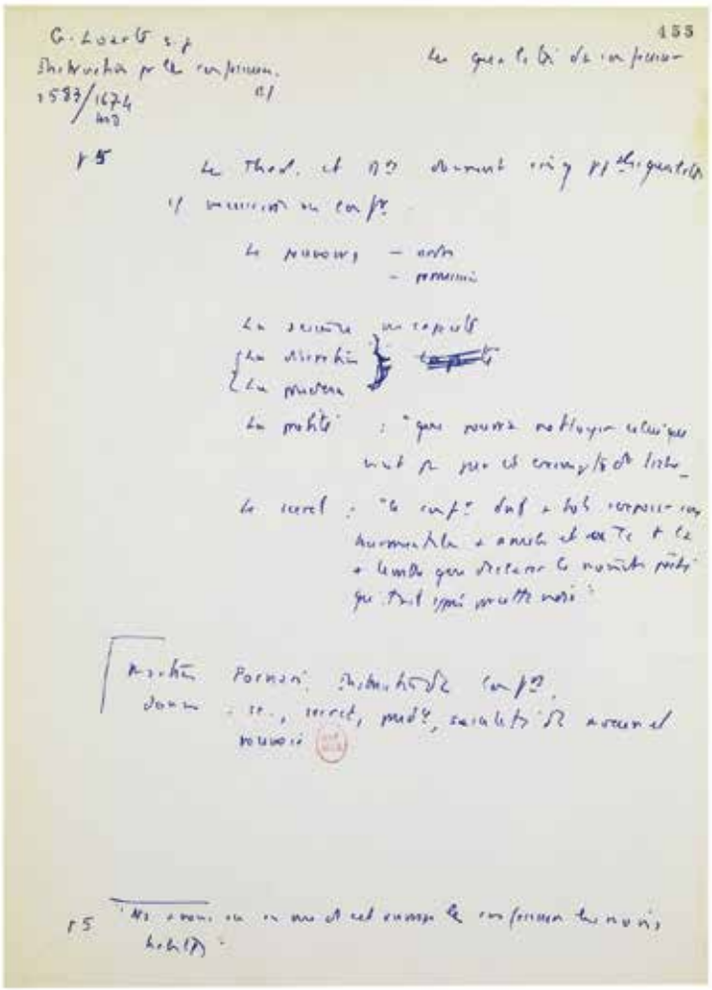
En 2013, les archives de Michel Foucault ont été acquises par la BNF comme trésor national : 117 boîtes constituent ce fonds composé des dossiers de travail que Michel Foucault conservait dans son bureau. «Il s'agit principalement de fiches de lecture ainsi que de notes pour la préparation de ses cours et de ses conférences. Quelques inédits complètent l'ensemble.» En revanche, il n'y a presque aucun manuscrit d'œuvre : une fois un texte publié, il considérait qu'il n'était pas nécessaire d'en conserver les brouillons et versions primitives.» À l'inverse, Foucault préserve ses notes de travail, notamment les citations retenues de ses lectures, augmentées parfois de ses commentaires, matière qu'il réutilisait au fil de sa réflexion, de même qu'il réutilisait ses anciens manuscrits. Il avait ainsi pour habitude d'extraire un feuillet d'une liasse pour le joindre au nouvel ensemble constitué lors de la rédaction d'une œuvre ou la préparation d'une intervention. «Certains feuillets qui peuvent ainsi, au premier abord, sembler mal classés, témoignent en réalité de ce procédé. Nous les avons donc laissés dans les dossiers où ils se trouvaient au moment où la maladie a contraint Michel Foucault à cesser de travailler.»

Lorsqu'un fonds entre dans une institution, soit sa structure est déjà constituée de façon cohérente, justifiant alors la conservation du classement initial ; soit il arrive sans avoir été préalablement classé : commence alors un travail d'identification des manuscrits, afin de distinguer ce qui relève des œuvres publiées ou inédites, des carnets, de la correspondance, des documents de travail. Parfois – comme dans le cas de Michel Foucault – le classement initial, malgré des anomalies apparentes, présente une cohérence interne qu'il convient d'examiner avec la plus grande attention. «En effet, dans ce cas-là, on n'avise jamais rapidement, nous prenons connaissance du contenu des dossiers pour comprendre leur mode de constitution. Pour les archives de Michel Foucault, aucun feuillet n'a été changé de place : outre le fait qu'il était difficile d'identifier avec certitude les dossiers d'où avaient été extraits les feuillets réutilisés, leur localisation actuelle témoigne de sa façon de travailler. En reclassant ces feuillets épars, nous risquions alors de produire une lecture de ces documents conditionnée par un classement qui n'était pas le sien.»

AU CŒUR DE L'ŒUVRE

Laurence Le Bras précise que le fonds Michel Foucault est actuellement l'un des plus consultés – sinon le plus consulté – parmi les archives modernes et contemporaines conservées au département des manuscrits. «Il est extrêmement demandé, par des chercheurs français et étrangers. Ceux-ci se heurtent souvent à la difficulté de déchiffrer l'écriture de Foucault. Certes régulière, elle présente en effet des pièges qui rendent parfois complexe sa lecture. Il utilisait ainsi des abréviations similaires pour des mots différents, et ses lettres sont parfois peu formées. Ce sont principalement ses fiches de lecture qui sont consultées : les auteurs et les œuvres cités laissent apparaître les croisements, filiations et oppositions par





lesquels s'est construite sa pensée.» Un important travail d'édition et de réédition de ses œuvres a par ailleurs été réalisé ces dernières années, l'accès aux manuscrits permettant d'une part de corriger et compléter des éditions antérieures, d'autre part d'établir le texte des inédits qu'il a été jugé utile de porter à la connaissance du public, nonobstant le souhait de Foucault qu'aucune œuvre posthume ne soit publiée. Notons que la Bibliothèque nationale de France n'a aucune prérogative à ce sujet : si elle est propriétaire matérielle des archives, elle n'en détient pas la propriété intellectuelle, qui appartient aux ayants droit. «On s'étonnera sans doute de constater que l'œuvre posthume est devenue plus importante que celle publiée de son vivant. Mais quand subsistent les archives d'un auteur, elles deviennent un objet d'études, donc de possibles publications. Dans le cas de Michel Foucault, ce travail éditorial international répond pleinement à une attente des lecteurs, en même temps qu'il contribue à mettre en valeur l'étendue de sa réflexion philosophique.»

CROISEMENTS NOMINATIFS ET THÉMATIQUES

Si les fiches de lecture n'ont jusqu'à présent fait l'objet d'aucun projet de publication papier, c'est qu'un autre travail a été engagé. Un projet de recherche ANR (Agence nationale de la recherche), mené de 2017 à 2020, a en effet permis la mise en ligne d'un ensemble de ces fiches sous forme d'images numérisées augmentées d'une indexation permettant aux chercheurs de faire des croisements nominatifs ou thématiques. Signalons que Daniel Defert, compagnon de Michel Foucault, a fait don en juin 2020 d'archives plus personnelles du philosophe, dont des photographies et des correspondances avec des amis proches, mais aussi avec sa mère, qui lui a écrit durant toute sa vie. On y trouve aussi les lettres de condoléances adressées à Daniel Defert après le décès de Foucault. «Ces éléments plus personnels apportent notamment des informations sur la réception de son œuvre mais également des documents pour étayer sa biographie.» La pensée du philosophe poitevin n'en finit pas de rayonner et d'irradier les productions contemporaines. ■

Fonds Michel Foucault, Notes de cours et de lecture. Années de formation : Sorbonne, rue d'Ulm, NAF 28730 (37).

Notes de lecture, *Histoire de la sexualité*, t. 1. Biopolitique, NAF 28730 (15), département des manuscrits, BNF.

Le projet ANR Foucault Fiches de lectures a eu pour objectif de contribuer à éclairer l'ensemble de l'œuvre du philosophe en valorisant les perspectives offertes par les milliers de fiches qui constituent le fonds. Porté d'abord par Michel Senellart, puis par Laurent Dartigues de l'unité mixte de recherche Triangle, laboratoire d'Action, discours, pensée politique et économique (CNRS, ENS Lyon), en partenariat avec la Bibliothèque nationale de France et le Centre d'archives en philosophie, histoire et édition des sciences (Caphés, CNRS-ENS/PSL), ce projet a donné lieu à un colloque dont la dernière journée, organisée à la BNF en septembre 2020, s'intéressait à la question des éditions posthumes.

Michel Serres
Le passeur de la Garonne

En transgressant les frontières entre les disciplines, aussi bien la littérature que l'histoire des sciences, le philosophe Michel Serres synthétise une pensée visionnaire pour la survie de l'humanité.

Par **Patrick Rödel**
Photo **Sophie Bassouls**

On ne peut pas commencer un article sur Michel Serres sans évoquer la fidélité qui fut la sienne à ses origines. Garonne qui coulait devant chez lui, sur la rive de laquelle la drague paternelle extrayait sables et graviers ; Garonne avec ses crues ravageuses comme en ce jour de septembre 1930 où Serres vint au monde ; Garonne dont il connut tous les remous et toutes les paresses – symbolise le lieu matriciel et le départ vers d'autres horizons, l'ouverture sur toutes les mers du globe.

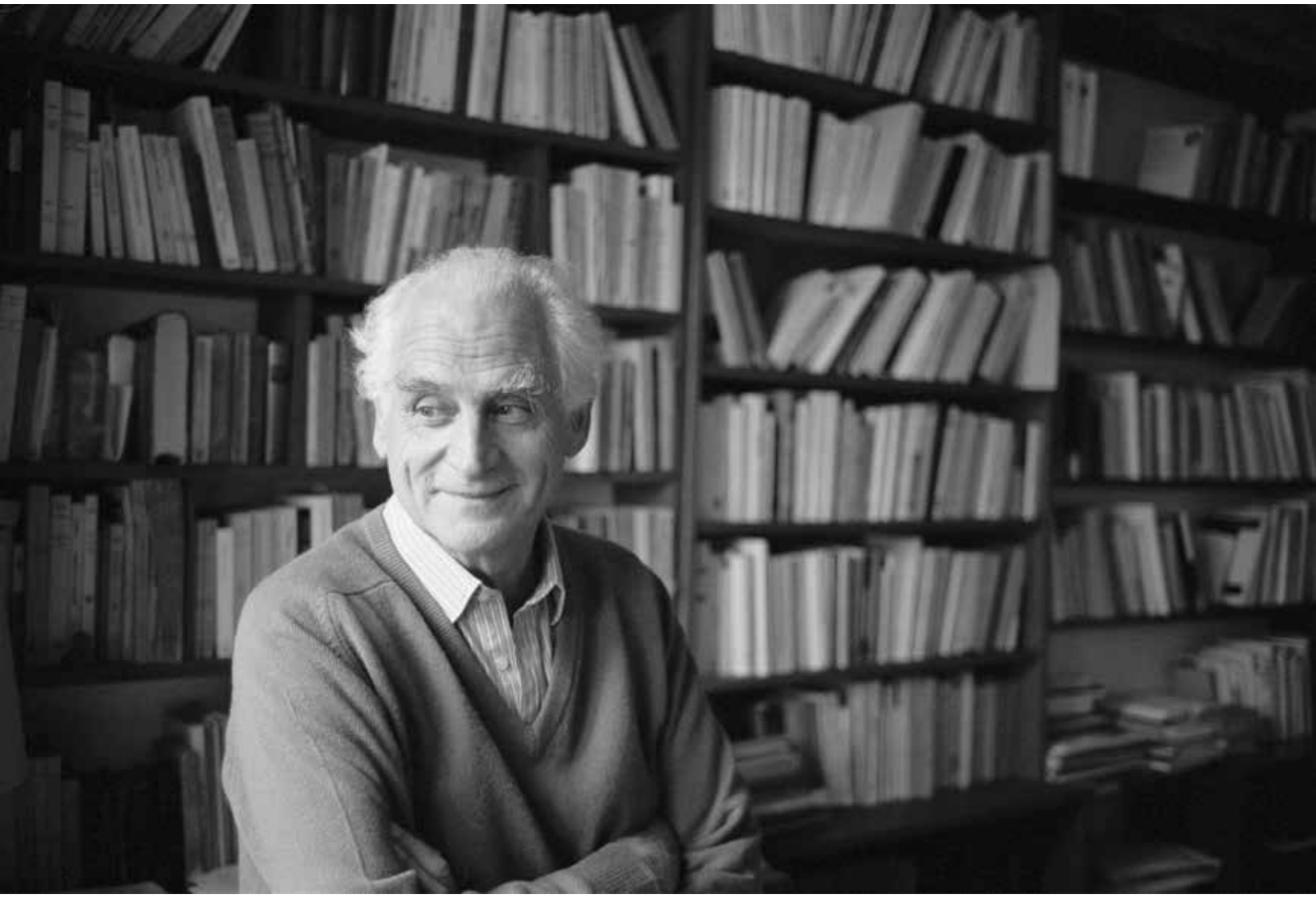
Michel Serres quitta tôt les terres agenaises pour Bordeaux, puis pour Paris, puis pour Clermont-Ferrand, puis pour les universités des États-Unis et des grandes capitales du monde. Ce ne fut pas sans déchirement ni sans désir d'y revenir. Mais le goût du voyage, l'exigence pour le philosophe qu'il voulait être de connaître le monde – combien de fois n'a-t-il pas répété que l'on n'était pas philosophe si l'on n'avait pas fait deux ou trois fois le tour du monde ? – ne lui fit jamais renier le pays, les paysages, les paysans de son enfance, citoyen du monde, certes, mais «frissonnant pourtant de ses racines occitanes oubliées, perdues, présentes». (*Jules Verne, les sciences et l'homme contemporain*, Le Pommier, 2003)

Passeur, il le fut à plus d'un titre. Comme enseignant, d'abord, et ceux qui ont eu la chance de l'écouter, quel que soit leur âge, se souviennent de la flamme qui animait ses cours. Comme philosophe persuadé que le temps était venu de surmonter les divisions dont souffrait tant l'enseignement français entre scientifiques et littéraires, entre sciences dures et sciences douces. Ce n'est pas un hasard si l'un de ses premiers livres porte le titre de *Passage du Nord-Ouest* (Minuit, 1986), ce passage entre Atlantique et Pacifique, «dédale follement compliqué de golfes et de chenaux, de bassins et détroits […] où le voyage est difficile, les chemins rares et parfois barrés». Comme théoricien de la communication, sous le patronage d'Hermès (titre global de cinq de ses premiers ouvrages) le messager des Dieux, protecteur des voyageurs et des marchands, Dieu des carrefours, des routes bifurcantes, Serres a été l'un des premiers à prendre conscience du changement de paradigme qui allait bouleverser notre monde.

PHYSIQUE DES FLUIDES

Il doit les intuitions premières de son œuvre à sa double formation de mathématicien et de littéraire. Après deux années de préparation scientifique, il réussit le concours de l'École navale où il ne fit pas long feu, pour cause de pacifisme indéracinable et, après avoir obtenu une licence de mathématiques et une licence de lettres, il entra à l'École normale supérieure où il se spécialisa en philosophie. Cette double culture n'était pas chose banale dans l'université, on n'était guère habitué à ce qu'un philosophe puisse aussi bien parler de l'état actuel des sciences

Patrick Rödel est agrégé de philosophie, ancien professeur en classes préparatoires au lycée Montaigne de Bordeaux, écrivain (romans et essais). Il a publié en 2016 : *Michel Serres, la sage-femme du monde* aux éditions Le Pommier.



Michel Serres, né à Agen, mort à Paris (1930-2019). Il fut élu à l'Académie française en 1990.

qu'analyser une pièce de Corneille ou un roman de Jules Verne. La rigueur des disciplines universitaires s'appuie sur la rigidité des barrières qui les séparent les unes des autres. Serres ne respectait guère ces usages et on le lui fit cher payer – la section de philosophie de la Sorbonne ne s'honora pas en refusant de l'accueillir, ce que fit celle d'histoire où Serres fut nommé professeur d'histoire des sciences. Serres en conçut cependant une durable amertume.

L'attention qu'il porta à l'actualité des sciences lui fit vite rejeter celui qui était la référence obligée en matière épistémologique – Gaston Bachelard. Serres montra que le «nouvel esprit scientifique» dont Bachelard avait été le théoricien ne correspondait plus aux sciences contemporaines. Son modèle était une physique du solide alors que la physique des fluides était en train de l'emporter. Il fallait écrire un «nouveau nouvel esprit scientifique», à quoi Serres consacra une partie de ses livres depuis *La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce* (Minuit,1977) sous-titrée *Fleuves et turbulences* jusqu'à *Les Origines de la géométrie* (Flammarion,1997) qui remettait en cause les philosophies de l'histoire dominantes.

PERCOLATION DU TEMPS

Car il y allait d'une nouvelle conception du temps qui n'était plus ce long tapis qui se déroulait depuis un début arbitrairement choisi (l'invention de l'écriture) jusqu'à une fin idéalement rêvée, à peine troublé par des ruptures qui en accéléraient le tempo sans remettre en cause véritablement sa linéarité. Le temps n'est pas linéaire ; il est multiple ; sa structure profonde fait plus penser à un millefeuille qu'à une pâte homogène. Et

MON PAYS

«Je ne connais plus mon pays ; ni ce qu'il devint après que je l'eus quitté, voici plus d'un demi-siècle [...] Aussi bien [...] ce livre ne dit pas le pays, sans doute, mais il chante le mien, celui dont je me souviens, auquel mon cœur et ma tête restent fidèles, dont la vieille terre et la vieille rivière me soutinrent la vie durant, où je reviens souvent dans mes songes et où, surtout, je puise mes forces, claires et nocturnes, constantes et quotidiennes.» *Adichats !* (Adieu!), Le Pommier, 2020, p. 49.

GARDER L'ACCENT

Au moment où le législateur s'apprête à condamner, parmi d'autres motifs de discrimination, l'accent, il est bon de rappeler que Michel Serres ne s'est jamais départi du sien. Il se pourrait même qu'il ait mis quelque coquetterie à le conserver comme un pied de nez à ce président du jury de l'agrégation de philosophie qui l'avait rétrogradé de la première à la deuxième place au motif qu'un accent comme le sien lui interdirait toute carrière d'excellence.

cela a des conséquences sur le travail même de la pensée – le modèle cartésien de la méthode est inapproprié à la progression du penseur qui ne suit pas une route toute droite mais avance selon les multiples bifurcations qui s'offrent à lui en un bouquet buissonnant. La pensée suit ces rythmes différenciés et multiplement étagés. Une philosophie de l'histoire, qu'elle soit de Hegel ou de Marx, n'est qu'une simplification mutilante qui repose sur une méconnaissance de ce qu'est le temps. «Le temps ne coule point ni ne passe, mais percole, c'est-à-dire passe, reste ou ne passe pas, comme un liquide par une passoire ou un filtre.» (*Les Origines de la géométrie*, p. 41) C'est à Pierre-Gilles de Gennes que Serres emprunte la théorie de la percolation.

HORS DES CHEMINS BALISÉS

Il ne s'agit pas de se détourner de la rationalité, mais de prendre conscience du risque qu'entraîne «une raison qui marche au pas» quand il lui faudrait se rendre accueillante aux rythmes, aux *tempi* de ce qui s'offre à elle. Serres est un marcheur, un randonneur qui dédaigne les chemins balisés. Cela explique en partie combien il a pu être mal perçu par une communauté philosophique qui justifiait son existence par l'assurance que lui donnaient les sentiers battus sur lesquels elle avançait. Quand ils ne jurent que par le concept, les philosophes se scandalisent de ce que Serres joue sans cesse des métaphores – poète, disent-ils avec mépris, littéraire ! Ils oublient simplement que la métaphore, d'après son étymologie même, est un transport ; loin d'être une facilité, la métaphore est ce qui permet de nous transporter ailleurs, hors de la sécurité de l'acquis pour nous offrir une autre vue sur la réalité. Ainsi, la méditation sur la source permet de mieux comprendre le surgissement de la nouveauté : «Vivant quotidiennement plongés dans un temps toujours formidablement complexe et miraculeusement improbable, il faut n'avoir jamais travaillé, produit ni écrit pour ignorer l'apparition, le jaillissement soudain d'une source, produite sans doute par connexions secrètes de cent mille chevelures nouées ou flottantes des flux de l'attente qui passe et ne passe pas.» (*Les Origines de la géométrie*, p. 57)

Michel Serres, hommage à 50 voix, dir. Sophie Bancquart, Le Pommier, 2020.

ŒUVRE PROPHÉTIQUE

Mais les sciences peuvent mener à la mort. L'expérience d'Hiroshima détruit l'image si souvent brandie du savoir menant inexorablement au bonheur de l'humanité. Michel Serres ne l'oubliera jamais.

Très tôt, il a su que le développement de la civilisation technique et d'une économie de plus en plus déconnectée du souci du bien commun faisait courir un risque majeur pour la survie de l'humanité. Cet aspect prophétique de son œuvre a longtemps été sous-estimé. Et pourtant *Le Contrat naturel*, (François Bourin, 1990) disait déjà les dangers du réchauffement climatique et préconisait que nous changions la philosophie de nos rapports avec la nature en établissant un contrat qui établirait ce que nous avons à rendre en échange de ce qui nous a été donné pour que s'établisse enfin un juste rapport entre nous et le monde. Faire de la nature un sujet de droit au lieu d'un objet d'exploitation – cela nécessitait un changement de mentalité et un courage politique qui ne sont toujours pas au rendez-vous.

On a taxé Serres d'optimisme béat parce qu'il croyait encore dans les forces créatrices de la jeunesse et qu'il voyait dans Internet l'outil qui permettrait de dépasser les obstacles qui se dressent devant l'humanité. Le succès de *Petite Poucette* repose certainement sur un malentendu. Il savait bien qu'Internet véhiculait le pire alors qu'il pourrait être un extraordinaire outil de circulation des savoirs et que sa Petite Poucette pouvait perdre son temps à regarder sur son portable des séries débiles. Son souci essentiel était de réconcilier l'homme et la nature, de mettre un terme à la guerre qui les oppose. Mais il était loin d'être naïf. Il connaissait parfaitement les méfaits d'un système qui mène le monde à sa perte. Il n'a pas écrit de traité politique mais ce qu'il pensait de la politique se lit tout au long de son œuvre – le pouvoir est le mal par excellence.

Prophète, Serres le fut. Non pas devin. L'événement toujours nous surprend. Mais il fut celui qui annonce les menaces qui pèsent sur notre avenir si nous ne prenons pas maintenant les mesures qui s'imposent.

Devant le monde divisé qui est le nôtre, Serres ne cessa de chercher le point qui permettrait d'unifier, de synthétiser tous nos savoirs. Ce point est métaphysique, on ne s'en étonnera pas et cela se voit dans son dernier ouvrage, publié au Pommier (2019), *Relire le relié*. ■

FONDATION MICHEL SERRES

Cette Fondation voulue par Serres et créée par Sophie Bancquart, son éditrice, soutenue par l'Institut, a pour mission de publier les œuvres complètes de Serres et de révéler au public de très nombreux inédits qui permettront de mieux suivre la genèse et le développement de sa pensée. Elle a également pour mission d'encourager les travaux universitaires qui seront consacrés à l'étude de cette œuvre qui n'a pas cessé de nous aider à penser le monde complexe dans lequel nous sommes embarqués. Institut de France, 23 quai Conti 75006 Paris.

DON À LA VILLE D'AGEN

La famille de Michel Serres a souhaité confier sa bibliothèque personnelle à la ville d'Agen. Un lieu qui pourrait l'accueillir et qui serait un Centre Michel Serres dédié aux recherches universitaires sur son œuvre est à l'étude.

Maurice Merleau-Ponty
En quête du sensible

Collège de France

Par **Alexandre Fillon**

«Quand je me souviens de mon enfance, je me souviens du bonheur. J'ai su ce que c'était que le bonheur. […] C'est une force immense de n'être pas en état de malaise avec soi-même.» C'est en ces mots que Maurice Merleau-Ponty évoque son enfance bénie à Rochefort, où il naquit en 1908, et d'une certaine manière sa vocation pour la philosophie. Jean-Paul Sartre témoigne dans le même sens de ce sentiment profond qui animait son ancien condisciple et ami, dans un hommage rendu après la mort soudaine de ce dernier en 1961 : «Merleau m'a dit un jour, en 1947, ne s'être jamais guéri d'une incomparable enfance. Il eut le bonheur le plus intime dont il ne fut chassé que par l'âge. Pourtant, il lui fallait vivre ; il lui restait à se faire jusqu'à la fin tel que l'événement l'avait fait. Tel et autre : cherchant l'âge d'or […]. Voilà ce qu'il sentait, jeune homme, sans pouvoir l'exprimer encore ; voilà par quels détours il vint à la philosophie.» Certains viennent à la philosophie par goût pour l'abstraction et les architectures conceptuelles, d'autres par une soif de réconciliation avec eux-mêmes et le monde extérieur. Pour quelques rares élus, dont faisait partie Merleau-Ponty, elle peut aussi provenir d'une certaine expérience du bonheur, d'un accord mystérieux avec soi et le monde qu'il faut interroger et parvenir à élucider.

Après ses études à l'École normale supérieure, Merleau-Ponty enseigne dans différents lycées, puis à l'université de Lyon et à la Sorbonne. En 1952, il est nommé professeur au Collège de France, où il enseigna jusqu'à sa mort. Son œuvre, qui fait l'objet de recherches très actives depuis plusieurs décennies, est d'une complexité singulière. Elle ne se laisse pas exposer aisément en un système, quoiqu'elle examine les questions les plus fondamentales de la philosophie et des domaines aussi vastes que la perception, la nature, le langage, l'art, la politique ou l'histoire. En revanche, ce qui la distingue immédiatement, c'est un certain *style* philosophique : une écriture ample, alliée à la plus rigoureuse précision, qui semble convoquée par le type d'expérience avec le réel qu'il ne cesse d'approfondir et de chercher à exprimer.

«JE SUIS MON CORPS». Dès la *Phénoménologie de la perception* (1945), Merleau-Ponty situe sa démarche philosophique dans le sillage de la méthode d'analyse phénoménologique inaugurée par Edmund Husserl. Pour le fondateur comme pour son intercesseur français, la phénoménologie se comprend comme l'étude des modalités par lesquelles le monde apparaît pour la conscience. Elle prétend effectuer «un retour aux choses mêmes», suivant l'expression de Husserl, par l'analyse de la relation entre la conscience et le monde.

Merleau-Ponty reprend cette exigence et l'approfondit considérablement par l'analyse de la perception sensible. Dans la perception du monde qui nous environne, notre conscience se révèle intrinsèquement corporelle. L'*incarnation* de la conscience est le fait inaugural de notre rapport au monde et le point de départ de l'analyse du philosophe. Ainsi qu'il souligne dans ce même ouvrage de 1945, «je ne suis pas devant mon corps, je suis dans mon corps, ou plutôt je suis mon corps». En ce sens, les philosophies idéalistes de la conscience, dont le modèle demeure le *cogito* cartésien, ne peuvent que manquer la spécificité de l'expérience que nous vivons avec le monde sensible, car elles en refusent la dimension charnelle. Merleau-Ponty s'opposera toujours à cette tendance idéaliste, qu'il qualifie de «pensée de survol». En arpentant ce corps, la pensée du phénoménologue découvre une relation originelle avec le monde sensible que les philosophies idéalistes et les sciences ne peuvent que méconnaître : non plus celle d'un sujet conscient faisant face à un monde d'objets, mais un empiétement réciproque de mon corps percevant et du monde perçu, une proximité qui n'est ni pure fusion, ni distanciation objective. Merleau-Ponty ne cessera de préciser et d'exprimer le plus rigoureusement possible cette proximité jusque dans ses derniers textes, en particulier *L'Œil et l'Esprit* et *Le Visible et l'Invisible*.

ÉLARGIR NOTRE RAISON. De telles perspectives n'ont pas manqué de susciter de la perplexité, voire de franches critiques : trop irrésolue, trop ambiguë, refusant de nettes résolutions aux problèmes qu'elle soulève, cette philosophie ne parviendrait pas à se libérer d'une certaine naïveté et conduirait à un irrationalisme. Merleau-Ponty n'a pourtant jamais cessé de dialoguer avec les sciences et l'histoire des systèmes philosophiques, même s'il s'est tout autant nourri du travail des peintres, des écrivains, des linguistes, de la psychologie et l'anthropologie. Certes, sa phénoménologie explore une certaine expérience «sauvage» de la réalité, que les catégories de la pensée rationnelle ne peuvent décrire adéquatement et qui doivent être réinterrogées en leur différence. Mais sa démarche ne vise nullement à se débarrasser de la rationalité au profit d'une expérience muette de la nature, elle cherche à en expliquer la *genèse*. Comprendre comment la pensée, la culture, même dans leurs constructions les plus abstraites, proviennent d'un enracinement dans l'être sensible qu'il s'agit d'exhumer : tel est le questionnement ininterrompu que nous laisse en héritage le plus grand phénoménologue français. Ainsi qu'il l'affirme dans *Signes*, «la tâche est donc d'élargir notre raison, pour la rendre capable de comprendre ce qui en nous et dans les autres précède et excède la raison».

Alexandre Fillon est agrégé et docteur en philosophie. Il enseigne en lycée et est chargé de cours au département de philosophie de l'université de Poitiers.

Roland Barthes en douze touches

Par **Daniel Percheron** Photo **Sophie Bassouls**

Roland Barthes disait qu'il n'y a rien de pire que les rages de dents.
Pour «j'ai un rendez-vous chez le dentiste», il se fendait d'un tour cavalier : «J'ai un dentiste.» Je sentais dans cette ellipse une façon magique d'abréger la séance.

Il mettait volontiers du whisky dans son thé. J'ai idée qu'il n'était pas très porté sur le whisky et que pour le thé il était surtout sensible au rituel : «Indice bourgeois et charme certain.»

Chez lui, rue Servandoni, dans sa double chambre mansardée, il travaillait souvent en espadrilles. Mais, dans le petit-Bayonne de son enfance, on ne disait pas «espadrilles» : on parlait plutôt de «sandales».

Je me souviens l'avoir vu avec un béret pour aller faire ses courses dans le quartier de Saint-Sulpice. Un béret basque, à tous les coups.

De son voyage en Chine, au printemps 1974, il rapporta une veste Mao qui lui allait très bien.

Il lui arrivait de fumer des cigares, mais ils avaient le don, si j'ose dire, de lui déclencher de rudes quintes de toux. Il raconta un jour, à son séminaire, qu'il était allé interviewer Bertolt Brecht à Berlin-Est. Il l'avait tout de même eue un peu mauvaise quand Brecht s'était éclipsé pour aller chercher dans sa réserve, pour lui tout seul, un superbe barreau de chaise.

Collée au coin des lèvres, sa cigarette se consumait sans qu'il la reprenne entre ses doigts : une façon de fumer qui rappelle celle de Jacques Prévert. Cette cigarette s'accompagnait d'un rictus dissymétrique, lui faisant froncer l'œil et la pommette du côté où montait la fumée.

Pour son petit bureau, rue de Tournon, il demanda qu'on lui achète une lampe «doucement sensuelle».

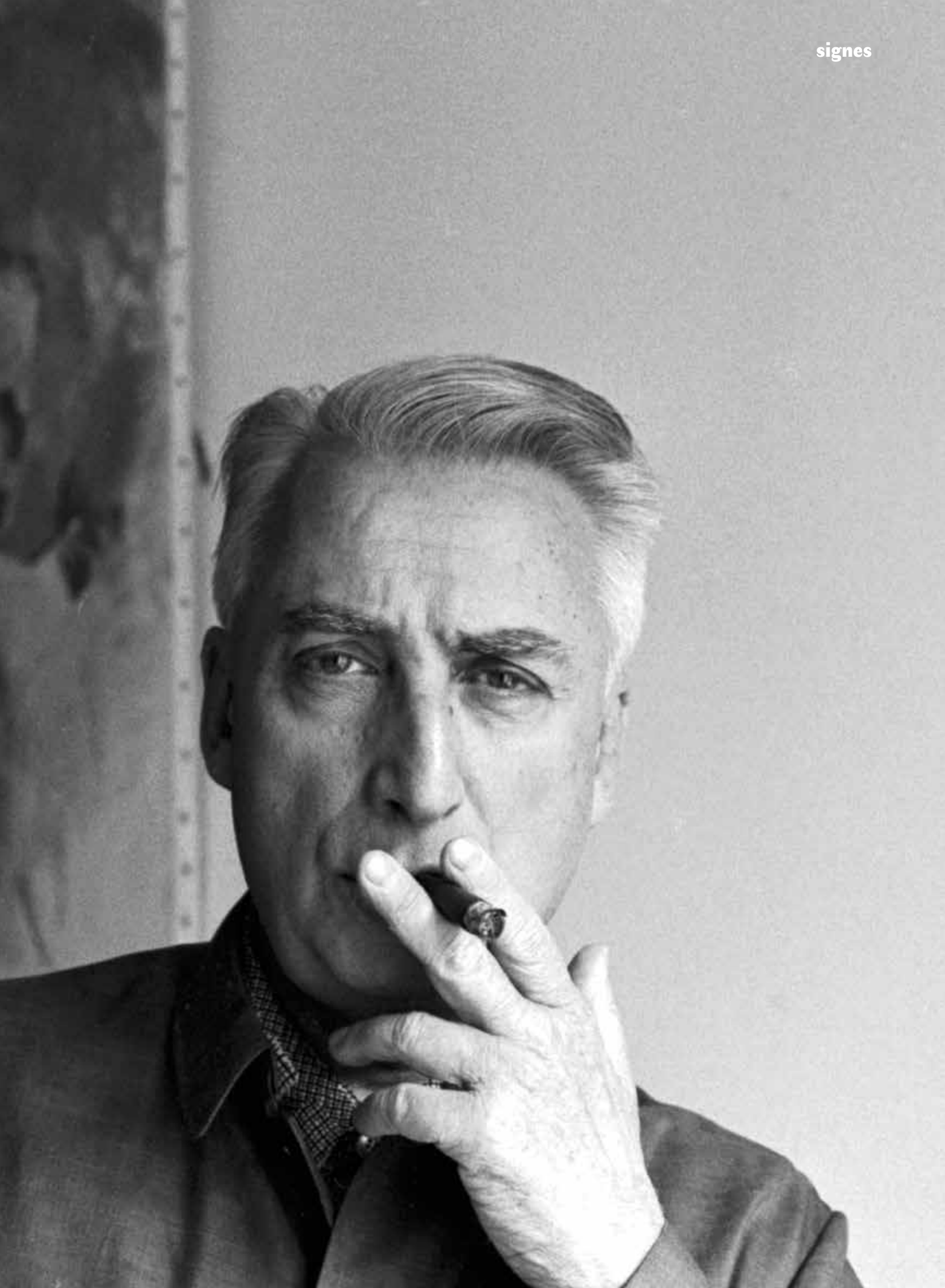
En vue de son cours au Collège de France intitulé «Vivre ensemble», il entreprit la lecture de *Sa Majesté des Mouches*, de William Golding. Mais il arrêta le livre en chemin, le trouvant trop cruel.

Au courrier, fin mai 1976, il reçut la lettre d'un prêtre sollicitant un rendez-vous. «Auriez-vous la bonté, était-il demandé, de me recevoir sur la question : que pensez-vous de Dieu ?»

Des jeunes gens qui venaient le voir pour suivre son séminaire il notait des détails physiques, couleur des yeux, forme du visage, beauté du regard. Il estimait qu'après tout c'était un critère comme un autre.

Un jour, excédé par les formulaires d'inscription des étudiants rédigés n'importe comment, il eut ce mot en tombant sur l'un d'eux rempli correctement : «C'est-ti pas plus mignon comme ça !»

Daniel Percheron a été secrétaire de Roland Barthes à l'École des hautes études en sciences sociales.



Par **Pascale Drouet** Dessin **Édouard Lekston**

Barthes, Shakespeare et la «déréalité» tragique

En 1960, dans son avant-propos à *Sur Racine*, Roland Barthes écrivait que l'actualité d'un auteur se mesure au fait qu'il réussit «à faire converger sur lui tous les langages nouveaux du siècle», que son génie réside dans «un art inégalé de la disponibilité, qui lui permet de se maintenir éternellement dans le champ de n'importe quel langage critique». Il pensait naturellement au dramaturge français, mais ses propos pourraient tout aussi bien s'appliquer à Shakespeare. Quelques années auparavant, il consacrait d'ailleurs plusieurs textes critiques à des mises en scène de *Macbeth*, de *Coriolan*, de *Jules César* et de *Richard II* — regroupés dans ses *Écrits sur le théâtre* (éd. J.-L. Rivière).

FRAGMENTS D'UN DISCOURS AMOUREUX. En 1977, suite à son séminaire à l'École pratique des hautes études, Roland Barthes publie *Fragments d'un discours amoureux*, ouvrage qui allait être un de ses plus grands succès et dans lequel, précise l'universitaire Claude Coste, l'auteur «donne la parole à l'amoureux» selon «une méthode dramatique» pour «restituer une parole en direct», de sorte que le discours amoureux se présente comme «un petit théâtre intériorisé» (*Barthes*, éd. Cl. Coste). Est-il étonnant dès lors que les tragédies mais aussi les pièces historiques de Shakespeare, toutes de bruit et de fureur, miroirs indéfectibles des passions humaines, puissent se relire au prisme des analyses barthiennes, appelant à elles son langage critique à lui ? Prenons, pour exemple, le bref chapitre que Barthes intitule «Le monde sidéré» et faisons-le dialoguer avec quelques extraits shakespeariens.

«ET LÀ OÙ TU N'ES PAS, C'EST LA DÉSOLATION» (III, 2, 364). Dans *La deuxième partie d'Henry VI*, le duc de Suffolk est banni, mais il ne peut se résoudre à prendre congé de la reine Marguerite, son amante, et il le lui dit juste avant son départ forcé :

De mon pays je me moque bien,
si seulement tu le quittais !
Un désert est bien assez peuplé,
Pourvu que Suffolk ait ta divine
compagnie :
Car là où tu es, c'est là qu'est le monde
même,
Avec tous les plaisirs du monde ;
Et là où tu n'es pas, c'est la désolation.
(III, 2, 359-364 ; trad. L. Cottegnies)

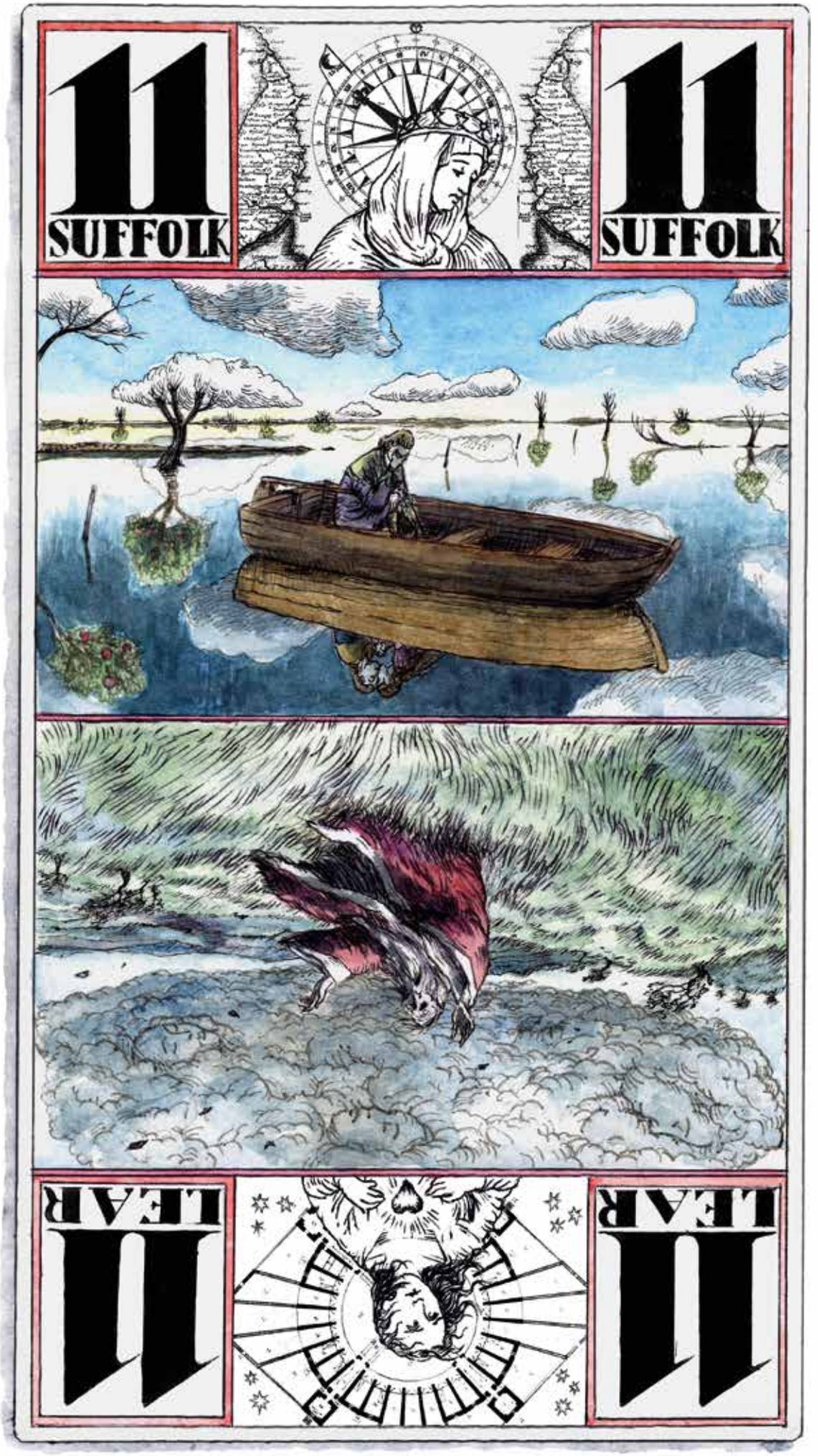
Le mot «désolation» est fort : il s'entend dans les deux sens de terre inhospitalière et de dénuement de l'être. Seule la femme aimée tire le duc de Suffolk de sa solitude, donne un sens à sa vie et au monde dans lequel il cohabite pleinement avec elle, grâce à elle. Quand il faut que le lien se rompe, que le monde s'effondre, le personnage shakespearien fait l'expérience de ce que Barthes appelle «le monde sidéré» ou «la déréalité», c'est-à-dire un «sentiment d'absence, retrait de la réalité éprouvé par le sujet amoureux, face au monde». C'est alors, explique Barthes, que «tout me paraît inerte, séparé, sidéré comme un astre désert, comme une Nature que l'homme n'aurait jamais habitée».
L'épreuve de cette «déréalité» qu'endure Suffolk préfigure une «désolation» plus intense encore, celle que ressent Cléopâtre après la mort de son amant Marc Antoine : dès lors, pour la reine d'Égypte, «Tout est à même niveau, plus rien d'extraordinaire / Sur les chemins que visite la lune» (*Antoine et Cléopâtre*, IV, 15, 68-69 ; trad. Y. Bonnefoy). Seul subsiste un monde «déréel», celui dont le réel a fui en sorte que, précise Barthes, «je n'ai plus aucun sens (aucun paradigme) à ma disposition». Ainsi, dans *Richard II*, de la duchesse de Gloucester qui, après le meurtre de son mari, ne perçoit plus dans leur domaine de Pleshy que du familier dé-familiarisé, «Des appartements vides et des murs nus, / Des offices dépeuplés, des dalles désertées» (I, 2, 68-69 ; trad. J.-M. Déprats), et qui en conséquence lâche prise : «Désolée, désolée, je veux partir d'ici et mourir» (I, 2, 73).

LA FIN DE LEAR : DE L'«IRRÉEL» AU «DÉRÉEL». Dans la tragédie du *Roi Lear*, c'est la mort de Cordélia qui abolit pour son père l'ordonnancement du monde. Le questionnement désespéré du roi déchu en témoigne : «Pourquoi un chien vivrait-il, un cheval, un rat, / Quand, toi, tu n'as plus de souffle ?» (V, 3, 281-282 ; trad. Y. Bonnefoy). Lear pouvait s'accommoder de tout, y compris de la misère d'une fin de vie en cellule pourvu qu'il y fût avec Cordélia, de tout mais pas de la perte de l'enfant tant aimée, qui relève pour lui de l'incommensurable, d'où son apostrophe désespérée : «Hurlez, hurlez, hurlez donc ! Êtes-vous des hommes de pierre ! / Si j'avais vos langues, vos yeux, je les emploierais si bien / Que la voûte du ciel se disloquerait ! / Elle est partie pour toujours» (V, 3, 232-234). Pour reprendre la distinction de Barthes, Lear passe alors de «l'irréel» (son rêve idyllique d'une prison lui permettant de jouir de la présence de Cordélia enfin retrouvée) au «déréel» (son effondrement face à la mort de sa fille autrefois répudiée et pourtant préférée) : «Dans le second cas, je perds aussi le réel, mais aucune substitution imaginaire ne vient compenser cette perte […]. Tout est figé, pétrifié, immuable, c'est-à-dire *insubstituable*.» D'ailleurs, Lear n'y survit pas.
L'année même où *Fragments d'un discours amoureux* paraît, Barthes perd sa mère, avec laquelle il avait toujours vécu. Il n'est pas impossible qu'il éprouve alors quelque chose de l'ordre de la «déréalité» que cause la perte de l'être aimé d'un amour filial fort. C'est auprès d'elle qu'il est enterré, trois ans plus tard, dans le cimetière d'Urt, au Pays basque.

Ci-dessus, «L'ombre de Richard et son miroir brisé», dessin 2006 (*Richard II*, Acte 4, scène 1).

Pascale Drouet est professeure en littérature britannique à l'université de Poitiers, spécialiste de la Renaissance anglaise, membre du CESCM. Récente publication : *Dante et Shakespeare*, dir. avec Isabelle Battesti, Classiques Garnier, 2020.

Édouard Lekston a publié en 2019 *Festernarcht* aux éditions Apeiron. Il est lauréat du prix Third International Graphic Shakespeare (Corée, 2020).


11
SUFFOLK
11
SUFFOLK
11
LEAR
11
LEAR

Serge Airoldi

Par **Iseult Le Roux**

Au-delà des Barthes

«Les Barthes et l'Adour sont intimement liés, l'un ne va pas sans l'autre.» Et pour cause, jusqu'à sa mort Roland Barthes (1915-1980) entretient une histoire forte avec le Sud-Ouest. Il s'y fait d'ailleurs enterrer, avec sa mère, à Urt. Lorsque Serge Airoldi suit le cours de l'Adour, la présence du sémiologue se fait sentir, impalpable, et pourtant réelle. Une présence ancrée dans le territoire au sens littéral, puisque barthe désigne aussi un type de paysage. «Nous sommes passés sous la voie ferrée et avons découvert la grandeur de la barthe, avec un banc de sable blanc sous les pieds que le ruisseau devait aux récentes crues. […] De l'autre côté du Jouanin, fourrés, taillis, broussailles qui sont la traduction de barthes en gascon, forment un labyrinthe inextricable où, dans ces marais peu propices à la promenade, vivent les animaux, invisibles dans la prairie, le jour en tout cas, mais toujours à l'affût dans le secret de la végétation et tout à leur affaire la nuit. […] Ces berges, Barthes qui porte le nom d'une partie de ce paysage, les a aimées, et les a écrites», relate ainsi Serge Airoldi dans *Adour, histoire fleuve*.

Son nom, racine qui forme le lien avec sa famille, son histoire, ses attaches, va au-delà pour se plonger directement dans les profondeurs du décor des scènes de son enfance. Un rapport digne de l'amoureux des relations signifiant-signifié.

«MON CORPS, C'EST MON ENFANCE». L'écrivain fait référence à son pays natal, que ce soit dans *Roland Barthes par Roland Barthes*, ou lorsqu'il parle de ses trois Sud-Ouest dans *La lumière du Sud-Ouest*, article paru dans l'H*umanité* en 1977. Mais plus encore que la terre ou les arbres, ce sont les souvenirs relatifs au Sud-Ouest qui entretiennent le lien entre Barthes et ses paysages : «Bayonne, Bayonne, ville parfaite : fluviale aérée d'entours sonores (Mousseroles, Marrac, Lachepaillet, Beyris), et cependant ville enfermée, ville romanesque : Proust, Balzac, Plassans. Imaginaire primordial de l'enfance : la province comme spectacle, l'Histoire comme odeur, la bourgeoisie comme discours.» Théâtre de sa petite enfance, Bayonne tient une place particulière autant dans les écrits que dans le cœur de l'auteur. Un passé flou, et forcément mystifié car empreint de possibilités fantasmées. «J'entre dans ces régions de la réalité à ma manière, c'est-à-dire avec mon corps ; et mon corps, c'est mon enfance, telle que l'histoire l'a faite. Cette histoire m'a donné une jeunesse provinciale, méridionale, bourgeoise. […] Car "lire" un pays c'est d'abord le percevoir selon le corps et la mémoire, selon la mémoire du corps.» Ainsi Barthes revient à toutes les vacances scolaires, tous les étés. Impossible de se détacher de ce Sud, si éloigné (géographiquement, mais aussi dans l'atmosphère) de Paris, où il enseigne au Collège de France. Pays d'origine, pays de souvenir, entre rêverie et réalité, tout s'entremêle. Barthes par sa plume, octroie au paysage un imaginaire romanesque qui n'aurait jamais pu naître sans l'impact du même territoire sur l'imaginaire de l'auteur. Il a façonné son pays aussi bien que l'Adour y a creusé son lit.

Barthes de l'Adour, à Saubusse, dans les Landes. Urt, où repose Roland Barthes, se trouve à une trentaine de kilomètres.

Serges Airoldi, *Adour, histoire fleuve*, L'éveilleur, Bordeaux, 2017.
Roland Barthes, «La lumière du Sud-Ouest», dans *Communications*, n° 36, 1982, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Seuil, 1995.
Barthes, documentaire de Bernard Marcadé, 51 min., 2017.

Par **Iseult Le Roux**

Pierre Bourdieu / Pierre Bergounioux

De la simplicité champêtre

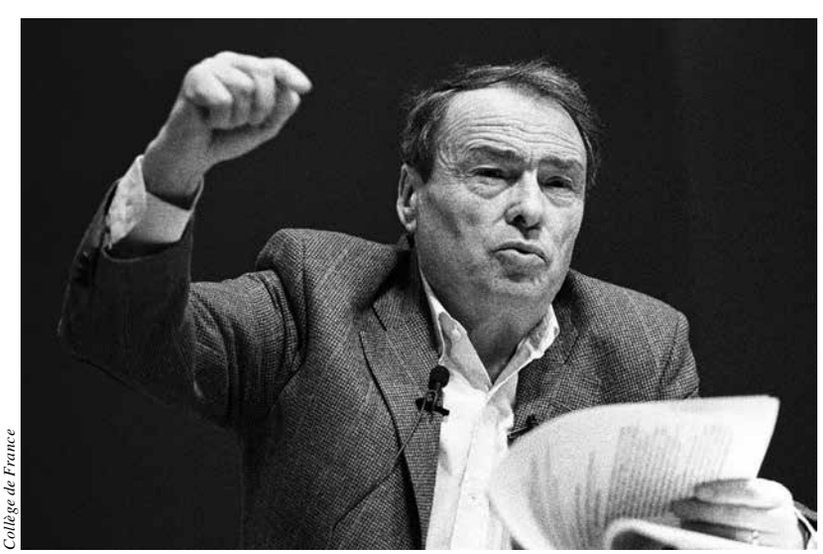
«Je suis un gueux, un rejeton des contrées infertiles», affirme Pierre Bergounioux. Il explique venir de la grise Corrèze. Enfant de la province découvert par un professeur qui lui dit d'aller en hypokhâgne, il termine à l'École normale supérieure (ENS). Sans y être destiné. «Il existe un intérêt de classe. Le simple fait de voir le jour en un lieu déterminé de l'espace social, cela s'appelle une position, s'accompagne, et Pierre Bourdieu a passé son temps à le montrer, de dispositions intellectuelles et morales qui lui sont consubstantiellement liées», ajoutait l'écrivain lors de sa conférence à Poitiers en 2015 : «Un bon garçon. Sociologie de Pierre Bourdieu[1]». Ce dernier, vingt ans avant Bergounioux, eut le même parcours. Issu de la campagne béarnaise, il s'est retrouvé à l'ENS car il a été découvert à l'école par un de ses enseignants. Deux normaliens, deux provinciaux. Une histoire similaire, pour un rapport au territoire similaire, mais qui reste à l'époque une expérience singulière.

PETITE PAYSANNERIE. «Pour la première fois, poursuit Pierre Bergounioux, un jeune homme de 20 ans, issus de la toute petite paysannerie, non pas même des riches territoires de Beauce, de la Brie ou de la Picardie, mais de cette espèce de bastion du grand crétinisme rural que constitue le grand Sud-Ouest. "Grand crétinisme rural" est de Marx. J'ai une deuxième traduction qui est meilleure : la simplicité champêtre. Cela revient exactement au même. Il est sans exemple qu'un paysan, qu'un enfant de la paysannerie ait jamais écrit une page qui vaille sur aucun sujet. Selon Bourdieu, la paysannerie est une classe objet. Elle est doublement dépossédée d'elle-même, d'abord parce que l'essentiel du surproduit du travail a été systématiquement confisqué par le deuxième ordre qu'est la noblesse, et le premier ordre qui est le clergé. Et ensuite parce que, lorsque l'Ancien Régime est aboli, la bourgeoisie s'empare des bonnes terres, et qu'on abandonne les moins bonnes terres de la même économie politique à une petite propriété parcellaire auto-subsistante. La grande propriété est d'abord féodale, ensuite capitaliste. La petite propriété est dépourvue d'accès aux biens de l'esprit. Un signe qui ne trompe pas, elle a jargonné ses dialectes jusque dans les années 1970. Bourdieu parlait couramment le gascon. Ses copains d'école primaire qui l'attendaient sur le quai lorsqu'il rentrait de Paris à la maison, s'adressaient à lui en gascon.

Alors à quoi tient le fait que quelqu'un qui en principe était dans l'impossibilité d'envisager une carrière intellectuelle ait pu, à un certain moment, parvenir au faîte des honneurs universitaires, et en quoi le fait d'être ce qu'il fut, c'est-à-dire un enfant de la petite paysannerie parcellaire du Béarn, conditionnait-il l'accès à des vérités qui demeuraient fermées à ceux qui avaient le monopole du texte sur la vie publique, c'est-à-dire les bourgeois ? Alors pour ce qui concerne la trajectoire évasive, tangentielle qui conduit Bourdieu d'un patelin qui s'appelle Denguin, à l'agrégation de philosophie par l'École normale supérieure, je pense que c'est lié aux bouleversements morphologiques dont on a tous plus ou moins été les bénéficiaires, qui ont marqué la France de la seconde moitié du XXe siècle.»

«OUVERT À TOUT PARCE DÉPOSSÉDÉ DE TOUT.» Bouleversements qui mettent «le monde en couleur» tel que l'indique Bergounioux. L'un et l'autre sont les heureux cobayes d'un changement de mentalité et de société, qui s'ouvre plus au monde, et à ceux qui y vivent, et y atténue peut-être certaines disparités. Le clivage ville-campagne reste tout de même très présent. Bourdieu le rappelle dans *Esquisse pour une auto-analyse* : «Je me souviens de mon père, à l'occasion de mes (rares) week-ends à la maison (je cumulais les "colles" et les "retenues" – j'en ai reçu je crois, plus de trois-cents au long de ma scolarité), disait souvent à ma mère, qui me pressait de questions, de me laisser tranquille, le temps que je me "réhabitue".» Adaptation, réadaptation, et cette envie, toujours, de comprendre le monde. Les intellectuels, vis-à-vis du «monde social», essaient de rester objectifs, mais échouent car ils ne s'y retrouvent pas complètement (dans leur sujets) : à trop vouloir se différencier de la psychologie et de la philosophie, ils en perdent l'expérience personnelle. Au contraire, la manière que Bourdieu a d'aborder ses différents sujets vient du fait qu'il ne tient rien pour acquis, pas même la plus petite chose : «Ouvert à tout parce que dépossédé, à l'origine, de tout, Pierre Bourdieu ne pouvait pas ne pas leur accorder toute l'attention dont il était capable, et à la littérature qui en était l'expression.»

1. Les amphis des lettres au présent, cycle de l'Espace Mendes France et l'UFR lettre et langue de l'université de Poitiers.



Collège de France

Dictionnaire international Bourdieu, dir. Gisèle Sapiro, CNRS éditions, 2020.

Pierre Bergounioux est écrivain. Né en Corrèze, il a fait ses études à Limoges, à Bordeaux puis à l'ENS à Paris. «Un savant lettré» dans *Bourdieu et la littérature*, éd. Cécile Defaut, 2010. Entretien sur la couleur dans *L'Actualité* n° 109.

Pierre Bourdieu (1930-2002) est l'un des sociologues les plus influents du XXe siècle. Né Denguin dans les Pyrénées-Atlantiques, il a fait ses études à Paris où il intégra l'ENS. Il fut professeur au Collège de France.

Entretien **Aline Chambras**

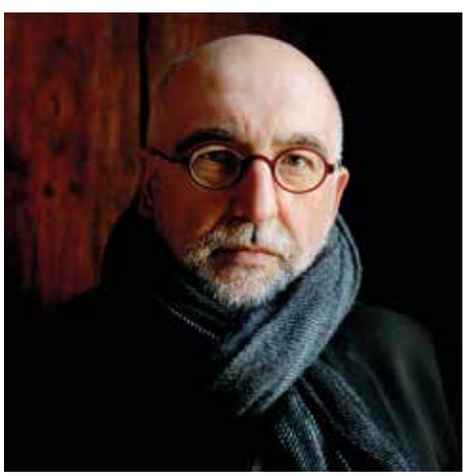
Bruce Bégout

Critique de l'intellectuel

Philosophe spécialiste de Husserl, Bruce Bégout est maître de conférences à l'université Bordeaux Montaigne. Essayiste et romancier, son dernier ouvrage, *Le concept d'ambiance*, a paru au Seuil en octobre 2020.

L'Actualité. – Vous êtes philosophe, écrivain, professeur d'université. Vous considérez-vous comme un intellectuel ?

Bruce Bégout. – Si on prend la définition classique de l'intellectuel, comme on l'entend dans l'histoire des idées depuis Émile Zola et l'Affaire Dreyfus, je dirais non. Je ne me reconnais pas non plus dans la définition de l'intellectuel spécifique proposée par Michel Foucault, ni dans celle de l'intellectuel critique. Mon rôle de chercheur et de philosophe ne signifie pas que je doive intervenir dans l'espace public afin d'orienter les décisions et les jugements de mes semblables. Ce n'est pas parce que quelqu'un a des compétences théoriques dans tel ou tel domaine qu'il doit en permanence occuper le champ public pour éclairer les consciences et façonner les opinions des non-experts. Je récuse vraiment cette vision technocratique de l'intellectuel. Et je crois qu'il faudrait plutôt questionner cette légitimité que nous pouvons accorder aux intellectuels. Au fond, je pense plutôt être un critique des intellectuels.



Cette critique des intellectuels n'est-elle pas surtout une critique de ce qu'est devenue la figure de l'intellectuel aujourd'hui ?

C'est certain. De nos jours, je crois que les personnes qu'on nous présente comme des intellectuels dans l'espace médiatique n'en sont pas. Parce que l'espace médiatique broie la pensée. Les vrais savants, les vrais intellectuels n'y vont pas car sur un plateau de télévision, par exemple, il est impossible de donner à entendre une vraie pensée. En laissant vacant le champ médiatique, les vrais intellectuels ont laissé de fait la place aux faux intellectuels. La nature a horreur du vide, n'est-ce pas ! Déserté par les vrais penseurs, par ceux qui seraient vraiment capables d'éclairer les esprits, l'espace médiatique s'est peuplé de pseudo intellectuels, tels Bernard-Henri Lévy ou Alain Finkielkraut qui en fait n'ont aucune compétence dans la plupart des sujets qu'ils évoquent. Ils ne servent qu'à alimenter le brouhaha continu des médias. Ces mêmes médias où l'abaissement des critères de valeur des débats se fait au profit d'une parole creuse et générale. La complaisance envers des figures médiatiques qui alimentent un système de remplissage du temps de cerveau disponible m'est tout à fait nauséabond.

Pourtant on entend encore des vrais intellectuels s'exprimer aujourd'hui ?

Si l'on veut écouter des intellectuels ou les lire, il suffit d'acheter leurs livres, d'écouter des cours du Collège de France, de venir dans les universités, bref d'être actif, de faire un effort et de refuser la bouillie pseudo-culturelle que la plupart des médias de masse propose et qui aboutit à une crétinisation des consciences et à une hystérisation des débats. Au final, il faut se défaire de l'intellectuel et revenir au savant car dès que le second veut faire le premier, c'est catastrophique pour lui, pour la science et pour le public qui veut légitimement s'informer.

Sur quoi portent vos recherches actuelles ?

J'écris sur les ruines contemporaines, le délaissé, l'abandonné. C'est-à-dire tout ce que nous avons construit ces trente dernières années, les centres commerciaux, les pavillons, les stations-services, etc., qui aujourd'hui sont en ruines. Tous ces hangars à chaussures emportés par une tempête et dont il ne reste plus qu'une dalle de béton. Ce sont des ruines ignobles, des sous-ruines. Dans la métropole bordelaise, cela représente un tiers des espaces. Nous n'aurons plus de ruines nobles. La moyenne d'âge d'un bâtiment contemporain est de 28 ans. C'est une forme d'obsolescence programmée de l'architecture qui induit une obsolescence des ruines. ■

Entretien **Aline Chambras**

François Dubet

Paradoxe et confusion

Sociologue et professeur émérite à l'université de Bordeaux, François Dubet a notamment travaillé sur les questions de marginalité juvénile et d'éducation. Il a exploré également le champ des inégalités et des discriminations. Il a publié au Seuil en 2019 *Le Temps des passions tristes*. En 2020 a paru, toujours au Seuil, un livre écrit avec Marie Duru-Bellat, *L'école peut-elle sauver la démocratie ?*

L'Actualité. – Vous considérez-vous comme un intellectuel ?

François Dubet. – Tout dépend de la définition choisie. Si on définit l'intellectuel comme celui qui intervient dans l'espace public au nom d'une très grande œuvre littéraire ou scientifique et d'une cause universelle, comme Jean-Paul Sartre, alors non, je ne suis pas un intellectuel. Si l'intellectuel est celui qui a une expertise dans un certain domaine et qui intervient publiquement au titre de cette expertise, au sens foucaldien de l'intellectuel spécifique, alors, oui dans ce cas, je peux être tenu pour un intellectuel et nous sommes très nombreux dans ce cas. Mais j'ai l'impression que beaucoup de ceux que l'on désigne aujourd'hui comme des intellectuels n'entrent dans aucune de ces deux définitions.

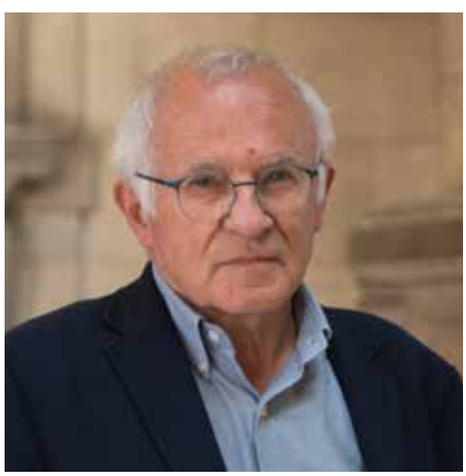
C'est-à-dire ?

Ne considère-t-on pas comme intellectuels toutes celles et tous ceux qui interviennent en permanence et sur tous les sujets dont ils ne sont pas des spécialistes, tout en n'ayant pas véritablement une «œuvre» fondant leur autorité. En ce sens, les intellectuels commentant en continu la vie politique et sociale, ayant une opinion définitive et généralement radicale sur tout ou presque tout, ont envahi les médias. Sur quel sujet Éric Zemmour comme beaucoup d'autres n'a pas d'opinion définitive ?

Jugez-vous cette évolution inquiétante ?

Ce n'est pas inquiétant dans le sens où l'espace de l'information s'est élargi et où la capacité d'être entendu n'est plus réservée à une élite étroite. Mais ce peut être inquiétant car cette légèreté de la figure de l'intellectuel contribue à l'affaiblissement de la confiance dans la science et dans la politique puisqu'il n'est pas nécessaire d'avoir une solide formation scientifique pour avoir une opinion définitive sur des sujets dont on ignore tout, ou de critiquer l'action publique à coups de «y a qu'à», comme si elle n'avait ni contraintes, ni responsabilités. Il suffit de regarder ce qui se passe avec la crise sanitaire : tout le monde est épidémiologiste. Comme tout le monde devient expert en commerce international ou en réchauffement climatique.

Comment expliquez-vous cette situation ?



Emilie Dubrul

Aujourd'hui, la parole des acteurs, des citoyens, est écrasée par la parole médiatique. Ce qui tend à produire une dissociation croissante entre l'expérience individuelle et l'expérience collective : «je ne me reconnais pas dans ceux qui parlent en mon nom» et je me replie sur les réseaux de ceux qui pensent comme moi. Alors que toute l'information semble accessible, on observe un repli, un abstentionnisme, un sentiment d'invisibilité.

D'un autre côté nous observons l'accroissement des colères et des indignations, sans que ces indignations, toujours plus nombreuses contre les inégalités, les injustices, le réchauffement climatique… ne débouchent sur des revendications organisées, sur des mouvements politiques structurés. Que peut-on faire de nos colères ? Les intellectuels seraient utiles s'ils prenaient le risque de dire ce qu'il est possible de faire, même si c'est beaucoup plus triste et difficile que de prendre des postures. Mais le débat public y gagnerait. ■

Par **Allain Glykos**

Adolphe Pacault

Une science plus humaine

Grand scientifique, spécialiste de physico-chimie, Adolphe Pacault quitte Paris en 1950 et crée à Talence un des plus grands laboratoires CNRS de province : le Centre de recherche de magnétochimie, dénommé Centre de recherche Paul Pascal (du nom de son maître). Il se fait connaître pour ses travaux sur les carbones, la thermodynamique des processus irréversibles, l'étude des structures dissipatives. À deux reprises, il est pressenti pour le prix Nobel. Membre correspondant de l'Académie des sciences, il a marqué durant près de quarante ans l'université de Bordeaux de son empreinte scientifique, pédagogique et philosophique.

La première fois que j'ai rencontré Adolphe Pacault, nous sommes restés une heure ensemble. Nous avons parlé d'épistémologie. Il me fit part de ses inquiétudes de voir se développer inexorablement une science aveugle et dogmatique. Je me remémorai alors la formule de Paul Valéry : «L'absence de pensée est la qualité du spécialiste.» Mais je n'osais aller jusqu'à lui dire.

D. R.

Adolphe Pacault, né à Paris, mort à Ayguemorte-les-Graves (1918-2008).

L'université, me confia-t-il ce jour-là, manque de philosophes. Il me fit part de son projet de créer des enseignements et un espace de recherche en épistémologie. Il nourrissait le désir d'une science plus humaine et plus responsable. Pour lui, elle était l'un des éléments constitutifs de l'immense territoire de la pensée. Il n'imaginait pas que l'enseignement fût dissocié d'une réflexion sur les conditions d'émergence, de construction et de diffusion des savoirs. Il fut en ce domaine comme en bien d'autres un visionnaire, un précurseur et un incitateur. Il n'eut de cesse qu'on diminuât les heures de cours pour que les étudiants aient le temps de se cultiver, de réfléchir et de comprendre. Il souhaitait, à l'instar de Jean-Marc Lévy-Leblond que l'on remette «la science en culture». Il voyait l'épistémologie comme le serti d'un ensemble de savoirs mosaïqués dispensés dans nos amphithéâtres ; la condition pour que les connaissances fassent sens. Il se plaisait à dire que l'université forme des instruits incultes et qu'à la raison rationnelle doit être associée une raison raisonnable. Toutes ces idées, il se donna les moyens de les réaliser. Il fut à l'origine de la création de postes d'enseignants-chercheurs en épistémologie, d'innovations pédagogiques, du Centre de culture scientifique et technique de Bordeaux. Il a toujours osé explorer les questions dont s'enrichissent les grandes théories qui font les humanistes. La science et la philosophie ont une seule source, la raison des Grecs. Or au XIXe en s'éloignant de la philosophie, la science a cru qu'elle pouvait devenir «la seule religion de l'avenir», comme proclamait Raspail. Pacault souhaitait les réconcilier en «une nouvelle alliance».

EN COMPAGNIE DES FANTÔMES DE LA SCIENCE

Lors d'un colloque organisé à son initiative en 2003, il avait réuni autour de l'épistémologie des enseignants-chercheurs et une majorité d'étudiants. Quelle plus belle récompense pour ce vieux monsieur de 85 ans ! Je garde de ce moment un souvenir. C'était le soir, le colloque était terminé. Je me retrouvai pour la première fois seul dans son bureau, en compagnie des fantômes de la science : Paul Pascal, Pierre Duhem, Paul Painlevé. Sur une étagère était posée une photo de groupe avec Einstein, Langevin et quelques autres. Même vide, son bureau était peuplé de ces présences qui me font espérer encore aujourd'hui que la philosophie et la science réunies pourront faire obstacle à la montée des obscurantismes. Quelques jours avant sa disparition, devant un feu de bois, nous bavardions. Il me parlait avec passion de Bachelard, de la vérité scientifique. Je lui ai rappelé cette phrase d'un moine bouddhiste : «Il y a quelque chose de plus grand que la vérité, la légende.» Il a souri. Il y avait dans son regard beaucoup d'interrogations et une grande sérénité. ■

Allain Glykos a enseigné la philosophie et l'histoire des sciences à l'université de Bordeaux. Parallèlement, il a mené une activité d'écrivain (romans, poésie, nouvelles, BD). Récents livres : *Celle qui vient*, L'Escampette, 2019, *Égéennes*, avec Francis Limérat, Marges en pages, 2018, *Gilets de sauvetage*, avec Antonin, Cambourakis, 2018.

Par **Dominique Moncond'huy**

Jean Cayrol
Mauthausen et après

Le nom de Jean Cayrol reste associé pour le plus grand nombre au film d'Alain Resnais, *Nuit et brouillard*. Resnais considérait qu'il ne pouvait réaliser un tel film sans travailler avec un déporté. Cayrol est donc sollicité en tant que tel mais aussi en tant qu'écrivain, le réalisateur ayant même eu l'intention d'adapter au cinéma l'un de ses romans, *La Noire*.

Toute sa jeunesse, jusqu'à la guerre, est portée par son désir d'être poète. Jean Cayrol s'acquiert d'ailleurs une certaine notoriété dans ce domaine, au point qu'au moment de son arrestation pour résistance à Bordeaux dans le réseau du colonel Rémy, en 1942, des écrivains de tous les bords interviendront pour essayer d'obtenir sa libération, de Drieu La Rochelle à Aragon. En vain, puisqu'il sera déporté à Mauthausen avec le statut de *Nacht und Nebel*, nuit et brouillard, ce qui signifie qu'il était voué à la mort. Mais après la guerre, s'il ne cesse pas d'écrire de la poésie, il va surtout développer une œuvre romanesque très particulière, qui lui vaut en 1947 le prix Renaudot pour *Je vivrai l'amour des autres*.

«ROMANESQUE CONCENTRATIONNAIRE»

Cayrol se refuse à rédiger un témoignage au lendemain de la guerre. Il choisit plutôt de travailler, par la fiction romanesque, au portrait de ce qu'il appelle le «lazaréen», celui qui revient de la mort. Son œuvre romanesque porte essentiellement sur la question du retour, de l'après. «D'un romanesque concentrationnaire» est une sorte de manifeste qu'il a publié dans la revue *Esprit* en 1949, repris sous le titre «Pour un romanesque lazaréen» dans *Lazare parmi nous* en 1950.

Cayrol se montre très critique à l'égard des romans qui prennent les camps pour cadre. Au contraire, ce qu'il cherche à penser, et ce qu'il met en œuvre jusqu'à la fin des années 1970, c'est la possibilité d'un romanesque susceptible de faire sentir la posture si particulière de celui qui revient de si loin, et qui implique un rapport particulier aux objets et plus encore aux autres. Cayrol va jusqu'à élaborer une réflexion sur les modalités d'écriture de ce romanesque spécifique, ce par quoi il ouvre à certains égards la voie au Nouveau Roman. Un Roland Barthes est tôt sensible à cette démarche. Son œuvre, ses romans mais aussi ses films (notamment *Le Coup de grâce* en 1965, avec Michel Piccoli et Danielle Darrieux) n'ont qu'un succès d'estime, durable mais limité. Il noue des collaborations, par exemple avec Resnais qui, après avoir travaillé avec Duras (pour *Hiroshima mon amour*) et Robbe-Grillet (pour *L'Année dernière à Marienbad*), fait appel à lui pour le scénario de *Muriel ou le Temps d'un retour* (1963).

GRAND ÉDITEUR AU SEUIL

Dans les années 1950, il joue un rôle très important aux éditions du Seuil, y accueillant de jeunes plumes promises à un bel avenir, des écrivains comme Philippe Sollers, Erik Orsenna, Didier Decoin, Michel Braudeau, Jean-Marc Roberts ou Denis Roche, qui deviendra à son tour un des grands éditeurs de la même maison jusqu'en 2005, avec la collection «Fiction & Cie». Cet aspect de l'impact de Cayrol est déterminant : c'est un homme décisif dans le monde de l'édition de la littérature. Son parcours de vie le mène de Bordeaux (et de ses séjours estivaux, enfant, à Pontaillac, près de Royan, dans l'hôtel en bord de plage que tenait sa grand-mère) à Paris, puis il se retire à Pujols (Gironde) et enfin à Bordeaux. Il a toujours nourri un attachement profond à la région, au Pays basque d'où venait sa mère, aux Landes et à Bordeaux, dont il disait : «Bordeaux, évidemment, je l'ai vu à travers Mauriac pour commencer, puis je me suis peu à peu écarté de cette vision. Là-bas, je vivais dans un état de tension poétique insensé. Bordeaux était pour moi, non pas cette ville de grands commerçants aristocratiques, mais une ville beaucoup plus mystérieuse qui, la nuit, se transformait totalement, avec ses quais immenses bordés de cafés, d'espèces de palais et en même temps d'entrepôts qui vendaient des épices très fortes, le cacao, la vanille, le rhum.» ■

CNC

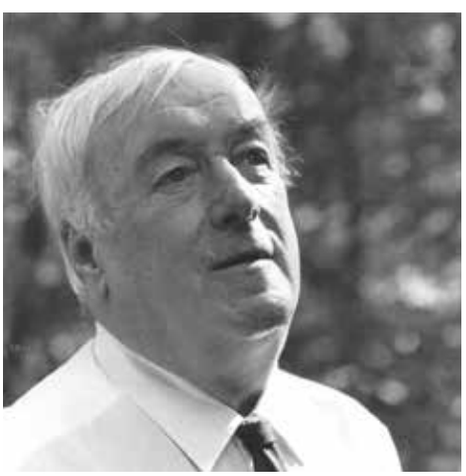
Jean Cayrol, né et mort à Bordeaux (1910-2005).

Dominique Moncond'huy est professeur de littérature française à l'université de Poitiers, équipe Forellis (EA 3816).

Par **Serge Airoldi**

Bernard Manciet
Il était une langue

Il existe *lalangue* et *lalande*. Bernard Manciet est le poète de l'une et de l'autre. La langue de son pays. La lande de sa terre. Son pays était celui de Sabres, en Haute Lande, où il est né en 1923. À Sabres, se parle un gascon particulier : le *parler noir*. Ce fut la matrice de Manciet qui en modela une gésine avant d'inventer une très haute langue de poète. Manciet s'est éteint en 2005. Il repose en terre dans le cimetière de Trensacq, le village où il vécut dans sa maison-mystère. C'est là qu'une œuvre s'est engrammée ; que le poète a construit un monde, allant et venant entre le français et le gascon – il préférait ce mot à celui d'occitan ; et que chaque année, des agapes réunissaient des commensaux soigneusement triés sur le volet. Là, dans son bureau où crépitait le feu dans la cheminée, où la lumière tombait avec le jour, où le porto le plus fin coulait dans des verres subtilement ciselés, où les manuscrits emplissaient le lit bateau dans lequel il se laissait *mariner* comme jadis Flaubert dans son sofa, Manciet a constitué un très grand opéra.



L'Escampette éditions

Bernard Manciet, né à Sabres, mort à Mont-de-Marsan (1923-2005).

Sa bibliographie indique qu'il fut poète bien sûr, romancier aussi, homme de théâtre, essayiste. Dans chaque registre, il excellait, maniant le sens comme seul un homme de son immense culture classique, terrienne, politique et historique peut en être capable. Manciet était un homme du local et de l'universel, grand maître de ce grand écart dont on sait comment le poète portugais Miguel Torga ficela les deux notions dans une formule célèbre.

DÉBUTS DANS LA DIPLOMATIE

Licencié de lettres classiques, Manciet fait paraître un premier poème, *A le nèu*, en 1945 dans la revue *Reclams* de Miquèu de Camelat. Mobilisé en Allemagne – il était présent au procès de Nuremberg –, il revient en France en 1946 et reprend ses études à l'École libre des sciences politiques. Il retourne en Allemagne en 1947 pour travailler aux côtés du maréchal Koenig et se lance dans une carrière diplomatique qui le conduit au Brésil et en Uruguay. En 1948, c'est le début de sa production littéraire. En 1956, il s'installe définitivement dans les Landes et se consacre à l'écriture. Longtemps, son œuvre est demeurée confidentielle et réservée au milieu occitaniste dont il ne partageait pas les tendances nationalistes et économistes. Il préférait prôner les valeurs universelles de la civilisation occitane tout en élaborant une œuvre aussi polymorphe que polyphonique. En 1989, son gigantesque *Enterrement à Sabres*, un livre-monde considérable, le propulse vers une notoriété. Seize années de production l'attendaient encore jusqu'à ce jour de 2005 où un corbillard singulier, comme ils existaient jadis, le conduisit dans le sable rouge de sa dernière demeure.

SOUVERAINE LIBERTÉ

Personnage profond, complexe, aussi solaire que ténébreux, désarçonnant parfois, ne rechignant jamais à une bonne dispute, Manciet n'aimait rien d'autre que sa souveraine liberté. Pourfendeur de son siècle qu'il trouvait «nul» et dont il recommandait la nécessité «d'en sortir» – Saint-Paul avait exhorté avant lui, «ne vous conformez pas à ce siècle» –, grand lecteur de Bossuet, Bloy, Bernanos, il disait se trouver «du côté de la colère gratuite». Flaubert aurait dit : «l'insupportation». Comme personne, il sut célébrer la mer, la grande lande, la civilisation atlantique, la pluie, l'eau, l'estuaire, la course du temps, les jardins perdus, Dieu, la langue.

De ce pays, il a convoqué *toute une mythologie*. ■

Un travail colossal a été accompli par François Pic sur le site des Amis de Bernard Manciet/*Los Amics de Bernat Manciet* : www.bernardmanciet.fr

Trois romans, *Le Jeune Homme de novembre, La Pluie, Le Chemin de terre*, ont été traduits par Guy Latry et réédités en 2018 par In8 (prologue-alca.fr et editionsin8.com)

L'Enterrement à Sabres a été publié par Ultreïa en 1989, puis dans la collection Poésie / Gallimard en 2010. Traduit de l'occitan par l'auteur. Préface de Jacques Roubaud. Nouvelle édition bilingue revue et corrigée par Guy Latry.

L'Escampette est l'un des principaux éditeurs de Bernard Manciet, avec 21 livres publiés.

Par **Jean-Luc Terradillos**

René Lourau / Henri Lefebvre
« Nous Pyrénéens »

Henri Lefebvre a théorisé le changement social par la critique de la vie quotidienne. Philosophe et sociologue, marxiste critique passé par le surréalisme, c'est une des sources intellectuelles de mai 68. Né à Hagetmau en 1901, mort en 1991 à Navarrenx, le pays de sa mère, c'est un Pyrénéen dont les premiers travaux de recherche ont porté sur les communes rurales de la vallée de Campan, sujet de sa thèse de doctorat (PUF, 1963). René Lourau, Pyrénéen lui aussi, né en 1933 à Gelos (mort en 2000), était son assistant à l'université de Nanterre en 1966 – sans doute son plus fidèle élève et ami, tout aussi bouillonnant et anticonformiste. Pour avoir une idée des enjeux théoriques et politiques dans ces années-là, il faut lire la présentation par René Lourau de *La somme et le reste*, d'Henri Lefebvre, intitulée «Lefebvre, "parrain" de la maffia "analyse institutionnelle"» (1989).

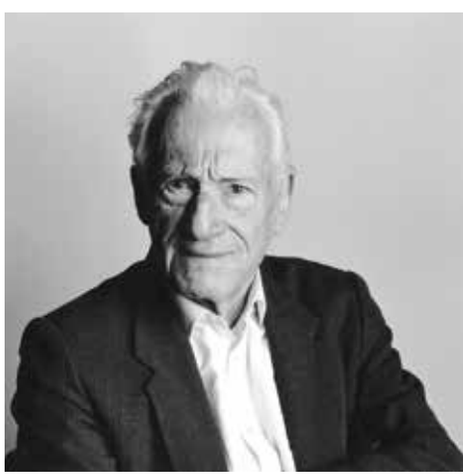
Rappelons le passage mouvementé de René Lourau à l'université de Poitiers en 1972-1974 qu'il raconte dans *Sociologue à plein temps. Analyse institutionnelle et pédagogie* (Epi, 1976). Il relate aussi son expérience de «pédagogie démocratique» au lycée d'Aire-sur-l'Adour (1962-1964), sa période Nanterre (1966-1972) et les «diables de Poitiers» (avec des interventions au Centre protestant de l'Ouest et à Pont-Achard, l'école des travailleurs sociaux).

MÉTHODE RÉGRESSIVE-PROGRESSIVE

Mais pour rester dans les cîmes pyrénéennes, moins arpentées par la critique radicale, lisons la préface de René Lourau à un autre livre d'Henri Lefebvre : *Pyrénées*. «Dans ce micro-milieu (le comble du régionalisme !), il observe non sans nostalgie les traces d'une existance communautaire dont nous sommes, nous Pyrénéens, plus ou moins conscients sans pouvoir toujours en apporter des preuves historiques consistantes. Les fameux droits des paysans et des bergers n'avaient attendu ni l'émancipation communaliste des bourgeois des villes au XIIIe siècle, ni l'abolition des privilèges seigneuriaux en 1789 pour faire de nos ancêtres ces êtres libres dont nous espérons fermement que leur mentalité nous a été transmise par les gènes.»

Au passage, René Lourau résume clairement en quelques lignes la méthode d'Henri Lefebvre.

«Le rural et l'urbain. Du rural à l'urbain, comme l'indique le titre de l'un de ses ouvrages, dans lequel les chercheurs savent que gît un petit trésor, l'article sur la méthode qu'il a théorisée à partir de son travail sur la vallée de Campan et qui porte désormais classiquement le nom de méthode régressive-progressive. Sommairement, la démarche du chercheur consiste d'abord à établir un premier état des lieux par l'observation directe, telle qu'elle est pratiquée par l'ethnographe sur des terrains exotiques comme sur des terrains plus proches de lui. Ensuite, il s'agit de plonger dans le passé, dans le mode de production de ce que l'on a sous les yeux ; cette plongée permet des découvertes guidées par le présent, et se distingue donc fortement de la très répandue curiosité pour le passé, les vieilles pierres, les vieilles coutumes, etc. ; elle ne cherche pas à tout prix des origines (dont on sait à quel point elles sont souvent mensongères, voire mythiques), mais des conditions de possibilité du présent, avec ses particularités, ses contradictions. Enfin, en troisième lieu, la démarche consiste à remonter jusqu'au présent afin de le soumettre à une seconde observation, une observation armée de toute connaissance puisée dans les archives du passé. En ce sens, selon le proverbe, la vérité sort du puits non pas toute nue (hélas!) mais revêtue et dégoulinante de mousses et autres productions aquatiques. La confrontation s'exaspère entre ce que je vois de mes yeux naïfs et ce que je connais (par les archives mais aussi par les témoignages et les témoins-fossiles, muets, dans la pierre, dans le paysage), entre le visible et l'invisible.» ■



Jean-Robert Franco

Henri Lefebvre né à Hagetmau, mort à Navarrenx (1901-1991).

Pyrénées d'Henri Lefebvre (1965), préface de René Lourau, postface de Pierre Lourau, réédition Cairn, 2000.
La somme et le reste, d'Henri Lefebvre, 1959, préface de Remi Hess et Gabriele Weigand, présentation de René Lourau, réédition Economica / Anthropos, 2009.
Dossier sur Henri Lefebvre dans *L'Actualité* n° 121, 2018.

Karine Bonneval,
gouache, 2018.

Joël Lorand, dessin de la série Freaks, 65 x 50 cm, 2017.

La philosophe Barbara Stiegler, qui a rejoint le mouvement des Gilets jaunes en 2018, défend un nouveau matérialisme politique.

Entretien **Aline Chambras** Photo **Jean-Noël Cassan**

Barbara Stiegler
Des idées à la réalité

Professeure de philosophie politique à l'université Bordeaux Montaigne, Barbara Stiegler interroge dans son dernier ouvrage, *Du cap aux grèves, récit d'une mobilisation, 17 novembre 2018-17 mars 2020*, la notion d'engagement, à commencer par le sien. Son dernier livre, *De la démocratie en pandémie*, a paru en janvier. Entretien.

L'Actualité. – En décembre 2018, vous rejoignez le mouvement des Gilets jaunes. C'est un ralliement difficile, que vous gardez au début secret, comme vous le confiez dans votre livre *Du cap aux grèves* : «Je me sentais appelée à les rejoindre, et je m'en sentais en même temps incapable.» Ou encore : «Je suis fière d'être là mais je n'assume pas jusqu'au bout ce gilet.» Pourquoi cette hésitation, cet embarras, et à la fois, cette détermination ?

Barbara Stiegler. – Tout d'abord parce que j'ai du mal à me sentir immédiatement à ma place dans ce mouvement : mon statut d'universitaire m'handicape. À force d'entendre que les Gilets jaunes s'opposent aux classes urbaines diplômées des centres-villes, j'éprouve un sentiment désagréable d'imposture. En marchant dans les rues insurgées, je me dis que je cumule tous les marqueurs d'une «fausse» gilet jaune, de ces éternels mécontents qui sont pourtant «privilégiés», de ces intellectuels politisés à la vie agréable, qui profitent de la vraie souffrance des vrais Français pour semer le chaos dans le pays. Mais dans le même temps, je ne peux pas m'empêcher de m'identifier à ce mouvement. Comme beaucoup de mes collègues universitaires, je partage avec lui nombre d'humiliations communes : la difficulté à accéder au logement qui nous repousse vers les périphéries, la difficulté à payer nos charges, les véhicules qui ne passent plus au contrôle technique, le sentiment général d'un déclassement et le rejet d'une écologie punitive aveugle aux inégalités sociales. Par-delà cette colère partagée, je suis surtout très fière de rejoindre ce mouvement, car il est la preuve qu'enfin une partie du pays, en particulier ses classes populaires, refusent désormais de s'adapter aux diktats de la mondialisation.

Vous faites là allusion à votre essai, paru en 2019, *Il faut s'adapter : Sur un nouvel impératif politique* (Gallimard), dans lequel vous décortiquez la notion de néolibéralisme, tout entier résumé dans cette injonction «Il faut s'adapter» et analysez les possibilités d'en sortir, ou du moins, d'y proposer des alternatives.

Oui, ce livre, *Il faut s'adapter : Sur un nouvel impératif politique*, sort en janvier 2019, quelques mois après la naissance du mouvement des Gilets jaunes et juste après mon engagement au sein de ce mouvement. Il a joué un rôle majeur dans mon basculement dans la mobilisation. Comme dans la gêne que j'ai à m'engager d'ailleurs.

Pourquoi ?

Début 2019, je sais que je vais devoir le défendre en public, dans les médias, et je ne veux pas qu'on me présente comme une Gilet jaune. J'y interviendrai comme auteure, et j'attends de ce statut plutôt prestigieux de nos jours qu'il me protège des attaques de mes adversaires. Je reste donc très discrète sur mes engagements personnels, et je me mets toute entière au service de la promotion du livre, ce qui après tout, fait partie de mes obligations légales vis-à-vis de mon éditeur. Pendant tout le temps de cette promotion, je réalise que le mouvement des Gilets jaunes, auquel succèdent et s'ajoutent la mobilisation

Barbara Stiegler a publié récemment : *De la démocratie en pandémie*, Gallimard, janvier 2021, *Du cap aux grèves, récit d'une mobilisation, 17 novembre 2018-17 mars 2020*, Verdier, 144 p., 2020, *Il faut s'adapter. Sur un nouvel impératif politique*, Gallimard, 336 p., 2019.

contre les retraites à partir de septembre 2019, puis celle des personnels de la santé et de l'éducation, confirme deux choses. Tout d'abord que ce que j'ai écrit dans *Il faut s'adapter* se confirme dorénavant au grand jour : le néolibéralisme à l'œuvre dans notre société ne signifie pas du tout le retrait de l'État au profit des intérêts privés, mais plutôt la mainmise totale sur l'État par les néolibéraux au profit d'une construction artificielle et à marche forcée d'une société de marché. Désormais, comme l'illustre bien la réforme des retraites, c'est l'État lui-même qui se charge de construire de toutes pièces le grand marché mondial.

Mais, comme je le montre aussi dans mon livre, cette posture néolibérale affirmant (de manière autoritaire) un sens unique à l'évolution peut être défiée par des contre-propositions venues des luttes locales, où s'affrontent les voix multiples et divergentes des publics, qui font la réalité plurielle d'un peuple. Or, c'est bien l'avènement d'une lutte massive contre le dogme néolibéral que je vois advenir avec les mouvements sociaux qui agitent la France depuis l'automne 2018. Preuve que le cap promu et prôné par les néolibéraux est en train de vaciller, attaqué par des individus qui défient l'agenda mondial des experts en montrant qu'il nous mène vers la fin du monde. C'est ce constat qui m'amène à l'action : je ne peux plus conserver le masque qui m'a protégée jusque-là. Je ne veux plus être seulement l'auteure d'un essai sur le néolibéralisme. Je vais devoir assumer publiquement d'être une adversaire politique des pouvoirs en place, nationaux mais aussi locaux, ce qui sera évidemment bien plus périlleux sur le plan personnel.

Cette longue réflexion que vous menez avant de basculer dans un engagement concret n'est-il pas emblématique du hiatus actuel qui fonde la figure de l'intellectuel ?

La difficulté à m'engager et l'extrême lenteur du processus qui m'a conduite à basculer me semble révélatrice de la cassure entre les classes populaires et les universitaires. L'intellectuel est aujourd'hui réduit au statut d'universitaire ou d'expert, c'est-à-dire à quelqu'un qui produit un travail de recherche validé dans un domaine de spécialisation. Si, par ailleurs, il s'engage, on ne veut surtout pas admettre que cela soit en lien avec son statut et on ne lui accorde en général pas de reconnaissance dans le champ social. Jusque dans les années 1970 au contraire, les intellectuels étaient, ou du moins pouvaient être, à la fois des chercheurs très reconnus et des personnalités engagées, à ce titre, dans le débat public. Ils articulaient trois champs : le savoir académique, l'engagement politique et la sphère médiatique. Mais cette figure autrefois valorisée s'est progressivement délitée et aujourd'hui elle est même totalement abîmée. Il est donc très dangereux de se risquer à de telles transgressions de frontières.

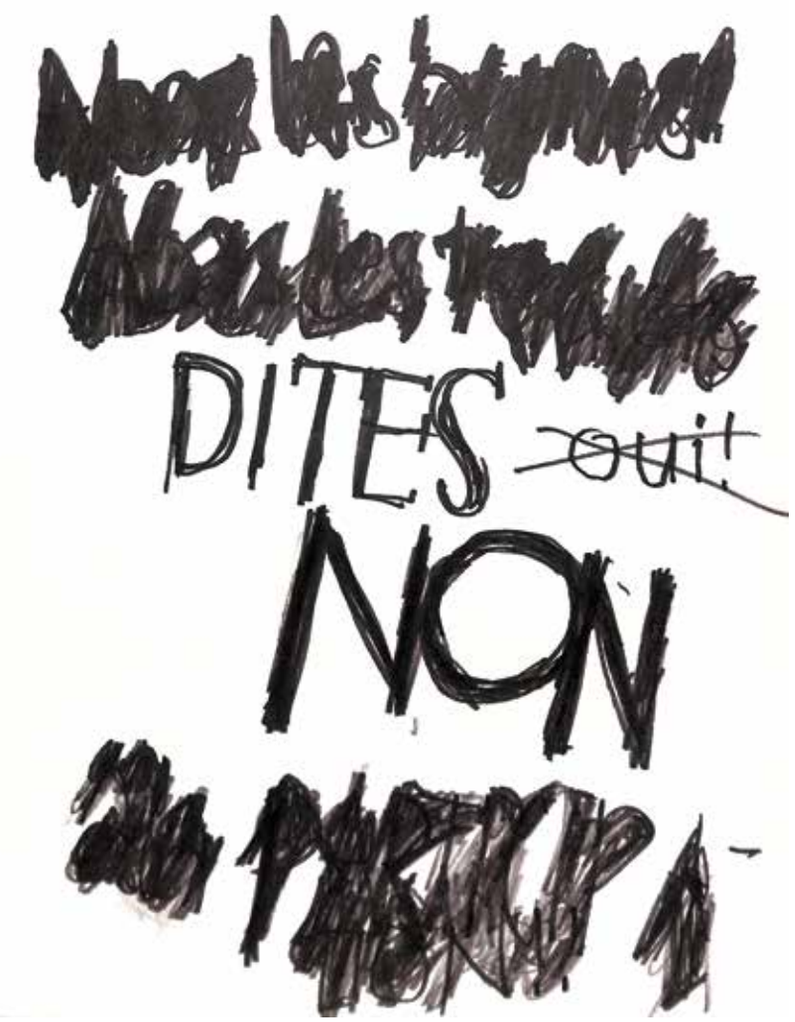
Éditions Verdier

Comment expliquez-vous ce délitement de la figure de l'intellectuel ?

Je pense qu'il remonte aux années 1980 quand s'impose, du fait du déclin des idéologies, l'idée de la neutralité axiologique du chercheur. C'est un grand tournant : dorénavant, le chercheur se doit d'être «objectif», il ne doit pas s'engager en politique (sinon au titre, privé, de citoyen). Et de fait, on assiste à un large mouvement de dépolitisation des universités. En parallèle, l'espace médiatique devient le lieu d'un spectacle soumis à des règles qui ne favorisent ni la pensée, ni la liberté d'expression et où il est très difficile pour un chercheur d'avoir une place.

Aujourd'hui, n'assiste-t-on pas à une renaissance de la figure de l'intellectuel ?

Nous sommes, je crois, à un moment charnière. Nous avons indéniablement d'un côté un champ de ruines et



Raoul Hausmann (1886,Vienne - 1971, Limoges), feutre sur papier, 31,5 x 24 cm. Coll. Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne - Château de Rochechouart.

de l'autre, oui, nous assistons à une tentative fragile de reconstruire un lien, une articulation entre la théorie et l'action. Ce dont témoignent très massivement les sujets de thèse choisis par les jeunes chercheurs, soucieux de redonner un sens politique et social aux travaux académiques. Ce changement a commencé à s'affirmer au tournant des années 2000, dans le contexte de la crise écologique et de la domination d'un capitalisme financiarisé destructeur à la fois pour l'ensemble des vivants et pour les sociétés. On a assisté alors à un mouvement profond de repolitisation à l'échelle internationale, mais aussi local, mettant en cause à la fois le néolibéralisme et les compromis de la social-démocratie avec le marché. Aujourd'hui, il est indispensable que cette articulation entre les chercheurs, le champ politique et le débat public s'opère davantage, de sorte que l'échelon national qui peine le plus à retrouver du sens pour les citoyens soit revivifié. C'est fondamental pour l'avenir de nos démocraties, car c'est cet échelon qui, du fait de notre histoire politique et du poids des élections, pèse le plus lourd dans notre destin commun.

Mais comment reconnecter la théorie et l'action, comment relier la recherche et l'engagement ?

Il faut et il suffit que la pensée s'incarne. Aujourd'hui les recherches académiques sont souvent beaucoup trop abstraites et éloignées de la praxis. Mais mon livre raconte que, de façon surprenante, on retrouve la même désincarnation du côté des mouvements militants. La plupart des mouvements politiques n'interrogent pas suffisamment le lien entre les idées et le corps, c'est-à-dire l'action elle-même comme engagement dans la matière du monde.

Mon récit tente de défendre un nouveau matérialisme politique, dans lequel on ne puisse plus, par exemple, dissocier notre citoyenneté et notre profession. Ce que je fais quand je fais grève ou quand je ne fais pas grève, ce à quoi je me soumets quand je fais une visio-réunion ou quand je n'en fais pas, etc., tout cela ne doit pas être occulté, mais il doit être questionné et pensé politiquement. Je ne suis pas d'un côté une citoyenne, de l'autre une chercheuse, et enfin une travailleuse. Je me dois d'articuler tout cela à la fois, et d'engager mon travail de recherche dans la confrontation avec la pratique (de l'enseignement, des médias, de l'institution universitaire, etc.).

Ma conviction, c'est que le fait de croire que nous pouvons penser sans nos corps, sans nos affects et sans nos mains conduit à la catastrophe politique que nous connaissons aujourd'hui. Une pensée désincarnée ne produit que de l'impuissance : nous parlons, nous constatons, nous déplorons et nous espérons, mais nous oublions (ou faisons mine d'oublier) que notre premier lieu d'action, c'est celui où nous sommes physiquement, ici et maintenant.

Mais aujourd'hui, la crise sanitaire, et plus généralement le développement du numérique, ne compromet-elle pas cette possibilité de relier le corps et les idées ?

Oui, pour agir en chair et en os, cela suppose un autre monde que celui induit par le virage numérique. Le télétravail, le e-enseignement, la e-medecine, partout cette tendance à la dématérialisation des rapports, exacerbée par la gestion catastrophique de cette crise sanitaire, a bien sûr, un impact délétère sur le retour à la vie sociale, condition de la vie politique. Il faut d'urgence refuser cette désincarnation. Et c'est d'ailleurs le nouveau sens de ma grève : aller tous les jours à l'université pour éviter qu'elle ne ferme, ce qui ne déplairait pas aux instances dirigeantes, et garder un lien vivant de pensée et d'action avec mes collègues, mes camarades de lutte et mes étudiants. ■

Résister en Bloch

Par **Michel Thébault**

Marc Bloch, le grand historien du Moyen Âge, cofondateur en 1929 avec Lucien Febvre de l'école des Annales, acheta en 1930 une maison bourgeoise dans la Creuse. Située au hameau de Fougères, commune du Bourg-d'Hem (il faut prononcer Bourdan), à 20 km de Guéret, elle devint la résidence d'été de la famille Bloch, constituée de sa femme Simonne Vidal et de leurs six enfants tous nés à Strasbourg, poste de Marc Bloch jusqu'aux années 1930. Marc Bloch s'intéresse à l'histoire locale, adhérant en 1932 à la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, aidant même à une orientation pluridisciplinaire des recherches lorsque la société se renouvelle sous l'impulsion de Louis Lacrocq. Plusieurs communications sous son nom ou sous un nom d'emprunt en témoignent.

REFUGE. La Seconde Guerre mondiale modifie profondément cette situation. De simple résidence d'été, la maison de Fougères devient un refuge pour la famille Bloch et un foyer de résistance. Bien que père de six enfants et ancien combattant de la guerre de 1914, décoré de la Croix de guerre et de la Légion d'honneur, Marc Bloch s'engagea en 1939. Bloqué dans la poche de Dunkerque, il parvint à s'embarquer pour l'Angleterre le 31 mai 1940. Rapatrié vers Cherbourg, il ne quitta la Normandie qu'à l'arrivée des Allemands le 17 juin pour se replier en zone sud où il fut démobilisé. De retour dans la maison de Fougères, il rédige en trois mois, de juillet à septembre, un ouvrage majeur *L'Étrange Défaite*, où il tente d'analyser «à chaud» l'effondrement de la France, en faisant appel aux méthodes historiques mais aussi à la sociologie et à la psychologie. En octobre 1940, en vertu du statut des juifs, Marc Bloch est révoqué de son poste à la Sorbonne, sa bibliothèque et ses archives sont pillées par les Allemands. Toute publication de *L'Étrange Défaite* est impossible. Marc Bloch en est conscient qui écrit à la première ligne : «Ces pages seront-elles jamais publiées ?» Un réseau d'amis lui permet de cacher le manuscrit à Guéret d'abord, puis à Clermont-Ferrand et malgré les vicissitudes – découvert par des soldats allemands qui n'en virent pas l'intérêt –, l'ouvrage parut en 1946.

M. T.

La maison de Fougères.

RÉSISTANCE. Pendant cette période et surtout après l'occupation de la zone libre en novembre 1942, la maison de la Creuse devint un refuge pour les Bloch. Elle reçoit en février 1942 la famille d'un cousin germain de Marc Bloch. Leur fils Jacques qui a compris que son cousin faisait partie de la Résistance obtient son aide pour intégrer, sous le pseudonyme de Jacques Binet, l'un des premiers maquis de l'Armée secrète en Creuse, la compagnie franche de Louis Herry (1re CFL) dans la région de Bourganeuf. Le 7 juin 1944, il participe à la première libération de Guéret à la tête des maquis de la Creuse mais Jacques Bloch, blessé dans le combat, est fait deux jours plus tard prisonnier et déporté à Buchenwald, libéré en 1945. De même, Marc Bloch héberge la famille de son beau-frère Arnold Hanff, sa femme Jeanne Vidal et les plus jeunes enfants. Arnold Hanff, polytechnicien, ingénieur en chef des PTT, était alors chef du service du Noyautage des administrations publiques (NAP). Organisateur des transmissions pour la Résistance, il fut chargé de préparer à l'échelon régional du Limousin, le Plan Violet qui visait au sabotage des lignes souterraines à grande distance au moment du débarquement. Sa fille aînée, Laure, nièce de Marc Bloch, resta elle aussi à Limoges, où elle s'occupa avec Pauline Gaudefroy, de la dispersion, du placement clandestin et du suivi dans la Creuse et Haute-Vienne des enfants juifs, dans le cadre du réseau Garel, branche clandestine de l'OSE.

REPOS. Courant 1943, Marc Bloch entre dans la clandestinité et rejoint dans la région lyonnaise le Mouvement Franc-Tireur travaillant, sous le pseudonyme Narbonne, au comité directeur régional. Arrêté le 8 mars 1944, interrogé et torturé, il fut exécuté à Saint-Didier-de-Formans le 16 juin 1944. Son épouse, Simonne, qui s'était rendue à Lyon après l'arrestation de son mari, y mourut à l'hôpital le 2 juillet 1944. Arnold Hanff fut arrêté le 14 mars 1944 dans sa cache à Limoges. Suite à l'exécution de trois officiers allemands, vingt-cinq détenus de Limoges furent pris comme otages et emmenés à Brantôme. Arnold Hanff fut exécuté le 26 mars 1944 en même temps que Georges Dumas. Son épouse Jeanne, arrêtée le 14 mars 1944 alors qu'elle venait de Creuse rendre visite à son mari, fut transférée à Drancy le 7 avril puis déportée le 13 avril à Auschwitz où elle décéda le 31 mai 1944. Les enfants Bloch et Hanff furent pris en charge par les réseaux résistants jusqu'à la Libération. La maison creusoise est toujours la propriété de la famille Bloch. Lorsqu'en 1984 fut inauguré le mémorial de la résistance creusoise à Guéret, le nom de Marc Bloch y fut tout naturellement inscrit. La commune de Bonnat a donné son nom au collège. Après la guerre, le corps de Marc Bloch fut ramené en Creuse, il repose dans le cimetière communal de Bourg-d'Hem. Sur sa tombe, cette seule épitaphe *Dilexit veritatem* (Il a chéri la vérité).

D. R.

Michel Thébault est agrégé d'histoire, collaborateur du *Maitron, dictionnaire des fusillés, exécutés et massacrés du Centre-Ouest 1940-1944*.

Romancière, féministe et communarde, née à Lusignan en 1824, André Léo a longtemps été ignorée et méconnue.

Par **Michelle Perrot**

André Léo
Rebelle obstinée

Qui n'a rêvé d'avoir plusieurs vies ? Ce rêve, Léodile Bera, native de Lusignan en Poitou, devenue André Léo par choix, l'a réalisé, en raison des circonstances d'un siècle mouvementé, et de la constance de ses fidélités. Ce livre pluriel et foisonnant montre le parcours d'une héroïne dont la méconnaissance étonne tant il est à la fois signifiant et romanesque.

Née dans un milieu de moyenne bourgeoisie terrienne et intellectuelle, libre-penseuse et franc-maçonne, riche de livres, Léodile fut très tôt républicaine et socialiste. Séduite par la pensée de Pierre Leroux (comme George Sand), elle fréquenta la communauté de Boussac où l'entraîna Grégoire Champseix, futur quarante-huitard. Très tôt, elle fut féministe (sans le nom qui n'existait pas encore), militant sous le Second Empire et la Commune pour l'instruction des filles et l'égalité des droits. Très tôt, elle se voulut écrivain, non pas «femme auteur» bornée aux ouvrages de dames, mais rédactrice de romans, critiques surtout de la famille, et, fait plus rare encore, de textes politiques, publiés dans les journaux dont elle percevait l'importance médiatique.

DANS LES COMBATS DU SIÈCLE

Sa vie privée comporte bien des obscurités. On connaît mal sa rencontre avec les deux hommes de sa vie : Grégoire Champseix, dont Claude Latta rappelle l'itinéraire, si caractéristique des républicains sociaux de 1848, épousé en 1851 en Suisse où la répression l'avait chassé, et père de ses deux fils, dont elle choisit les prénoms, André et Léo, pour son pseudonyme ; et Benoît Malon, compagnon de Commune et d'exil, qu'elle quittera volontairement vers 1875. Deux hommes engagés dans les combats du siècle, au péril de leurs carrières et de leurs vies. On ne sait pas grand-chose des vingt ans passés à Formia, en Italie, dans une quête de salut par la terre apparentée aux utopies fouriéristes ou tolstoïennes. On ignore les raisons de sa mésentente tragique avec son fils Léo, qui mit sans doute un terme à cette expérience singulière.

Ce texte de Michelle Perrot préface le livre issu du colloque sur *Les vies d'André Léo. Romancière, féministe et communarde*, sous la direction de Frédéric Chauvaud, François Dubasque, Pierre Rossignol et Louis Vibrac, paru aux PUR en 2015. Organisé par l'université de Poitiers et l'Association André Léo à Lusignan. La vie de l'écrivaine est présentée en trois axes, sa trajectoire, ses combats politiques et ses œuvres littéraires.

CRTIQUE DE PROUDHON, MARX, BAKOUNINE

De cette obscurité, André Léo est dans une certaine mesure responsable, partagée qu'elle fut entre sa volonté d'une publicité dont elle ne méprisait aucun des ressorts (presse, tribune des congrès qui ne l'effrayait pas), et son désir de retrait, tentation permanente des femmes anxieuses de leur légitimité. Elle souhaitait sincèrement «[se] pelotonner incognito dans un petit coin». Masquée sous un nom d'emprunt, contrainte à la clandestinité, elle détruisait ses traces, brûlant sa correspondance privée, notamment avec la charmante Pauline Prins, qui l'avait pourtant sauvée en la cachant dans une petite chambre après la Commune et avec laquelle elle se brouilla pour des motifs tortueux. Heureusement Pauline conserva les lettres d'André et les remit ultérieurement à Lucien Descaves, observateur lucide et empathique, qui projetait d'écrire une biographie de ces deux femmes qu'il admirait. Il n'en fit rien, mais les lettres sont aujourd'hui déposées avec ses archives à l'Institut international d'Amsterdam, paradis des chercheurs d'histoire des mouvements sociaux.

André Léo paya aussi de sa solitude le prix de sa radicalité et de son franc-parler qui ne lui fit pas que des amis. Sans concession, elle refusait toute langue de bois et n'hésitait pas à critiquer les «pontifes», Proudhon, mais aussi Marx et même Bakounine dont elle fut proche, et les communards, dont elle jugeait sévèrement l'incapacité, les divisions, l'oubli des pauvres et surtout des femmes. «Exploitation partout, mensonge toujours, amour nulle part», écrivait-elle à ce propos.

Cette photographie d'André Léo par Jacques Tourtin provient des archives de la famille Reclus à Domme. Léodile Béra était proche du géographe Élisée Reclus. L'acquéreur du fonds photographique des Reclus, Jean-Claude Wartelle, a fait don à l'Association André Léo de ce portrait. Celui-ci daterait des années 1868-1871. D'après Jean-Pierre Bonnet, elle pourrait dater de l'année 1871, soit la fin du siège de Paris, voire même pendant la Commune. André Léo est alors âgée d'une quarantaine d'années.

Tout en ayant participé à toutes les insurrections, elle était sceptique devant les révolutions qui n'abolissent pas les mécanismes du pouvoir, les renforçant plutôt, et dont elle redoutait les violences aveugles. Elle penchait, comme Benoît Malon, vers une évolution pacifique, mais profonde, susceptible de «retourner la société» (sic), dans ses fondements, comme dans ses représentations. «Ni rose ni rouge, l'œuvre d'André Léo est souvent noire», écrit justement Nicole Pellegrin.

SOCIALISME INVENTIF

Son pessimisme la détournait des illusions du progrès, qu'il s'agisse de la Troisième République, du mouvement ouvrier, voire du féminisme avec lequel, après son retour en France, elle n'eut, semble-t-il, aucun contact, peu sensible aux préoccupations du suffragisme. Elle insistait aussi sur les freins que constituaient l'inertie du monde rural et la forteresse familiale. Sans support partisan, sans relai dans la république nouvelle, elle ne pouvait que sombrer dans l'oubli. Elle en sort depuis la fin des années 1970, grâce aux recherches universitaires, militantes et locales, en particulier grâce à l'action mémorielle de la société des Amis d'André Léo. Elles confluent dans ce livre qui, au-delà d'une belle figure de femme, éclaire la vitalité d'un socialisme inventif, libre, tissé d'amitiés et de réseaux, qui lui ont permis de survivre et de parvenir jusqu'à nous.

La rebelle obstinée, venue de Lusignan, berceau de la fée Mélusine, a bien de quoi nous séduire. ■

Michelle Perrot est historienne, l'une des pionnères de l'histoire des femmes. Elle a accordé plusieurs entretiens à *L'Actualité*.

Installé dans la Creuse en 1844 grâce au soutien de George Sand, Pierre Leroux y a créé une imprimerie sans cesser ses activités politiques. Le penseur du socialisme associationniste a laissé plus de 12 000 pages. À redécouvrir.

Par **Thierry Quinqueton**

Pierre Leroux
Le philosophe hirsute de Boussac

Pierre Leroux, penseur autodidacte du socialisme associationniste au XIXe siècle, n'est plus un inconnu en Nouvelle-Aquitaine. Selon son premier biographe, il y a plus d'un siècle, Pierre-Félix Thomas, c'est bien son amitié avec la romancière George Sand qui l'a conduit à choisir la région, et plus précisément Boussac dans la Creuse, en 1844.

À la fois pour expérimenter de nouvelles technologies de composition typographique et pour gagner en indépendance dans la publication de revues, Leroux, né à Paris et y ayant jusqu'alors développé son activité d'auteur et d'éditeur, avait demandé une licence d'imprimeur. Celle-ci lui fut accordée, mais à la condition expresse qu'il s'établisse à plus de cent lieues (environ 400 km) de la capitale. Pour satisfaire à cette exigence et se rapprocher de son amie romancière installée à Nohant à une trentaine de kilomètres, c'est à Boussac, dans les bâtiments de l'ancienne chapelle Notre-Dame de la Pitié, qu'il installe son imprimerie et sa résidence.

EXIL ET RÉSURRECTION

Celui que son collègue de la *Revue des deux mondes* Victor Considérant appelait «le philosophe hirsute», eu égard à son abondante chevelure, reste à Boussac jusqu'à l'avènement de la Seconde République, où il est député de 1848 à 1852. Après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, il choisit l'exil à Jersey où il retrouve Victor Hugo, qu'il connaissait depuis une vingtaine d'années, puis se brouille avec lui. Il rentre d'exil en 1859, séjournant à Paris, dans le sud de la France, en Suisse ou à Nantes, en poursuivant son travail d'écrivain et de conférencier. Dès la fin du siège de Paris en janvier 1871, il regagne la capitale où il meurt le 12 avril 1871, pendant la Commune de Paris qui lui rendra hommage. Pierre Leroux fait partie des penseurs progressistes du XIXe siècle qui seront rendus invisibles pendant plus d'un siècle du fait de la domination du binôme «État-marché» dans le débat politique. Bruno Viard, qui a largement contribué à faire redécouvrir son œuvre, constate : «Leroux était illisible au XXe siècle. Sa résurrection depuis vingt ans correspond au nouveau contexte mondial postérieur à 1989 et 1990. L'antithèse d'Engels entre socialisme scientifique et socialisme utopique n'a plus force de loi.»

L'œuvre de Leroux est considérable. Bruno Viard estime que «le volume total pourrait en être estimé à au moins douze mille pages, et les textes de Leroux lui-même trouvent de nombreux prolongements dans ceux de ses collaborateurs sans parler de sa collaboration directe ou indirecte à plusieurs romans de Georges Sand».

ÉCONOMIE SOCIALE ET SOLIDAIRE

En complément des indispensables points de repères des publications de Bruno Viard, on ne peut que saluer l'important travail de numérisation de l'œuvre de Leroux effectué ces dernières années, d'une part dans le cadre de Gallica, plateforme numérique de la Bibliothèque nationale de France, et d'autre part dans le cadre de la Bibliothèque virtuelle de l'université de Poitiers «Les premiers socialismes».

Sur ce qu'on appelle aujourd'hui l'économie sociale et solidaire, sur les combats pour l'égalité (une des questions sur lesquelles il s'opposa à Proudhon), sur l'écologie, ses écrits furent précurseurs. Souvent raillé, moqué, au moins mal compris à son époque, on voit qu'il rejoint en revanche des thématiques très actuelles du débat public.

Dans un autre domaine encore, travaillant un rapport pour l'Unesco d'Octavio Kulesz, éditeur numérique argentin, sur l'impact de l'intelligence artificielle sur la culture[1], le hasard de la lecture simultanée d'un livre peu connu de Pierre Leroux, *Réfutation de l'éclectisme*, m'a conduit à faire un rapprochement, anachronique certes, mais qui me semble apporter un éclairage à ce débat si contemporain. Octavio Kulesz, dans son rapport passionnant, questionne

Thierry Quinqueton est directeur de la collection «Du social et du solidaire» aux éditions L'Escampette et coordinateur du laboratoire commun Destins (MSHS de Poitiers - scop Ellyx) de recherche en innovation sociale.

La controverse entre Proudhon et Pierre Leroux inspira le dessinateur Cham comme on peut le voir dans plusieurs lithographies, et toujours avec Leroux représenté en «philosophe hirsute». Ci-contre : Funeste accident arrivé à Absalon Leroux (Pierre Leroux) dans sa lutte avec P.-J. Proudhon.

le fait que les intrants de l'intelligence artificielle, les quantités gigantesques de données, sont, pour l'essentiel, à l'origine, des productions culturelles. «Dans le modèle qui est celui de l'apprentissage automatique, une machine commence par recueillir d'énormes quantités de données (intrant) qu'elle traite ensuite en se servant d'algorithmes afin d'identifier certaines régularités, de faire des prévisions ou d'exécuter une action (extrant). Toutefois, une très grande proportion des données utilisées dans l'apprentissage de ces machines est le fruit de la créativité humaine puisqu'il s'agit de millions de textes, de chansons, de vidéos ou de photographies. La source d'alimentation des machines, par conséquent, est constituée essentiellement d'expressions culturelles.»

SENSATION, CONNAISSANCE, SENTIMENT

Leroux pour sa part, réfutant avec virulence l'éclectisme, dans lequel il voyait une tentative «d'objectiver» la philosophie, mettait en avant l'une des «triades» qui étaient à la base de sa propre pensée : on ne peut dissocier la *connaissance*, non seulement de la *sensation*, mais aussi du *sentiment*. «Il y a des esprits qui voient plus ou moins confusément, mais qui voient tout ensemble ; il y en a qui ne peuvent voir que des parties : ceux-ci sont plus facilement clairs, mais ils deviennent parfaitement faux lorsqu'ils prennent pour vivant le fragment de cadavre qu'ils ont détaché avec leur scalpel, car la vie est dans le tout ensemble, et elle n'est que là.

Si donc, faisant une abstraction, vous n'avez pas en même temps le soin de ne prendre cette abstraction que pour une opération de votre esprit, qui n'a d'autre but que de faciliter votre étude ; si vous prenez au contraire pour une entité, pour un être réel, ce que vous avez abstrait de l'être, et que vous attribuiez à cette partie les propriétés qu'elle ne possédait que par son union avec le tout, vous commettez la plus grande erreur qu'un philosophe puisse commettre ; et si ensuite vous vous armez de ces propriétés que vous avez à tort attribuées à la partie par vous abstraite, pour discourir à perte de vue sur les conséquences, vous pouvez être un dialecticien fort habile, un admirable écrivain, mais à coup sûr vous êtes dans l'erreur. […]

Quand on sépare ainsi toutes choses, et qu'on donne à ses abstractions une valeur absolue, on se met en dehors de la science de la vie ; car la vie, je le répète, est dans le tout ensemble, et elle n'est que là. […]

Qu'il ne soit pourtant possible à notre faiblesse de nous élever à la connaissance du tout que par des abstractions successives, rien n'est plus évident ; mais c'est à la condition de ne prendre ces abstractions que pour ce qu'elles valent[2].» ■

Pierre-Félix Thomas, *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine*, Félix Alcan éditeur, 1904.
Bruno Viard, *À la source perdue du socialisme français. Anthologie de Pierre Leroux*, Desclée de Brouwer, collection «Sociologie économique» dirigée par Jean-Louis Laville, 1997, et *Anthologie de Pierre Leroux. Inventeur du socialisme*, Le Bord de l'eau éditions, collection «Bibliothèque républicaine» dirigée par Vincent Peillon, 2007.
L'Actualité Nouvelle-Aquitaine a publié des articles sur Pierre Leroux (n° 121 et en ligne).

1. «Culture, machines et plateformes : l'intelligence artificielle et son impact sur la diversité des expressions culturelles», rapport d'Octavio Kulesz, Unesco, comité intergouvernemental pour la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles, décembre 2018.
2. Pierre Leroux, *Réfutation de l'éclectisme*, Charles Gosselin éditeur, 1839 (pp. 294-296).

Lieu d'expérimentations sociales et agricoles depuis le XIXe siècle, le château de Ligoure, en Haute-Vienne, invite à l'utopie.

Par **Yoann Frontout**

Frédéric Le Play
À Ligoure, faire société autrement

«Je suis ce que l'on appelle une "riche propriétaire".» C'est par ces mots que Béatrice Thomas-Mouzon débute la première partie de sa biographie – et ouvrage historique – *Ligoure en Limousin*. Avant d'enchaîner, tout de go, «je n'ai jamais eu le sentiment de l'être, la terre appartient à ceux qui la travaillent». La mise en exergue de cette ambiguïté n'est pas anodine pour cette arrière-petite-fille d'Albert Le Play, fils de l'ingénieur, économiste, sociologue et homme politique Frédéric Le Play. Elle souligne, bien au contraire, la complexe histoire d'un lieu – le château de Ligoure et son domaine – dont elle hérita en 1976 et auquel elle donna, plus qu'un nouveau visage, de nouvelles valeurs. Entre le système familial, social et économique que Frédéric le Play aura fait germer sur ces terres et la cogestion du domaine mise en place dans les années 1980, la rupture semble évidente. Un certain «conservatisme» face à des accents de liberté. Derrière l'apparente discontinuité, il y a pourtant des filiations d'idées à dérouler et l'œuvre d'un sociologue à revisiter. Le château peut en être une porte d'entrée.

UN SOCIOLOGUE DE TERRAIN

Dans la bibliothèque par exemple, sous le buste de Frédéric Le Play, se trouve des archives précieuses. Les conseils épistolaires de Frédéric à son fils Albert, remontant à la mise en valeur du domaine de Ligoure, y côtoient des enquêtes sociologiques de l'école leplaysienne. Des documents qui, de l'avis d'Antoine Savoye, mériteraient sûrement d'être étudiés ! Sociologue et historien des sciences sociales, ce dernier a œuvré à la redécouverte de Frédéric Le Play et est l'auteur de nombreuses publications à son sujet.

Frédéric Le Play (1806-1882) est d'abord un ingénieur des mines qui a la bougeotte. Durant un quart de siècle, il multiplie les missions à travers l'Europe, de l'Espagne à la Norvège, de l'Angleterre à l'empire russe. En 1844, il est dans l'Oural. Cette fois-là, il n'est plus seulement question de ressources géologiques et minérales : il réalise également ses toutes premières études «sociologiques». Car, désormais, il place, au centre de son travail, l'analyse – à la loupe – des familles ouvrières. «Celles-ci constituent une entrée pour l'étude des sociétés dans leur entier», clarifie Antoine Savoye.

Certaines archives de Ligoure sont justement des monographies de familles. Ce qui frappe au premier regard ? Les tableaux de comptes. «Frédéric le Play considérait qu'avec le budget des ressources et dépenses annuelles il était possible de couvrir toutes les activités d'une famille, aussi bien celles de production, de consommation, de loisirs que de religiosité. L'achat de cierges est par exemple traité comme un indicateur objectif de cette dernière», détaille le professeur. Frédéric le Play s'intéresse aussi à la généalogie et replace également la famille dans son contexte local – com-

Freddy Le Saux

Le château de Ligoure, situé dans la commune du Vigen à une dizaine de kilomètres au sud de Limoges, dans un domaine de 300 ha avec huit exploitations agricoles.

ment est-elle considérée ? – multipliant pour cela les informateurs. Cette méthode de recherche de terrain, où, tout en s'appuyant sur des données chiffrées, il «se met en contact intime» et «réalise un séjour prolongé dans l'habitation des familles» (selon ses propres dires) va faire de lui l'un des pères de la sociologie empirique. En 1855, l'ouvrage *Les Ouvriers Européens*, point d'orgue de son œuvre, entraînera même un vif débat méthodologique au sein des milieux savants, impliquant l'Académie des sciences et l'Académie des sciences morales et politiques.

OUBLI ET REDÉCOUVERTE

Lorsque Antoine Savoye est étudiant en sociologie, dans les années 1960-1970, les travaux de Frédéric Le Play ne sont pourtant plus enseignés. Après-guerre, la sociologie s'est refondée à gauche, notamment nourrie par le marxisme et son œuvre est plus ou moins sciemment écartée. On y trouve en effet, à côté de ses enquêtes, des énoncés normatifs rebutants et paradoxaux, mixant des valeurs de l'Ancien Régime à des principes des sociétés libérales. À son époque déjà, son étude de la société russe et du servage fait dire à certains qu'il fait «l'apologie du knout» (fouet employé par les seigneurs russes). Une lecture un peu hâtive et partisane de ses écrits que, bien plus tard, une réappropriation par certains représentants de Vichy n'arrangera pas !

Dans les années 1980 toutefois, l'intérêt de sa démarche méthodologique refait surface. Les raisons ? «Une évolution du contexte politico-idéologique mais aussi une redécouverte de l'intérêt de l'enquête de terrain», évoque Antoine Savoye qui, avec Bernard Kalaora, a analysé cette résurgence. Qui plus est, Frédéric Le Play a livré une méthode «clef en main» et donné naissance à une école de pensée qui ne demandait alors qu'à être analysée et (ré)évaluée. Mais «comparé au travail réalisé aujourd'hui sur l'œuvre de Durkheim, il reste encore beaucoup à étudier», glisse le professeur. Des pistes ? «Ligoure fait partie de [son] œuvre sociologique» a dit le sociologue Rémi Hess («Le Domaine de Ligoure», texte écrit pour le Séminaire international 1989). Mais n'a pourtant, pour le moment, fait l'objet d'aucun travail académique.

FAMILLE-SOUCHE

Acquérir le domaine de Ligoure en 1856 est, à première vue, pour Frédéric Le Play, une consécration de sa réussite sociale. «D'autant plus, souligne Antoine Savoye, qu'il était assez prisé sous le Second Empire de s'intéresser aux améliorations agricoles et de les expérimenter.» Mais c'est aussi un projet d'une autre nature que le conseiller d'État souhaite mettre au banc d'essai : «Mon père qui avait fait une déplorable acquisition, trouva très commode pour lui de me charger de la réfection de la propriété et insista pour que nous

«Ligoure : de l'utopie conservatrice à l'utopie associative» de Ph. Grandcoing et A. Manigaud dans *Utopies en Limousin*, préface de P. Bergounioux, Les Ardents éditeurs, 2014.

nous établissions à Ligoure pour y fonder une famille souche [...]», raconte ainsi son fils Albert dans *Nouveaux Souvenirs*.

La famille-souche est un type social défini par Frédéric Le Play : c'est une famille dont l'enracinement dans un lieu donné, confirmé de génération en génération, lui confère une stabilité tant économique que sociale. «L'opération de transmission est évidemment un moment critique de cette continuité : contrairement aux principes du Code civil napoléonien imposant un partage égalitaire entre les descendants, le chef de famille doit, selon Le Play, désigner un héritier unique auquel sera dévolu le patrimoine-outil de travail (domaine agricole, atelier), à charge pour lui de dédommager les cohéritiers», détaille Antoine Savoye. C'est un héritage tant matériel qu'immatériel qui est alors transmis, car la continuité ainsi assurée confère une certaine «aura» locale à ceux qui l'incarnent, une «autorité sociale». Albert Le Play aurait-il pu devenir conseiller municipal puis sénateur de la Haute-Vienne durant huit ans, s'il n'avait pas résidé sur son domaine et, prêchant par l'exemple, l'avait développé, jusqu'à le transmettre, parmi ses six enfants, à son seul fils Pierre ?

UN CHÂTEAU EN ESPAGNE

Frédéric le Play ambitionne des dimensions encore plus grandes pour Ligoure : «Il s'agit d'en faire aussi le foyer d'un rayonnement intellectuel», précise Antoine Savoye. Il évoque ainsi, dans ses lettres, «une université de Ligoure». Lorsqu'en 1872, il met en place les Unions de Paix sociale, cercles d'études locaux répartis sur tout le territoire et à l'étranger, il escompte que Ligoure joue ce rôle en région limougeaude. L'idée serait d'organiser des discussions autour de travaux de sociologie, avec très certainement des colloques et congrès, le tout présidé par son fils. Mais l'impulsion ne prendra pas. Cette partie du projet restera utopique… du vivant de Frédéric et d'Albert.

DU COLONAGE AU FERMAGE

Albert Le Play réussit en revanche à faire rayonner le domaine par sa maîtrise de l'agronomie. Il innove. «Tous les jus d'étables et de maisons étaient collectés dans une grande fosse et valorisés par un système de rigoles afin d'amender les terres», décrit Freddy Le Saux, président de l'Association du château de Ligoure. L'agronome amateur réalise également un système de rigoles de retenue permettant à la fois de pallier le ravinement des champs et d'y conduire les excédents pluviaux. Il introduit par ailleurs de l'outillage de pointe, notamment des charrues dernier cri et s'intéresse tant à la sélection de semences qu'aux engrais chimiques.

L'élevage n'est pas en reste. Albert Le Play participe à la sélection de la race limousine, obtient de nombreux prix et vend même des vaches outre-Atlantique. Il construit également un «laboratoire de pisciculture», selon ses propres mots, dont il reste encore des vestiges.

Pour ce qui est des ouvriers agricoles, le modèle est bien moins novateur : ce sont des métayers aidés par des journaliers sur une partie des terres. Quant au garde-chasse, il vit avec sa famille nombreuse dans une maison fort exiguë. Freddy Le Saux évoque néanmoins un Albert Le Play «correct», s'engageant à fournir un minimum de travail sur l'année aux journaliers. Tout en soulignant la discontinuité avec le domaine actuel, fruit des changements voulus par l'arrière-petite-fille du propriétaire, qui mettra fin, entre autres, au métayage.

VIRAGE À GAUCHE

Lorsque Béatrice Thomas-Mouzon décide de garder Ligoure au moment de l'héritage, la gloire passée n'est plus là et le domaine est à nouveau en piteux état. Elle a besoin de bras pour le revitaliser. Or elle se fait rapidement connaître puisqu'elle se présente aux élections municipales du Vigen… sur la liste de l'Union de la Gauche ! Les renseignements généraux eux-mêmes en seront intrigués. «Moi, j'étais presque fière d'être fichée aux R.G.» confie-t-elle dans *Ligoure en Limousin*.

Si la campagne électorale se solde par un échec, la kermesse qui lui succède, au parc du château, est un succès puisque deux compères – dont Freddy Le Saux – viennent la trouver pour un deal original : s'ils réparent la toiture du château, ils peuvent faire de ce château un lieu de rencontres. Pari accepté et réussi : ils prennent leurs quartiers dans le château. Un groupe d'amis se forme et se constitue en association, l'Association du château de Ligoure. Peu à peu des stages et des ateliers sont accueillis à Ligoure : musique, land art, yoga, naturopathie… Des groupes de réflexion y viennent également, comme Franciscains et socialisme dans les années 1980 – certains membres se retrouvant encore aujourd'hui au château. Ligoure devient même un lieu d'échanges académiques : Jean-François Marchat, spécialiste de l'économie sociale, a par exemple invité Henri Desroche au château pour un colloque sur l'histoire de l'éducation sociale. Bien qu'apolitique, le lieu attire par ailleurs des personnalités en phase avec l'éthique de ses résidents : Daniel Cohn-Bendit s'y rend lors d'une campagne européenne, Huguette Bouchardeau également, et des événements sont organisés, de la fête de la rose à des réunions régulières de la CFDT.

En parallèle, c'est le domaine qui reprend vie. «C'était une période de pionniers. Les gens venaient, retapaient les maisons, faisaient les foins puis une chape en béton…», relate Freddy Le Saux. Grâce à des baux aux closes inhabituelles, Béatrice Thomas-Mouzon fait venir sur ses terres des fermiers qui ne paient pas de loyer le temps de rénover maison et ferme. Autre particularité : les droits et devoirs de la propriétaire sont gérés avec elle par l'ensemble des preneurs de baux à travers l'Association du domaine de Ligoure. Par son histoire, son ouverture et son charme, Ligoure attire également des artistes, de passage – Patrice Chéreau pour la réalisation du film, *Ceux qui m'aiment prendront le train*, ou Josée Dayan pour un épisode de *Capitaine Marleau* – ou s'y installant pour une tranche de vie – des émailleurs, un dinandier, une souffleuse de verre… sans oublier Freddy Le Saux et son labo photo.

Suite au décès récent de Béatrice Thomas-Mouzon, le domaine de Ligoure doit être légué à la commune du Vigen. Un nouveau chapitre de son histoire ? ■

Antoine Savoye a publié *Les Inventeurs oubliés : Le Play et ses continuateurs aux origines des sciences sociales*, écrit avec Bernard Kalaora (Champ Vallon, 1989), *Les Débuts de la sociologie empirique* (Méridiens Klincksieck, 1994), et des articles sur Le Play dans *Études sociales* (accessibles sur Gallica et Cairn pour les années récentes).

Jakob Gautel
Cogito ergo sum

Entretien **Dominique Truco**

Debout, les yeux fermés, des pensées au sommet du crâne, Jakob Gautel ne bouge pas. Autour de lui, une assemblée silencieuse et stupéfaite : on entendrait presque des pensées pousser. Une performance réalisée à l'école d'art de Châtellerault, *Pensée - Cogito ergo sum*, à deux pas de la maison de Descartes.

L'Actualité. – Comment décrire cette performance de l'intérieur ?

Jakob Gautel. – J'ai réalisé la performance *Pensée* pour la troisième fois à Châtellerault en 2019, sur invitation de Gildas Le Reste, à l'occasion du vernissage de l'exposition *Bizarre, vous avez dit bizarre ?* J'étais très heureux de rendre ainsi hommage au philosophe René Descartes, originaire de cette ville, et à sa fameuse phrase «Cogito ergo sum», «Je pense, donc je suis».

Pour cette performance, je me tiens debout, les yeux fermés, une fleur sur la tête, une *Viola tricolor*, qui porte le joli nom *pensée* en français.

L'imagerie médicale de ces dernières décennies a fait des progrès énormes, rendant possible de voir en *real time* les processus neuronaux de l'échange d'informations et de signaux dans le cerveau et le système nerveux : la pensée. J'ai voulu, en tant qu'artiste visuel, chercheur fondamental dans un autre domaine, rendre visible ce qui est invisible, montrer, de manière métaphorique, ce qui se passe dans une tête, dans un cerveau. Rendre visible la pensée. L'intérieur tourné à l'extérieur, comme un pull-over porté à l'envers.

La sensation pendant cette performance est étrange. D'apparence si apaisée et méditative, cette position corporelle demande un effort physique et mental considérable. Le cerveau lutte entre deux consignes contradictoires : rester debout, donc en éveil, prêt à l'action – et garder les yeux fermés, donc en repos, prêt au sommeil. Ainsi lutte-t-on constamment entre le besoin impératif d'ouvrir les yeux, et celui, antagoniste, de se coucher, pour donner une cohérence à sa position. Les premières minutes sont pénibles, on est soumis à une lutte intérieure tumultueuse. Mais petit à petit un certain équilibre précaire s'installe. Et le cerveau commence à se concentrer sur ce qui se passe autour. On entend tout, on sent les mouvements, les courants d'air, les températures, les vibrations, les odeurs, les proximités, les bribes de conversation lointaines, les souffles. Cette concentration à son entourage devient si forte qu'après un certain temps le rapport de cause à effet semble s'inverser. J'ai l'impression que les événements autour de moi ont lieu *parce que je les pense, comme si ma pensée les déclenchait.*

Quand j'ai fait la performance la deuxième fois, sur invitation de Lisa Sartorio pour *Passage pas sage* en 2017 à Paris, j'ai essayé de tenir le plus longtemps possible. Je me suis évanoui après environ une heure trois quarts, mon corps et esprit ne tenant plus. *Pensée foudroyante !*

Quand j'ai découvert les photos de ma performance à Châtellerault, j'étais surpris de cet espace vide autour de moi. Comme si la pensée créait une force centrifuge, ou un champ magnétique autour d'elle.

Comment les pensées viennent-elles à l'artiste ?

Je ne sais pas. Peut-être les pensées, les idées, les images sont toujours là, invisibles, insaisissables, elles flottent autour de nous comme dans un nuage, un *cloud* (ou comme des aérosols dans l'air). Avec un peu de chance, avec assez de disponibilité d'esprit, d'attention, on peut en saisir une au vol, on l'attrape, on la fait se poser, se condenser, et on lui donne une forme. Je crois que c'est ça, le travail des artistes.

On cherche la forme la plus directe, la plus simple, la plus adaptée, et on fait avec les moyens qui sont à notre disposition. Dessin, photo, vidéo, installation, performance, assemblage, édition sont les moyens modestes et accessibles que j'aime utiliser.

Le génie solitaire et providentiel n'existe pas. Nous sommes tous part d'un mouvement de pensées, d'un flux d'idées, d'une rivière de connaissances, d'expressions, de points de vue, de regards, de mots, sons, mouvements et images.

Nul homme n'est une île.

Jakob Gautel, *Pensée - Cogito ergo sum*, Châtellerault, 1er février 2019. Photo J.-L. T.

Thierry Fontaine, *Trésor*, photographie, 2009. Galerie Les filles du Calvaire.

Claude Pauquet, casse auto à Tours, 2019. Exposition *Loire [s]* du 22 janvier au 3 avril 2021 à La Sabline, musée de la préhistoire de Lussac-les-Châteaux.

SOFIA

Claude Pauquet, photographie de la série en cours *Catalogue des possibles*. Les masques : Audacie à Châtellerault, 2020.

Jean-Claude Guillebaud

Jacques Ellul, le refus du dogmatisme

Jean-Claude Guillebaud se destinait à une carrière universitaire aux côtés de Jacques Ellul à Bordeaux. Mai 68 l'a révélé au journalisme grâce à *Sud Ouest*.

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photo **Alberto Bocos**

«Déjeuner excellent, moralement et gastronomiquement, avec Jean-Claude G. Je sens en lui un appui, venu miraculeusement alors que tout s'effondrait.» Edgar Morin parle ainsi de son éditeur dans son journal du 1er janvier 1995 au 31 janvier 1996, *Pleurer, aimer, rire, comprendre* (Arléa, 1996). Il s'agit de Jean-Claude Guillebaud dont l'aventure intellectuelle a commencé à Bordeaux au début des années 1960 avec Jacques Ellul.

L'Actualité. – Comment avez-vous rencontré Jacques Ellul ?

Jean-Claude Guillebaud. – En 1962, après mon bac, je me suis inscrit en Fac de droit et à Sciences Po à Bordeaux. Parmi les quatre ou cinq livres qu'il fallait acheter pour les conférences de méthode, il y en a un qui m'a littéralement sidéré : *La Technique ou l'enjeu du siècle* de Jacques Ellul. Dans ce livre publié en 1954, il affirmait que l'opposition entre l'Est et l'Ouest, entre le socialisme et le capitalisme relevait des querelles du XIXe siècle. L'enjeu fondamental était désormais ailleurs : la technique va-t-elle nous submerger ? Serons-nous capables de résister à son emprise ? Sans pour autant la diaboliser ou la rejeter. Naturellement, j'ai choisi son cours et assez rapidement des amis m'ont présenté à Jacques Ellul. Dans sa grande maison de Pessac, il organisait des soirées de discussions où se retrouvaient des étudiants mais aussi des jeunes de banlieue parce qu'il avait parrainé un club d'action jeunesse pour les jeunes délinquants en milieu ouvert, des hippies de passage, des moines bouddhistes, de jeunes politiciens peu connus… Avec Ellul, nous nous sommes peu à peu liés d'amitié.

Pour payer mes études, j'étais journaliste pigiste à *Sud Ouest*. Henri Amouroux, le directeur, m'avait dit un jour : «Faites-moi un projet parce qu'on ne sait plus parler à la jeunesse dans le journal.» J'avais 18 ans. Aussitôt fait et accepté. Avec un copain, nous avons écrit un projet détaillé et nous avons eu carte blanche pour créer une page par semaine intitulée «17-24». Le premier numéro est sorti début 1963. Cette parution, chaque jeudi, a duré neuf ans.

J'ai fini par décrocher deux diplômes d'études supérieures (DES) en droit privé et en sciences criminelles. Jacques Ellul m'a alors proposé de devenir son assistant à la fac afin de préparer ensuite mon agrégation. Entre-temps, Mai 68 m'a fait bifurquer. Le 6 mai, j'ai reçu une convocation pressante de la direction de *Sud Ouest*. J'étais à la fois journaliste et étudiant, cela leur semblait idéal pour «couvrir» les événements. Ils m'envoient donc à Paris où les manifestations violentes avaient commencé le 3 mai. Je devais écrire au moins une page par jour. Évidemment, sur le fond, j'ai été enthousiasmé par Mai 68, du moins au début.

À la rentrée 1968, Jacques Ellul m'explique que la loi d'orientation de l'enseignement supérieur d'Edgar Faure, bâtie dans la précipitation, avait introduit un tel désordre à l'université qu'il était dans le brouillard, comme ses collègues. Il m'a conseillé de rester un an de plus au journal. Malheureusement, j'avais déjà

Jean-Claude Guillebaud vit à Bunzac en Charente. Parmi ses nombreux livres : *La Refondation du monde*, Seuil, 1999, *La Force de conviction*, Seuil, 2005, *Comment je suis redevenu chrétien*, Albin Michel 2007. Il tient une chronique dans *Sud Ouest Dimanche* depuis 1986.

envoyé ma lettre de démission ! J'ai donc demandé un rendez-vous à Henri Amouroux pour lui expliquer la situation. Il a entendu ce qu'il *voulait* entendre et m'a remercié de préférer *Sud Ouest* à une carrière de professeur à la fac de Bordeaux. «Vous nous faites un plaisir formidable, me dit-il en me prenant les épaules, et pour vous récompenser je vais vous envoyer faire votre premier reportage de guerre, au Biafra !»

Qu'avez-vous emmené de Jacques Ellul ?

Il y avait chez Jacques Ellul un refus absolu du dogmatisme. Il incarnait pour moi la dissidence et la liberté. Par exemple, se sentant proche des situationnistes, il était allé les rencontrer à Strasbourg avec l'envie de les rejoindre. Il leur a dit que pour lui, une seule chose n'était pas négociable : il était chrétien. Les situationnistes ne pouvaient accepter cela. Il ne les a donc pas rejoints tout en continuant à s'intéresser à leurs travaux. Je lui dois d'avoir contribué à me ramener au christianisme dont je m'étais éloigné comme beaucoup de gens de ma génération. Jacques Ellul m'a raconté qu'il s'était intéressé au christianisme à l'âge de 18 ans. Ne sachant pas encore s'il allait rejoindre le catholicisme ou le protestantisme, il avait pris un an pour lire ou relire toute la prose anti-chrétienne depuis l'antiquité afin de vérifier si sa foi tenait le coup.

Comment êtes-vous passé du journalisme à l'édition ?

Après avoir reçu le prix Albert-Londres en 1972 pour des reportages publiés dans *Sud Ouest*, j'ai été embauché au *Monde*. J'étais engagé par Jacques Fauvet, le nouveau directeur, mais Hubert Beuve-Méry, fondateur du journal, et qu'on appelait toujours «le patron», avait encore un bureau au quatrième étage, rue des Italiens. Je devais aller me présenter à lui. Très bon accueil de sa part et une seule consigne : «Ne nous ressemblez pas !» Puis Fauvet de confirmer : «Quand on engage aujourd'hui un jeune journaliste, il se déguise en journaliste du *Monde*, et le journal ne se renouvelle jamais !»

Une autre chose m'a étonné. Dans le couloir étaient affichés les salaires de tout le monde, y compris celui du patron. Je quittais les chuchotements de la province pour entrer dans un journal où tout était ouvert. Cela dit, on était moins bien payés au *Monde* que dans les autres journaux nationaux mais c'était tellement mieux d'être là.

Le Monde et les éditions du Seuil avaient des liens très particuliers, une histoire commune ancrée dans le christianisme de gauche. Les deux patrons, Jacques Fauvet et Paul Flamand se connaissaient très bien. En outre, Jean Lacouture avait créé au début des années 1950 la collection «Histoire immédiate» qui publiait des livres de reportages, souvent écrits par des journalistes du *Monde*. Flamand m'en a confié la charge.

Éditeur, c'est le privilège de pouvoir discuter avec de grands auteurs…

En devenant éditeur j'ai surtout découvert la responsabilité financière. J'étais finalement devenu directeur littéraire, en charge de tous les essais. Une fois par mois Paul Flamand, puis son successeur nous réunissait dans son bureau et faisait les comptes. J'ai vraiment connu le stress financier à ce moment-là.

Bien sûr, j'ai pu nouer des liens très forts avec les auteurs. On m'a confié Edgar Morin au début des années 1990 parce qu'il avait l'impression qu'on ne s'occupait pas assez de la promotion de ses livres. Je

ne le connaissais pas mais j'avais été bouleversé par son livre *Autocritique*, publié en 1959, où il raconte sa rupture avec le parti communiste puis son exclusion. On n'avait jamais été aussi loin dans la probité. Ce livre est un vrai voyage au bout de soi-même. J'ai pris l'habitude de déjeuner avec lui et je lui en ai souvent parlé. Notre relation est devenue proche de l'amitié. Je lui ai dédié d'ailleurs un de mes livres, *Le Goût de l'avenir* (2003). Edgar Morin a vécu des moments très douloureux. Son amitié est devenue pour moi une magnifique leçon de vie. Il aime tant la vie ! C'est communicatif. ■

RENCONTRE AVEC LES SITUATIONNISTES

Dans un livre d'entretien avec Gérard Berréby, *Rien n'est fini, tout commence* (Allia, 2014), Raoul Vaneigem relate la rencontre avec Jacques Ellul : «Il nous avait écrit et sa lettre exprimait des opinions proches des nôtres. À la fin de l'entretien, nous lui avons proposé de nous rejoindre. À quoi, il a rétorqué : "Non, vous ne voudriez pas de moi. Je dois vous avouer que je suis chrétien et protestant." Nous en sommes restés là !» Puis : «Il connaissait nos positions sur la religion. Cela ne nous a pas empêchés d'être sous le charme de sa conversation…»

Comment un ellulien par atavisme congénital devient journaliste, écologiste, lecteur des ouvrages théologiques de Jacques Ellul puis pasteur.

Par **Stéphane Lavignotte**

Stéphane Lavignotte
De la famille d'Ellul

Dans l'après-guerre, mon grand-père va chercher à la gare Jacques Ellul qui donne une conférence à la paroisse protestante de Salies-de-Béarn, dans les Pyrénées-Atlantiques. Chemin faisant, Ellul lui explique qu'il ne mange jamais de boudin car il est écrit dans l'Ancien Testament «le sang c'est l'âme et tu ne dois pas manger l'âme avec la chair» (Dt 12:23). C'est un choc pour mon aïeul, bon protestant, attaché à l'autorité de la Bible, d'une famille de petits paysans qui vit comme un rite la «pelère», sacrifice du cochon de la ferme pour en faire des saucisses, du pâté et… du boudin.

Il y a beaucoup de Jacques Ellul (1912-1994) dans cette histoire. Ce juriste, professeur de droit à la faculté de Bordeaux, théologien protestant, férocement gascon, précurseur de l'écologie, maître de Noël Mamère, José Bové, Jean-Claude Guillebaud ou du maire de Bordeaux Pierre Hurmic, n'a cessé de contrecarrer les évidences de son temps : ennemi de tous les huis-clos, de tous les consensus, il lui fallait ouvrir des brèches. Un de ses premiers livres, *Exégèse des nouveaux lieux communs* (1966), à la manière du *Dictionnaire des idées reçues* de Gustave Flaubert ou de l'*Exégèse des lieux communs* de Léon Bloy, n'a rien perdu de son actualité : «On nous a trompés», «Plus de paroles, des actes !», «Il faut prendre une attitude positive»…

Avant même d'avoir lu ses livres, je fus ellulien par atavisme congénital. Cet impératif – très protestant – de n'affirmer que ce qu'on a pensé par soi-même après l'avoir soumis à toutes les objections possibles – le «penser contre soi» d'André Gide, un autre protestant – était une habitude familiale. Enfant et ado, toutes mes affirmations étaient passées au crible. J'ai le souvenir, un peu cuisant, d'une fois où je venais de répéter comme si c'était une idée personnelle une affirmation sur les cours du prix du pétrole (!) qu'un de leur ami venait de faire, et ma grand-mère de me tancer mi-courroucée mi-amusée : «Tu dois penser les choses par toi-même !» Cet état d'esprit n'a sans doute pas été pour rien dans mon premier métier, journaliste.

Stéphane Lavignotte a publié *Jacques Ellul, l'Espérance d'abord*, Olivétan, 2008, *Jacques Ellul, actualité d'un briseur d'idoles, 50 ans de chroniques dans Réforme*, (dir.), Réforme, 2004. Jean-Luc Porquet, *Jacques Ellul l'homme qui avait presque tout prévu*, Le Cherche Midi, 2004.

QUE NOUS FAIT LA TECHNIQUE ?

Une des entrées de l'*Exégèse des nouveaux lieux communs* est «la machine est un objet neutre dont l'homme est le maître». Si à un fils de paysan dans les années 1940, il fallait contester l'évidence du boudin, pour des humains des années 1950 et 1960 (et d'aujourd'hui !), ce sont les bienfaits et la neutralité de la technique qu'il est nécessaire de remettre en cause. Jacques Ellul ne définit pas la technique comme un champ précis – la technologie ? l'appareil de production ? – mais comme tout système à la recherche de l'efficacité en toutes choses et par tous les moyens. Le problème n'est pas un objet isolé – comme l'a écrit Jean-Luc Porquet dans le livre qui a fait redécouvrir Ellul : «L'ennemi n'est pas le tire-bouchon» – mais l'interconnexion croissante des objets techniques qui accentuent ses caractéristiques et la rendent incontrôlable… en nous contrôlant.

Par cette description implacable, Ellul veut nous affranchir de l'illusion que la technique n'est qu'un outil : il y a une logique de l'outil, comme l'a développé un de ses principaux disciples et penseur de l'écologie, Ivan Illich. La question éthique n'est plus : que faisons-nous de la technique ? Mais : que nous fait la technique ?

Cette critique de la technique a toujours accompagné ma réflexion d'écologiste, de mes manifs d'enfant contre la centrale nucléaire de Civaux dans les années 1970 à mes premières manifs à vélo d'étudiant à Bordeaux contre la bagnole à la fin des années 1980, en

Jérôme Ellul / Archives familiales

Jacques Ellul dans son jardin à Pessac.

passant par l'incessant bricolage par mon père et ses copains de leurs voitures, tondeuses à gazons, postes de radioamateurs, comme des techniques qui n'avaient qu'à aussi bien se tenir que le tire-bouchon… À la fin des années 1980, quand j'ai poursuivi mes études à l'IEP de Bordeaux où il avait enseigné, je n'ai pas rencontré Ellul et je le regrette. Je ne le lisais pas encore. Mais quand j'ai plongé dans ses articles dans l'hebdomadaire protestant *Réforme* pour en éditer une sélection, j'étais en terrain connu…

PASTEUR ENGAGÉ DANS LE MONDE

Lors des conférences qui ont suivi la publication de mon livre, une question revenait : sa vision de la technique n'est-elle pas trop unilatérale ? Qu'en faire puisqu'on n'arrive pas à se passer de la technique ? Voilà la réponse que j'ai donnée et qui m'est utile dans mes engagements de pasteur engagé dans le monde – et grand lecteur des ouvrages de théologie d'Ellul. Si on peut contester l'idée qu'il y a une essence de la technique, sa réflexion ne décrit-elle pas des tendances lourdes ? Ainsi, si la technique n'est peut-être pas *complètement* autonome, insécable, s'auto-accroissant, etc., n'a-t-elle pas une forte tendance à l'être ? Si cette *forte tendance* était prise en compte, nombre de nos quasi-réflexes ne seraient-ils pas remis en cause ? Par exemple, ne pas choisir des réponses techniques aux problèmes politiques et sociaux (face à la délinquance, le travail social et la réduction des inégalités plutôt que la vidéo-surveillance), chercher d'abord des réponses non-techniques ou l'étant faiblement (l'agriculture bio plutôt que les manipulations génétiques…), plutôt une technique archaïque que dernier cri (des simples vélos et pas des Vélib'), une technologie maîtrisable ou réparable par soi-même plutôt que seulement par des spécialistes (les logiciels libres plutôt que Windows et le cloud), etc. J'écris donc (merci papa pour ce texte sur Open office) avec un ordinateur utilisant le système Ubuntu… Ellul for ever ! ■

LES 7 CARACTÉRISTIQUES DE LA TECHNIQUE

La critique de Jacques Ellul envers le système technicien peut se résumer en sept adjectifs. La technique est *rationnelle*, exclue toute créativité ou spontanéité. Elle est *artificielle* et artificialise le monde, et devient le nouvel environnement de l'humain qui remplace l'ancien, naturel. La technique *s'universalise* : elle étend sa logique à l'ensemble du monde et des activités humaines ; la politique, l'art ou les loisirs deviennent des activités techniques. Elle fonctionne de manière *automatique* et *autonome* : l'homme n'a plus de choix, la technique elle-même induit les bifurcations. La politique n'a pas de prise sur les choix réels. De plus, la technique connaît un *auto-accroissement* que rien ne peut arrêter selon l'adage «On n'arrête pas le progrès». Les techniques entraînent la création d'autres techniques y compris quand elles échouent : la technique crée des problèmes pour la résorption desquels on crée d'autres techniques qui elles-mêmes créent des problèmes, etc. La technique est *insécable* : on ne peut en prendre certains aspects et pas d'autres, séparer le civil du militaire ou l'immoral du moral.

Jean-François Pressicaud
Témoin d'Ellul

Il l'a rencontré la première fois en 1963. Presque soixante ans plus tard, la pensée de Jacques Ellul lui paraît toujours aussi pertinente. Jean-François Pressicaud le dit sans détour : «On a toujours besoin de lui.»

Par **Michel Lulek / La Navette**

Au cours de l'été 2019, Jean-François Pressicaud, un retraité de 77 ans, libertaire de toujours, décide de monter, depuis sa petite ville de Felletin, dans la Creuse, sur le plateau de Millevaches pour aller voir ces «jeunes» qui viennent de s'installer dans une ancienne colonie de vacances à l'abandon depuis plus de dix ans. Il en a entendu parler et aimerait mieux les connaître. Ils sont venus ici pour fuir l'université, la ville et leurs modèles, persuadés que dans un cadre aussi déroutant, un lieu sans électricité et éloigné des métropoles, la réinvention de nouvelles manières de faire de la recherche, de lier politique et pratique, est possible : «Ce que la science objective démontre le mieux aujourd'hui, ce sont ses propres impasses ; on pourrait donc abandonner, en même temps que l'objectif, les méthodes qui le soutiennent», écrivent-ils. Ou encore : «Ici, on a pris le parti des broussailles : on préfère l'indisciplinarité aux champs académiques rectilignes.» Pour se présenter rapidement, pour se situer, Jean-François cite trois noms : Ellul, Illich et Gorz. Des références intellectuelles que son jeune interlocuteur ne renie pas, au contraire : «Moi c'est à peu près pareil...»

UNE LECTURE ESSENTIELLE

Que le nom du penseur et professeur bordelais établisse un lien aussi immédiat dit bien l'importance qu'a Jacques Ellul sur des générations pourtant bien différentes. Lorsqu'en 2012 le professeur de philosophie Frédéric Rognon publie, chez Labor et Fides, un ouvrage rassemblant les témoignages de quelque «soixante héritiers de la pensée de Jacques Ellul», c'est sous le titre *Générations Ellul*. Générations avec un *s*, on l'aura remarqué. Parmi les dizaines de témoins, Jean-François Pressicaud est convoqué à la rubrique «les anarchistes» (ils sont trois sous cette étiquette). Ce n'est pourtant pas dans ces réseaux que Jean-François rencontre la première fois Ellul. Jeune bachelier de Saint-Léonard-de-Noblat, en Haute-Vienne, il rejoint la faculté de droit de Limoges, seule voie locale alors ouverte aux études supérieures (hors médecine). «Pour la quatrième année de licence, par contre, il fallait aller à Poitiers ou à Bordeaux. Comme j'avais un copain bordelais, j'ai opté pour cette destination.» Il suit le cours de droit de l'information donné par le professeur Ellul dont les étudiants savent qu'il est le grand spécialiste du droit des institutions, auteur d'une fameuse *Histoire des institutions*, un classique de la collection Thémis aux Presses universitaires de France, qui a accompagné (là encore) des générations d'étudiants. L'année suivante, l'étudiant se souvient d'«un passionnant cours de recherche» que conduit l'érudit, consacré à Dumézil et sa théorie de la tripartition dans les sociétés indo-européennes. «À l'époque, j'ignorais les autres facettes de ce professeur impressionnant, réservé, au savoir encyclopédique», explique Jean-François qui se rappelle l'énorme bibliothèque que le professeur avait chez lui. «Un autre mandarin, le juriste Maurice Duverger, parlait bien de la "passion anti-technicienne" d'Ellul, mais je ne découvrirai cet Ellul-là que vers 1969-1970 en lisant *La Technique ou l'enjeu du siècle*. Une lecture essentielle pour moi. C'est à partir de cette analyse que je me suis défini non seulement comme anarchiste, mais comme écologiste.» «Écologiste libertaire» affichera-t-il même en 1995 en se présentant sur une liste municipale pour chasser (avec succès) un vieux cacique local...

1. *La Gueule ouverte*, n° 11, septembre 1973.

Au cours des années suivantes, Ellul et Pressicaud se recroiseront plusieurs fois. Au procès d'un de ses camarades, Jean Coulardeau, anarchiste lui aussi et insoumis en 1968 au service national (Jean-François Pressicaud opte lui pour l'objection de conscience). Ou dans les années 1970 au Centre protestant de l'Ouest (CPO) à Celles-sur-Belle, dans les Deux-Sèvres, où Ellul intervient sur le thème de la bureaucratie comme un cas particulier de la technique administrative. «Je me rappelle qu'en faisant la vaisselle ensemble, nous parlions de mon métier d'éducateur. Ces questions l'intéressaient car il s'était occupé d'un club éducatif dans la banlieue de Bordeaux.»

LÀ EST LA QUESTION

En 1973, *La Gueule ouverte*, une des premières publications de l'écologie politique, demande un article à Jean-François pour présenter Ellul à ses lecteurs, en complément d'une interview du professeur réalisée par Michel Rodes[1]. C'est encore au sein du groupe du Chêne que se poursuit ce cheminement, un groupe d'amis de Jacques Ellul et Bernard Charbonneau (autre Bordelais, pionnier de l'écologie politique, un des pères de la critique du développement et de ce qu'on appellera plus tard la «décroissance») qui se réunit tous

les ans dans les années 1970 et 1980 et qui produit des réflexions sur la non-violence, l'économie, l'agriculture, etc. Rejoint par d'autres penseurs (Illich et Gorz donc), Ellul a ainsi accompagné la réflexion et la pratique de Pressicaud qui, en bon cycliste qu'il est, préféra toujours la force du mollet au moteur de sa voiture, dédaigna longtemps le courrier électronique et résiste toujours au téléphone portable ou aux réseaux dits sociaux... Une réponse modeste aux propos que Jacques Ellul tenait dans *La Gueule ouverte* en 1973 : «L'homme actuel est infiniment fragile au milieu des structures, mais rien ne peut fonctionner sans son adhésion : si le système perd sa légitimité, il ne pourra durer indéfiniment au niveau répétitif. Mais seul l'homme peut lui reconnaître ou attribuer une légitimité, là est la question.» ■

Jérôme Ellul / Archives familiales

Jacques Ellul et Bernard Charbonneau, en 1951 ou 1952, sur le perron de la maison de ce dernier à la Chabanne, au bord de la Garonne à Cambes. Entre les deux, Marguerite Seurin qui avait bénéficié d'une recommandation d'Ellul pour étudier la théologie à la faculté de Genève. Son frère Jean-Louis Seurin serait l'auteur de la photo.

LA LOI DE LIBERTÉ

Un inédit de Jacques Ellul a paru fin 2020 chez Bayard : *La loi de liberté. Commentaire de l'épître de Jacques*. Pendant quarante ans, Jacques Ellul animait des études bibliques chez lui. Philippe Louiset a confié douze heures d'enregistrement sur cassettes (datant de 1978) à Bernard Bouyssou qui les a décryptées avec sa femme Hélène et mise en forme. «À la fin de cet exercice, on apprend à marcher sur un sentier caillouteux, mais rendu visible par la machine intellectuelle ellulienne. Car loin de faciliter notre façon de vivre, une telle étude stimule la lucidité et provoque une insécurité existentielle tenace», affirme cet ancien ingénieur agricole, retraité dans les Deux-Sèvres, membre actif de Solidarité Paysans.

EN LIBRAIRIE. La réédition de deux livres de Jacques Ellul est prévue début 2021 : *L'Empire du non-sens* (L'Échappée), *L'Homme et l'Argent* (La Table ronde, en mars).

AIJE. L'Association internationale Jacques Ellul est présidée par Patrick Chastenet, professeur de sciences politiques à l'université de Bordeaux, auteur de nombreux ouvrages sur Jacques Ellul. Le site internet de l'association est un réel centre de ressource.

THÈSE. Bernard Charbonneau : agir pour «sauver la nature et la liberté», des années 1930 aux années 1968, c'est le titre de la thèse de doctorat de Sébastien Morillon, effectuée sous la direction de Laurent Vidal, soutenue en 2017 à l'université de La Rochelle.

Bernard Charbonneau
Face à la Grande Mue

Critique dès les années 1930 de l'idéologie productiviste et techniciste, Bernard Charbonneau est un précurseur de l'écologie politique. À redécouvrir.

Par **Daniel Cérézuelle**

Précurseur longtemps méconnu de l'écologie politique, penseur de la liberté, Bernard Charbonneau (1910-1996) a eu dès son jeune âge la conviction que son siècle serait, en même temps et pour les mêmes raisons, celui du totalitarisme et du saccage de la nature. En 1935, il rédige avec son ami Jacques Ellul les *Directives pour un manifeste personnaliste* qui proposent, au nom d'un idéal de liberté et d'autonomie, une critique de l'idéologie productiviste et techniciste qui anime tout autant le libéralisme que le communisme et le fascisme. En 1937, Bernard Charbonneau a fait circuler dans les cercles personnalistes un manifeste intitulé : *Le Sentiment de la nature, force révolutionnaire*. Il y proclamait la nécessité de mettre la question de la nature et de sa protection au cœur de la politique.

La Grande Mue est un site dédié à la pensée de Bernard Charbonneau. Des centaines de pages et de documents à consulter.

PROTÉGER L'HOMME DE LUI-MÊME

Charbonneau n'a jamais été l'apôtre d'une sacralisation de la nature, et il ne croit pas qu'il y ait pour l'homme une manière «naturelle» de vivre, qui définirait une fois pour toute la bonne vie. Ce n'est pas la nature «en soi» qu'il convient de protéger : sa puissance cosmique dépasse infiniment l'homme et les galaxies n'ont nullement besoin de son respect. La nature, elle, continuera à exister ; elle a pour elle les millions d'années et l'immensité du cosmos pour recommencer. La nature est invincible, c'est l'homme, capable de liberté, qui est fragile. Charbonneau redoute que l'imprudence et l'inconséquence humaines favorisent une réorganisation de la nature, qui de toute façon, produira de nouveaux équilibres, équilibres dans lesquels l'homme libre n'aura peut-être plus sa place. Charbonneau ne rejette pas le progrès technique car il n'y a pas de liberté sans exercice d'une puissance. L'homme doit mobiliser la puissance de son esprit et de sa technique pour créer dans la nature un espace de liberté. Toutefois, dans un monde limité, le développement indéfini de la puissance matérielle et de l'organisation sociale risque d'anéantir la liberté de l'homme.

LA *GRANDE MUE* DE L'HUMANITÉ

Charbonneau pense que la disparition des campagnes et le saccage industriel des milieux naturels sont inscrits dans la logique de fonctionnement de la société moderne. Et cette logique ne résulte pas seulement de la recherche égoïste du profit qui caractérise le capitalisme. Elle vient de plus loin et de plus profond, et sous-tend également les progrès de l'État. C'est pourquoi elle anime non seulement les sociétés libérales, mais les sociétés totalitaires. De droite ou de gauche, le fascisme partage avec le capitalisme un idéal productiviste.

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, Charbonneau pose déjà les problèmes de la technocratisation de la vie sociale et politique, de la dégradation rapide des milieux naturels, de la liquidation de l'agriculture paysanne, des propagandes et des médias, de la transformation de la culture en une industrie du spectacle, etc. Pour Charbonneau, il s'agit de manifestations, liées entre elles, d'un processus de fond qu'il appelle *la Grande Mue de l'humanité*. Celle-ci se caractérise par la montée en puissance accélérée du pouvoir d'agir des hommes dans tous les domaines, et pas seulement dans le domaine de la production économique. Le progrès des sciences et

Daniel Cérézuelle, né en 1948, a étudié la philosophie et les sciences sociales. Il a enseigné en France et aux États-Unis. Actuellement, il mène des recherches dans deux domaines : la philosophie de la technique et de l'imaginaire technicien ; le rôle socialisant de l'économie non monétaire. Il a écrit *Écologie et liberté. Bernard Charbonneau précurseur de l'écologie politique* (Parangon/Vs, 2006), *La technique et la chair : essais de philosophie de la technique* (Parangon/Vs, 2011), *L'autoproduction accompagnée. Un levier de changement*, avec Guy Roustang (*Érès*, 2010).

des techniques a permis un accroissement de la puissance humaine sur le monde matériel, ce qui a rendu possible le décollage de la croissance économique et de la production de biens de consommation

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE

Mais cette montée des appareils de puissance a une autre dimension : il réorganise les comportements des individus et des groupes grâce au fonctionnement impersonnel de l'État. Économique, technoscientifique, organisationnelle, ces trois dimensions de la puissance sont des manifestations d'un processus unique, qui se prépare depuis longtemps et dont l'accélération depuis la naissance de la civilisation industrielle en Europe entraîne un bouleversement complet de la civilisation, et cela sur toute la planète : «L'État, c'est la machine, ou plutôt l'État et la machine ne sont que deux aspects d'un même devenir. Dans leur tâche unificatrice, l'industrie et l'État convergent vers un même but. Aujourd'hui ils sont sur le point de se confondre. […] Parce que la même raison profonde meut leur progrès : une volonté de puissance matérielle[1].»

VERS LA TOTALISATION SOCIALE

De cette Grande Mue, Charbonneau souligne deux aspects. Elle se caractérise en premier lieu par une accélération de la montée en puissance du pouvoir humain dans tous les domaines, ce qui entraîne un bouleversement continuel de la nature et de la société, bouleversement qui échappe au contrôle de la pensée et finit par s'emballer comme un glissement de terrain qui dévale sa pente par simple inertie. Elle se caractérise aussi par un mouvement de totalisation, auquel elle tend d'elle-même, *par la force des choses,* c'est-à-dire selon une nécessité qui se déploie de manière impersonnelle et indifférente aux projets humains. L'exemple de la Première Guerre mondiale montre que la course aveugle à la puissance exige la saisie de toute la population, de toutes les ressources industrielles, agricoles et forestières, de la totalité de l'espace aussi bien que de la vie intérieure des peuples, à qui on demande non seulement de participer par leurs actes, mais aussi de consentir intérieurement au conflit et même de justifier la logique anonyme qui va les détruire.

Ce que Charbonneau redoute, c'est la disparition de la liberté. «Parce que notre puissance s'élève à l'échelle de la terre, nous devons régir un monde, jusqu'au plus lointain de son étendue et au plus profond de sa complexité. Mais alors l'homme doit imposer à l'homme toute la rigueur de l'ordre que le Créateur s'est imposé à lui-même. Et le réseau des lois doit recouvrir jusqu'au moindre pouce de la surface du globe. En substituant dans cette recréation l'inhumanité d'une police totalitaire à celle d'une nature totale[2].» C'est pourquoi nous devons apprendre à maintenir un équilibre entre deux exigences également nécessaires mais pourtant contradictoires : d'un côté, nous libérer *de* la nature en exerçant un pouvoir sur elle, et de l'autre, choisir de limiter notre puissance sur elle par besoin d'être libre *dans* la nature. «Nous ne pouvons pas esquiver notre condition, notre chance n'est pas plus dans le progrès que dans le retour à la nature. Elle est seulement dans un équilibre précaire entre la nature et l'artifice, que devra toujours maintenir la veille de la conscience», conclut-il dans *Le Jardin de Babylone*. ■

La Grande Mue

Henriette (née Daudin, 1919-2005) et Bernard Charbonneau (1910-1996) sur le perron de leur maison du Boucau, à Saint-Pé-de-Léren, vers 1990.

1. Bernard Charbonneau, *L'État*, Economica, 1987.
2. Bernard Charbonneau, *Le Jardin de Babylone*, éd. de l'Encyclopédie des nuisances, 2002, p. 30-31. Cette idée sera développée dans *Le Système et le chaos*, éd. Sang de la Terre, 2012.

Marcel Conche

Entrevue, en Corrèze, avec Épicure

Récit d'une visite impromptue et néanmoins chaleureuse à Altillac chez l'auteur d'*Épicure en Corrèze*, le philosophe Marcel Conche.

Par **Marc Miginiac**

Tulle est à quelques kilomètres d'Altillac, quarante minutes par une route agréable avec le soleil, qui serpente sur le plateau, puis descend insensiblement vers la Dordogne. Le paysage et l'habitat commençant doucement à changer, annoncent le Périgord. Pour celui qui vient de la haute Corrèze, on a l'impression d'aller vers le midi.

Altillac, c'est le village de Marcel Conche où il habitait, à l'époque, la maison de sa grand-mère paternelle.

Je connaissais Marcel Conche au travers de sa philosophie, heureux et fier de connaître un Corrézien célèbre et de plus un voisin, un «pays». Mon beau-frère, sachant que je m'intéressais à la philosophie, par défi un rien moqueur et amusé, m'avait offert *Épicure en Corrèze*.

Je l'avais redécouvert plus tard en travaillant mon mémoire de philosophie et j'avais été séduit par la limpidité de ses propos mettant la philosophie à ma portée.

Connaître un «vrai» philosophe habitant à quelques kilomètres de là, avec qui je venais d'avoir une certaine proximité pendant plus d'un an, l'occasion était trop belle… Aussi me voilà parti : je verrais bien comment je serai accueilli, sans aucune préséance et surtout sans prévenir… Je laissais le hasard, si cher à Marcel Conche, présider à notre rencontre. Altillac est un petit village de l'autre côté du pont qui enjambe la Dordogne à Beaulieu. Je m'étais proposé d'aller vers l'église, au centre du pays. La surprise c'est qu'il n'y a pas de place centrale et que l'église se trouve isolée au sommet d'une petite colline qui domine le village et les hameaux le constituant. La Maisonneuve, lieu de résidence de Marcel Conche, en est un.

L'église jouxte le cimetière et il n'y a qu'une maison de l'autre côté (le presbytère) fermée ce jour-là et pas une âme qui vive… Heureusement en redescendant, un habitant m'a gentiment m'indiqué le chemin de la demeure du philosophe.

PETITE MAISON DU GRAND PHILOSOPHE

J'arrêtais la voiture, un peu en contrebas de la maison. Tout était silencieux. Seul le bruit des oiseaux et une tronçonneuse dans le lointain venaient troubler la paix qui se dégageait des lieux.

Je grimpais doucement l'escalier herbeux qui longeait la maison et me retrouvais sur une petite terrasse. *C'était là*, sans aucun doute comme le prouvaient les livres entassés un peu partout et les chapeaux que j'apercevais par la porte fenêtre qui éclairait la pièce que j'avais longée en montant l'escalier.

La maison était petite. La partie de gauche faisait une avancée, constituant une sorte de tourelle carrée et la porte d'entrée était dans le renfoncement, sur le milieu de la façade. J'apercevais la Clio garée dans une remise de l'autre côté de la terrasse et un massif central accueillait quelques vieux rosiers. Un fauteuil vétuste, tout lacéré par les chats et des croquettes éparpillées dans divers endroits témoignaient que les lieux étaient occupés. D'ailleurs un chat somnolait et il se leva en

Marcel Conche est né en 1922 à Altillac, en Corrèze. Il fut professeur de philosophie à la Sorbonne. Son œuvre philosophique et littéraire est publiée principalement aux PUF, aux Belles Lettres «Encre marine», HDiffusion. Il a touché un large public avec *Épicure en Corrèze* (Stock, 2014, Folio, 2016).

Marc Miginiac a entrepris une thèse de philosophie sur l'aléatoire dans la philosophie de Marcel Conche, à l'université de Tours sous la direction de Juliette Grange, après une carrière de médecin.

s'écartant à mon approche. Le bouton de la sonnette semblait m'attendre. Après quelques hésitations, je sonnais…. Et j'entendis une voix forte et assurée : «Entrez !» Surpris – je m'attendais à ce que quelqu'un vienne m'ouvrir – j'obtempérais.

Le philosophe était dans sa cuisine, assis, en train de manger (il était 16 h !)… un plat de pâtes, la goutte au nez ! Surpris de me voir, me prenant pour une connaissance sans doute, il dit : «Tiens, bonjour…» Mais regardant de nouveau cet intrus (en tenue très décontractée), il me regarda, interloqué…

Je bredouillais un «Bonjour» avec une présentation rapide du genre : «Je suis le Docteur [tout de même !] Miginiac, je suis en master de philosophie à Tours, avec madame Juliette Grange comme directrice, et de passage dans la région, dont je suis originaire, je n'ai pas résisté à vous rendre visite…»

ANAXIMANDRE ET HÉRACLITE

En fait mon but était de le «voir» mais aussi de lui parler de mon père d'à peu près son âge (né en 1925, alors que lui est né en 1922), qui avait suivi sa scolarité jusqu'au baccalauréat au lycée de Tulle et qu'il aurait peut-être connu quand il y était élève-maître.

Après avoir réfléchi un instant, il se leva, prit son déambulateur, et me fit signe de reculer : je fis deux mètres en arrière dans le couloir pour le laisser passer devant moi, aller dans la deuxième pièce puis s'asseoir dans son fauteuil et il m'invita alors à m'asseoir en face de lui. Le buste d'Épicure trônait sur un petit meuble à gauche et la table était encombrée de livres…

Nous fîmes un peu plus connaissance.

Je lui parlais de mon travail actuel en philosophie sur la laïcité et l'athéisme, ce qui eut l'air de l'intéresser, de mon père, mais il ne l'avait pas connu, mon père étant dans la Résistance à la préfecture à l'époque puis, malgré la forte présence du beau-frère de sa future femme, Jacques Renouvin, héros de la Résistance, arrêté et mort en déportation à Mauthausen en janvier 1944, je pense que cela ne faisait pas partie de ses préoccupations premières comme il l'a expliqué dans ses différents écrits…

Nous parlâmes d'histoire quand je lui dis que j'habitais Chinon, de médecine, me ramenant à ma perception des gens, différente de la perception philosophique, de sagesse quand je lui dis que «je venais voir un sage» et il a eu un sourire amusé. Nous avons parlé d'Anaximandre et de ses *paroles*, d'Héraclite dont il m'a dit qu'il était fier de ses *Fragments recomposés*…

Une conversation menée sur un ton très agréable, par une personne affable et chaleureuse qui m'a fait regretter mon impréparation. L'entretien a duré trois quarts d'heure mais qui ont filé en un éclair.

Nous nous sommes quittés avec une poignée de main, moi disant que je regrettais de l'avoir dérangé, lui disant que tout le plaisir de faire ma connaissance avait été pour lui… Je suis reparti «sur un petit nuage» et j'y suis resté quelques jours ! Je venais de voir le philosophe, calme et serein, à l'accueil affable et courtois. Mais je ne sais pas ce qu'il a pensé d'être dérangé en plein milieu de son repas, par un énergumène en bermuda et sweet-shirt !

Ce qui m'a le plus déstabilisé dans mon approche, c'est l'aspect physique de cet homme, petit homme fragile, vieillard cacochyme et malhabile s'aidant d'un déambulateur, qu'en tant que médecin j'avais l'habitude de voir, dont je connaissais les réactions, les erreurs, les faiblesses, que je savais comment aider si besoin, et l'homme au regard perçant, accueillant et agréable qui discourait avec moi, l'esprit vif et la mémoire intacte et qui dominait la situation, avec une parole assurée et au ton juste et calme.

Une rencontre à la fois très familière et impressionnante, qui a eu lieu le 12 juin 2018. ■

HDiffusion

SI MONTAIGNE…

Si Montaigne est le déclencheur de la philosophie de Marcel Conche, même si ce n'est pas bien sûr la cause, c'est à partir de son étude qu'il exprime sa pensée et développe ses idées, en tenant compte de la «nihilité ontologique de tout ce qui est éphémère…» (*Confession d'un philosophe : réponses à André Comte-Sponville*, Albin Michel, 2003). Prenant un auteur jusqu'alors considéré comme un écrivain de littérature, il reconnaît en lui un penseur préoccupé par la recherche de la vérité, dans le but de trouver la sagesse et il en fait un philosophe. S'intéressant ensuite à Pyrrhon, il dégage de cette philosophie les notions d'apparence et d'aléatoire. Puis, petit à petit, en étudiant la pensée d'Épicure développée par Lucrèce, il en arrive à celle d'Héraclite et de Parménide d'abord, puis enfin aboutit à celle d'Anaximandre, retrouvant là les tout premiers philosophes grecs. *M. G.*

Intellectuel chrétien, François Mauriac (1885-1970), né dans une famille lectrice de *L'Action française*, changea d'opinions au fil des événements et des rencontres.

Par **Claude Lesbats**

François Mauriac
Contre l'antisémitisme et le racisme

La lutte contre l'antisémitisme et le racisme est au cœur de l'engagement de Mauriac et tient son origine dans la façon dont il vécut sa religion, plaçant le Christ au centre de sa foi, et à sa perception logique du catholicisme (catholique = universel), plus attachée au corps de l'Église qu'à l'obéissance aveugle à la hiérarchie. Les haines qu'il a suscitées exigent d'aborder ce sujet sans passion, tout en se gardant à l'opposé de tout sentiment idolâtre qui, en l'isolant dans l'admiration, gênerait en fait l'évaluation de ses mérites. Mauriac fut toujours attentif à faire coïncider ses idées et sa pratique avec les impératifs de sa foi. Mais souvent, malgré cela il reflète les ambiguïtés de la société française de son époque. Il touche en effet à deux tabous, vivants à son époque mais toujours présents dans notre pays, même s'ils restent heureusement minoritaires : l'antisémitisme, vieille tendance de haine contre le peuple «déicide» qui fut réactivée au moment de l'affaire Dreyfus puis de l'Occupation ; et le racisme, racisme général largement lié à la colonisation et surtout aux conditions de la décolonisation qui se concentrera très vite sur le monde dit «arabe» (mêlant dans sa haine arabes et berbères), puis plus récemment sur le monde de l'Islam.

Claude Lesbats est maître de conférences honoraire à l'université Bordeaux Montaigne. Il est également président de l'Association des amis de François Mauriac. Il contribue au site Mauriac en ligne.

ANTISÉMITISME ET ANTIRACISME

Je sépare ici ces deux fléaux non que je considère qu'on peut être raciste sans être antisémite ni antisémite sans être raciste, mais parce que le parcours de Mauriac, dans sa construction personnelle, s'en est libéré successivement : l'antisémitisme très tôt, au sortir de l'enfance (et on peut même parler ensuite d'un philosémitisme de Mauriac), le racisme plus tard, au moment où il va découvrir que le colonialisme est inséparable du racisme. En schématisant, on pourrait dire que pour Mauriac le problème juif fut au départ une question religieuse, (il insiste sans cesse sur la judaïté du Christ et de Marie), pour devenir aussi après la guerre un problème politique (naissance de l'État d'Israël), alors que le problème arabe fut d'abord politique et qu'il s'efforça dans un deuxième temps, en espérant le résoudre, de lui donner une dimension religieuse.

LES DEUX SOURCES DU PHILOSÉMITISME

L'affaire Dreyfus (1894-1906) va jouer un rôle décisif en lui permettant d'échapper (sans doute sous l'influence de son oncle paternel) à l'antisémitisme d'une famille maternelle lectrice de *L'Action française*. Peut-être peut-on voir dans cette affaire qui troubla sa jeunesse sa passion ultérieure pour la justice dont témoignent *Thérèse Desqueyroux*, inspirée du procès

Archives - Centre François Mauriac de Malagar

François Mauriac
à Malagar en 1934.

de Mme Canaby (mai 1906) ou *L'Affaire Favre-Bulle* en 1930), et la centralité de la figure du Christ, victime lui aussi d'une condamnation qui pourtant ne protégea pas les croyants de la haine des juifs. Il déclare dans une conférence en 1954 : «Le fait que le Christ ait été un enfant juif, un adolescent juif, un homme juif, que sa mère ait ressemblé à cette petite fille juive que nous connaissons peut-être, combien il est étrange que cela n'ait pas pesé, ou ait pesé si peu dans la balance pour faire contrepoids à une haine qui s'est fortifiée de siècle en siècle jusqu'au nôtre, jusqu'aux crématoires du nôtre : ils en ont été l'effroyable aboutissement.» Bien évidemment, cette sympathie pour le peuple juif devait ancrer son antinazisme : le racisme nazi lui apparaît comme le crime suprême, parce qu'il s'oppose au christianisme, parce qu'il nie l'universalité de l'espèce humaine. Et même si le marxisme fut perçu par Mauriac comme une menace durable et incompatible avec la foi chrétienne, le nazisme constituait pour lui une urgence qu'il n'hésita pas à combattre dans la Résistance aux côtés des communistes.

LES INCERTITUDES D'AVANT-GUERRE

L'énergie développée par Mauriac au moment des luttes contre la colonisation occulte un peu le fait que sur ce plan-là il ne fut guère, jusqu'à la fin des années quarante, en avance sur l'opinion française dominante : en 1925, il signe une pétition pour soutenir les soldats français déployés contre Abdelkrim ; en 1931, il fait silence sur la gigantesque exposition coloniale ; silence sur les troubles qui agitent les colonies ; ignorance du mouvement de la négritude qui apparut avec *L'Étudiant noir* en 1935. La même année, il intervient bien sûr en faveur des Éthiopiens victimes de l'agression de Mussolini, mais dans un texte connu du *Figaro* qui insiste surtout sur le fait qu'ils font partie de la communauté chrétienne. À la Noël 1935 toutefois, dans le même journal, un article montre sa sensibilité aux souffrances des «Noirs innocents» qui «meurent assassinés» : même si le contexte peut laisser supposer qu'il s'agit des Éthiopiens chrétiens, et qu'en même temps il rend hommage à l'œuvre humanitaire des religieux en Afrique.

LE SCANDALE DE LA TORTURE

Ce sont les luttes de la décolonisation qui vont nourrir l'antiracisme de Mauriac. Il s'agit moins de la guerre d'Indochine, qui lui semble une question avant tout politique, un cas particulier de la guerre froide, et moins de l'Afrique subsaharienne (les références aux figures de la décolonisation dans le *Bloc-notes* y sont rares), que du Maghreb, la Tunisie et le Maroc d'abord, au moment où il reçoit le prix Nobel, et bien sûr très vite de l'Algérie. Par son *Bloc-notes*, Mauriac est intervenu sur le plan politique. Il l'a fait aussi au sein du Comité France Maghreb (créé en juin 1953), avec Robert Barrat.

Mais si l'on veut mesurer la force de ses sentiments antiracistes, il est utile de se reporter à la conférence qu'il donna en novembre 1954, juste après le déclenchement de la guerre d'Algérie, devant les participants à la Semaine des intellectuels catholiques (publiée en 1984 sous le titre : *L'Imitation des bourreaux de Jésus-Christ*) où il condamne les nations chrétiennes dominatrices des peuples dits «primitifs» et montre comment la figure de l'Arabe et la figure du Juif sont confondues dans celle du «sémite Jésus», en s'étonnant que «la Sainte Face ne se révèle jamais dans la figure de cet Arabe sur laquelle le commissaire abat son poing» et que les bourreaux «ne pensent jamais, surtout quand il s'agit d'un de ces visages sombres aux traits sémitiques, à leur Dieu attaché à la colonne et livré à la cohorte».

Archives - Centre François Mauriac de Malagar

François Mauriac et Colette en 1952.

Toutefois, même si le rapprochement entre les trois religions du Livre constituait ainsi le cœur de son combat antiraciste, Mauriac sut élargir sa réflexion au sort que subirent les peuples noirs victimes de l'esclavage, quitte à mettre en cause sa bonne ville de Bordeaux : «Il n'est pas très rassurant d'être né dans un port et d'avoir peut-être des ancêtres qui ont navigué et armé des bateaux, car l'ivoire et les épices ne constituaient pas le plus beau de leur cargaison.»

Archives - Centre François Mauriac de Malagar

François et Jeanne Mauriac à Malagar en 1957.

ISRAËL ET ISMAËL : DE LA DURE RÉALITÉ À L'ÉVASION UTOPIQUE

On voit bien le rêve de Mauriac : l'effacement des distinctions de races dans une communauté humaine où tous se reconnaîtraient dans les valeurs du christianisme. Il cachait peut-être en lui le vieux rêve de son enfance : une France patriote mais devenue républicaine et mettant idéalement en avant la fraternité, valeur chrétienne s'il en est. Or les Juifs ont fondé l'État d'Israël sur cette terre de Palestine occupé par les Arabes. Comment réunir trois religions à Jérusalem autour du tombeau du Christ ? En 1967, après la guerre des Six Jours, les blocs-notes témoignent du découragement de Mauriac pour ce qui pourtant a donné sens à la fin de sa vie : son activité de journaliste en bagarre dans l'actualité. Il écrit le 12 juin 1967 : «[…] l'actualité n'est pas mon fort et je suis l'homme le moins fait pour ne voir qu'un seul côté des choses. […] Hier matin encore, un comité "Paix à Jérusalem" sollicitait de moi une signature pour obtenir de l'ONU que Jérusalem soit de nouveau "internationalisé", comme si c'était le moment d'échauffer les oreilles des vainqueurs, pour qui Jérusalem représente infiniment plus qu'aucune ville au monde !»

En fait, Mauriac n'avait pas attendu les guerres israélo-arabes pour renoncer à ses illusions d'action politique. Immédiatement après la guerre des Six Jours (1967), il voyait le rêve d'un état israélo-arabe conçu par Louis Massignon comme irréalisable. La politique était dans l'impasse. Déjà plus de trois ans avant cette guerre, le pèlerinage de Paul VI en Terre Sainte (1964) lui avait inspiré dans les *Nouveaux Mémoires intérieurs*, une vision utopique apaisante pour lui, longue description poétique où sa conception de l'Histoire fondée sur la confiance dans l'action de la Providence lui permettait d'imaginer une réconciliation entre chrétiens, juifs et musulmans et la fin du racisme : «Un vieux catholique, né comme moi avant la fin du dernier siècle, n'avait jamais imaginé qu'il pût avoir ce bonheur d'entendre, avant de s'endormir pour toujours, ce piétinement des troupeaux de toutes les bergeries, ces bêlements, ces clarines et ces cloches confondues autour de Simon-Pierre, revenu de Rome à Jérusalem. Sa rencontre avec le Patriarche d'Orient au bord du tombeau vide nous remet en mémoire la parole énigmatique du Seigneur : Là où sera le corps, là s'assembleront les aigles. Là où ne sera plus le corps, faudrait-il dire, là où le corps n'est plus depuis la nuit de la Résurrection. Et les aigles qui s'assembleront, ce ne seront pas seulement les chrétiens de toutes les confessions, mais Israël lui aussi rassemblé, mais les fils d'Ismaël, ses frères ennemis, comme les Juifs et comme nous issus d'Abraham, et donc bénis en Celui qui devait venir et qui est venu. Ce que toutes les nations de la terre pressentent aujourd'hui, c'est que le pèlerinage du pape Paul VI à Jérusalem donne le signal, par-delà toute race et toute confession, au premier grand rassemblement de la famille humaine.» ■

Centre François Mauriac de Malagar
Domaine de Malagar
33490 Saint-Maixant
www.malagar.fr

Confiant trois mille textes à la presse, l'écrivain François Mauriac nourrit son œuvre littéraire de ses chroniques, les fameux Bloc-notes.

Par **Philippe Baudorre**

François Mauriac
Profession journaliste

Il est désormais acquis que François Mauriac fut une des plus grandes plumes de la presse française du XXe siècle. À l'occasion de la récente réédition de son *Bloc-notes*, on a même pu lire que sa production journalistique contribuerait davantage à sa survie que ses romans. Faut-il vraiment opposer l'auteur de *Thérèse Desqueyroux* au chroniqueur du *Figaro* et privilégier le second au détriment du premier ? Lisons les deux, admirons les deux mais n'oublions pas que l'écriture de presse fut au centre de sa vie d'écrivain, de son premier article, «À Lourdes», qu'il publia, en 1905, à vingt ans, dans *La Vie fraternelle*, organe du «Sillon de Bordeaux et du Sud-Ouest», jusqu'au dernier «Bloc-notes» daté du 15 août 1970, qui parut dans *Le Figaro littéraire* du 2 novembre, quinze jours après sa mort. En laissant de côté les prépublications de ses romans ou de ses poèmes, ce sont presque trois mille textes que Mauriac confia à la presse, soit une moyenne d'une publication par semaine sur soixante ans ! Certes, cette activité connut des périodes creuses et des pics d'activité, notamment à la Libération : 29 articles en deux mois, de la fin août à la fin d'octobre 1944. Elle se répartit de façon inégale, un tiers avant la Seconde Guerre mondiale, deux tiers après celle-ci. C'est cette seconde période que l'on a surtout retenue car c'est l'époque des grands engagements, les procès de l'épuration, les événements du Maroc puis la guerre d'Algérie et la fin de la IVe République.

C'est aussi l'invention d'une forme de chronique qui portera sa griffe : le Bloc-notes. Initié pour et dans *La Table ronde*, il migre dans *L'Express* en 1954. Le journaliste Mauriac est alors au faîte de sa gloire : le maître, l'académicien, couronné du Nobel, qui, à 69 ans impose sa voix et sa liberté d'analyse dans une revue novatrice. Pour les deux jeunes héros de cette «histoire des années soixante» que sont *Les Choses* de Georges Perec, «[…] *L'Express* et lui seul correspondait à leur art de vivre…». Une photographie souvent reproduite montre un François Mauriac souriant, aux côtés des deux jeunes fondateurs, Jean-Jacques Servan-Schreiber et Françoise Giroud, ravis de l'accueillir au sein de leur rédaction. Mais en 1961, il rompt avec *L'Express*, rentre à la maison, et la vraie maison du journaliste Mauriac c'est *Le Figaro*. Il ne l'avait jamais vraiment quittée. Ni les désaccords politiques, ni les sept années d'«infidélité» avec *L'Express,* n'avaient pu briser l'amitié profonde qui le liait au directeur du *Figaro*, Pierre Brisson, et sa collaboration au *Figaro littéraire*, au cours de ces années *Express*, ne s'est jamais interrompue. Sur l'ensemble de ses textes de presse, la moitié ont paru dans les colonnes du *Figaro* ou du *Figaro littéraire*, entre 1934 et 1970.

MÉLANGE DES GENRES

Sa première vie de journaliste, moins connue, contemporaine des grandes réussites romanesques, est plus éclectique et plus nomade. Elle a connu des étapes, des haltes très diverses, dans des revues confidentielles, comme *La Revue des jeunes*, dans d'autres plus visibles comme *La Revue hebdomadaire*, *Gringoire*, ou plus prestigieuses comme la *Nouvelle Revue Française, Candide* ou *Les Nouvelles littéraires*. Mauriac a également collaboré, dès 1919, à de grands quotidiens, *Le Gaulois*, *L'Écho de Paris*, et déjà *Le Figaro,* puis *Paris-Soir* à la fin des années trente. Le millier d'articles publiés entre 1905 et 1945 sont aujourd'hui accessibles en ligne sur le site Mauriac en ligne de l'université de Bordeaux Montaigne. S'il fallait mettre en évidence une partie de cette production de l'entre-deux-guerres, ce serait assurément sa collaboration avec l'hebdomadaire *Temps présent*, dans lequel, avec Georges Bernanos, Jacques Maritain, Emmanuel Mounier, Henri Guillemin, Pierre-Henri Simon, il s'engage contre le franquisme et trouve une vraie famille d'idées et de valeurs.

Philippe Baudorre est professeur émérite de littérature française à l'université Bordeaux Montaigne. Il a dirigé un programme de recherche, soutenu par la Région Nouvelle-Aquitaine et la DRAC, consacré à la mise en ligne des articles de François Mauriac (1905-1945). Il est vice-président du Centre François Mauriac de Malagar.

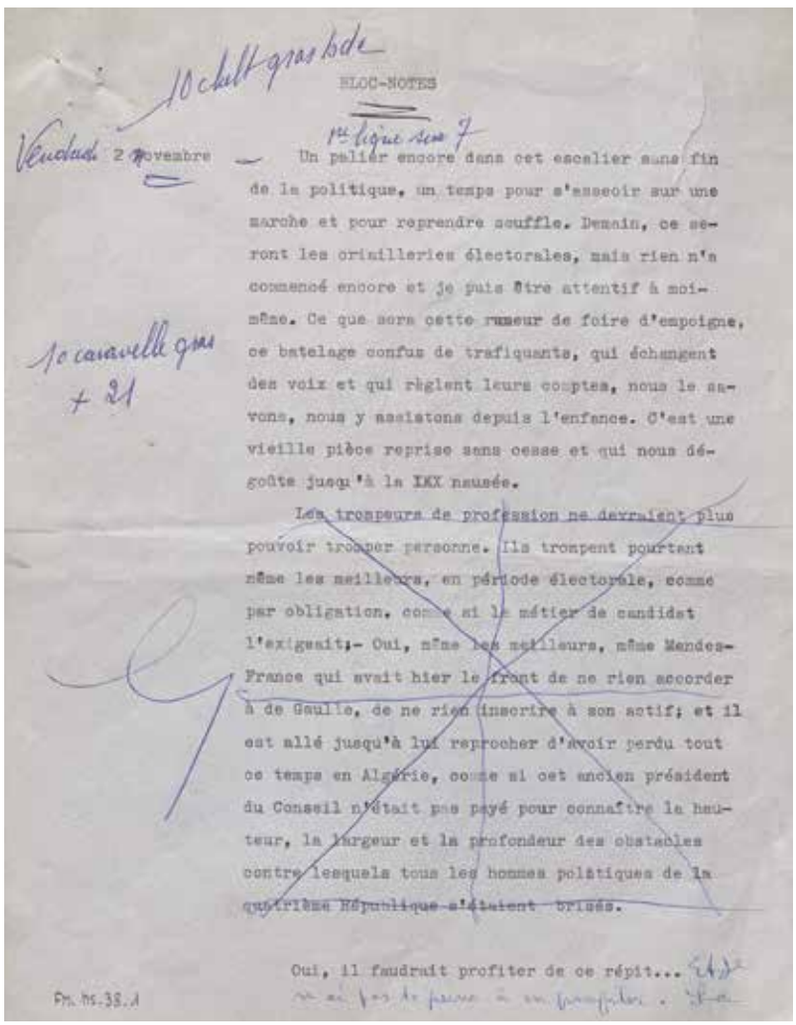
Mauriac a lui-même tenu à inscrire au cœur de son œuvre cette production journalistique, que d'aucuns auraient pu considérer comme secondaire, éphémère, vouée à l'oubli. «Je me suis toujours efforcé de donner autant d'importance à un article de journal qu'à la page d'un livre, de ne jamais oublier que je suis d'abord un écrivain», note-t-il dans la préface du tome XI de ses *Œuvres complètes* entièrement consacré à une partie de ses textes de presse. C'est à la fois pour les défendre, leur assurer, grâce au livre, une survie, et pour les valoriser financièrement, qu'il a lui-même entrepris, dès les années trente, les grandes opérations de «recueil» que furent les cinq volumes de son *Journal*, les cinq volumes du *Bloc-notes* et les deux superbes recueils que sont les *Mémoire intérieurs* et *Nouveaux mémoires intérieurs*, tous constitués d'articles parus dans la presse.

POÉSIE POLITIQUE

Grâce à ces volumes, régulièrement réédités, et, plus récemment, à la numérisation de ses premiers articles, on peut désormais accéder à la totalité de ses textes de presse et mesurer à quel point la force de son journalisme c'est autant la virtuosité et la variété de son écriture que la profondeur de ses analyses. Il a, certes, privilégié la chronique, qu'il a poussée jusqu'à sa forme la plus personnelle et la plus aboutie, le Bloc-notes, mais on trouve toute la palette du journaliste dans ces trois mille textes, de longues méditations ou des billets courts, des chroniques dramatiques ou littéraires et de merveilleuses chroniques de télévision, des souvenirs personnels et des évocations de son Aquitaine natale, tous les sujets, tous les tons, tous les registres : l'ironie et l'émotion, le pur raisonnement et la méditation poétique ou spirituelle, la griffe et la tendresse. Il a su faire de la littérature avec les sujets du quotidien, grands ou petits, en faire au quotidien, pour un large public, en acceptant les contraintes, de format, d'écriture, de temps, qui sont celles du journalisme.

S'il ne s'est interdit aucun domaine, curieux de tout, toujours prêt à intervenir là où on ne l'attend pas, il s'est passionné pour le jeu politique, pour la «bataille d'hommes», comme il aime l'appeler en empruntant une formule à son poète préféré Rimbaud. Il y fait la preuve de sa grande intelligence politique mais aussi de son courage et de son indéfectible indépendance d'esprit, tout en restant, dans chaque page, un écrivain. «Il reste ceci que, journaliste, je suis demeuré écrivain. Rien n'aura été plus délibéré chez moi que ce parti pris de ne pas donner au journal mes scories. […] L'écrivain qui demeure écrivain en politique : il introduit le style où il n'est pas commun, parce que le conformisme y règne et que l'expression écrite du conformisme est le cliché» note-t-il dans *L'Express*, le 21 septembre 1956. Et dans *Le Figaro littéraire* du 13 mai 1961. «Je prendrai la politique, je la baptiserai littérature et elle le deviendra aussitôt.»

Lisez, découvrez, si ce n'est pas encore fait, le grand journaliste qu'a été Mauriac en vous plongeant dans ses *Bloc-notes* ou dans ses chroniques de télévision, rassemblées par Jean Touzot et Merryl Moneghetti sous le titre *On n'est jamais sûr de rien avec la télévision*. Écoutez les confidences (fictives !) que lui aurait faites Greta Garbo un soir où, traquée par les journalistes, il nous raconte qu'elle a frappé à sa porte («Un soir, Greta Garbo», *L'Écho de Paris*, 3 décembre 1932). Ressentez



BLOC-NOTES

Vendredi 2 novembre — Un palier encore dans cet escalier sans fin de la politique, un temps pour s'asseoir sur une marche et pour reprendre souffle. Demain, ce seront les oriflammes électorales, mais rien n'a commencé encore et je puis être attentif à moi-même. Ce que sera cette rumeur de foire d'empoigne, ce batelage confus de trafiquants, qui échangent des voix et qui règlent leurs comptes, nous le savons, nous y assistons depuis l'enfance. C'est une vieille pièce reprise sans cesse et qui nous dégoûte jusqu'à la XXX nausée.

Les trompeurs de profession ne devraient plus pouvoir tromper personne. Ils trompent pourtant même les meilleurs, en période électorale, comme par obligation, comme si le métier de candidat l'exigeait.- Oui, même les meilleurs, même Mendès-France qui avait hier le front de ne rien accorder à de Gaulle, de ne rien inscrire à son actif; et il est allé jusqu'à lui reprocher d'avoir perdu tout ce temps en Algérie, comme si cet ancien président du Conseil n'était pas payé pour connaître la hauteur, la largeur et la profondeur des obstacles contre lesquels tous les hommes politiques de la quatrième République s'étaient brisés.

Oui, il faudrait profiter de ce répit...

Archives - Centre François Mauriac de Malagar

Tapuscrit d'un article du Bloc-notes. Cette page a été vraisemblablement corrigée par l'éditeur. Cet article a été publié dans *Le Figaro littéraire* du samedi 10 novembre 1962. Acquisition par mécénat Guy Fournier, juin 2014.

l'émotion qui fut la sienne lors du procès intenté, en avril 1954, à l'encontre de plusieurs fonctionnaires de police bordelais qui interrogèrent avec tant de zèle un «petit brocanteur de Bordeaux» accusé de recel qu'il en mourut. De façon prémonitoire, il avait intitulé cet article, publié dans *Le Figaro* du 4 mai 1954 (repris dans son *Journal* - édition Bouquins / Laffont), «La torture». La guerre d'Algérie ne débutera qu'en novembre de cette année-là, mais Mauriac y écrit déjà : «[…] la torture est un art […] il consiste précisément à ne pas tuer les gens mais à leur faire dire ce que la police souhaite qu'ils disent et à avouer ce qu'elle désire qu'ils avouent.» Le style des grands moralistes et le regard du visionnaire : tel est le journalisme de Mauriac. ■

Bloc-notes, tomes 1 et 2, Coll. «Bouquins», Robert Laffont / Mollat, 2020, 32 € l'unité.
Journal, mémoires politiques, Coll. «Bouquins», Robert Laffont, 2008.
On n'est jamais sûr de rien avec la télévision, éditions établies par Jean Touzot, éd. Bartillat, 2008.
http://mauriac-en-ligne.u-bordeaux-montaigne.fr

James Sacré
Trouver Cougou partout

Du Moyen Atlas au Massachusetts, où qu'il soit James Sacré est précédé par la langue de sa terre natale, le Poitou. Entretien avec l'auteur qui nous offre deux poèmes inédits.

Entretien **Denis Montebello**

James Sacré est né le 17 mai 1939 à Cougou, un village de Saint-Hilaire-des-Loges en Vendée. S'il met souvent Cougou dans ses poèmes, ce n'est pas pour définir une identité, pour en exclure l'autre, mais pour l'accueillir.

Car il n'y a pas de retour possible à Cougou. Si d'aventure il revenait à Ithaque, comme Ulysse, il ne s'y arrêterait pas. La nostalgie le mène : le désir. C'est le désir qui le pousse à écrire. Cougou, dit-il dans cet entretien, est partout. Cougou est une métaphore, un voyage (ce qui est la même chose). C'est toute une vie. Une humeur. *Resséante* et *voyagère*, pour parler comme Montaigne.

La maison natale de James Sacré, à Cougou, dans les années 1970.

James Sacré est l'auteur d'une soixantaine de livres et son œuvre est, comme Cougou, devant lui.

L'Actualité. – Vous parlez volontiers de l'écriture comme d'une rencontre. Qu'entendez-vous par là ?

James Sacré. – Écrire est bien toujours une rencontre, avec la langue ou les langues, avec le monde, avec les autres et avec soi-même. Mais peut-être que rien ni personne ne répond vraiment. La rencontre se fait souvent dans le silence, dans le malentendu, dans l'inquiétude et l'interrogation… parfois certes dans le bonheur, la joie ou le plaisir, le partage croit-on, mais la plus grande intimité se mêle d'emblée d'un sentiment de l'étrange et de la séparation ; tout n'échappe-t-il pas à notre désir de rencontre ? Et voilà que le poème nous échappe aussi et ne nous dit pas ce qui peut-être a été rencontré. Écrire patauge dans le mot «rencontre».

Diriez-vous que c'est une parole tournée vers l'autre ? Quel est cet autre à qui vous vous adressez dans vos poèmes ?

L'autre est à la fois le lecteur anonyme et l'ami le plus intime, le spécialiste en théories de la poésie et mon père paysan. L'autre est sans doute aussi moi-même en qui se rêvent ou se rencontrent, plus ou moins sûrement, tous ces autres que je viens d'évoquer.

«Toi et le monde, vous me parlez», écrivez-vous. Est-ce que la conversation avec «toi» est une façon d'accéder au monde, une tentative de déchiffrement ?

Je ne vais sans doute rien déchiffrer avec un poème, et rien non plus dans le geste de conversation qu'est ce poème vers les autres et vers le monde. Y a-t-il vraiment conversation d'ailleurs ? Un poème n'est-il pas une chose remplie de solitude devant (ou dans) le monde qui lui échappe, qui l'ignore ou qui l'émerveille autant qu'il le désespère souvent. À vrai dire ce monde, le réel, n'a pas souci de ce que nous sommes et contrairement à la science le poème n'explique rien,

il s'interroge plutôt, ou s'enchante de ce qu'il construit en vivant dans ce monde, ou s'en inquiète. Il ne fait qu'être un poème et devient comme un arbre ou une publicité déchirée du monde. Le lecteur se retrouve devant ce poème comme devant n'importe quel autre fragment du monde.

«Le monde s'écrit, on ne sait pas ce qu'il raconte» (*Une fin d'après-midi à Marrakech*). De l'obscurité des mots, vous faites souvent l'expérience ?

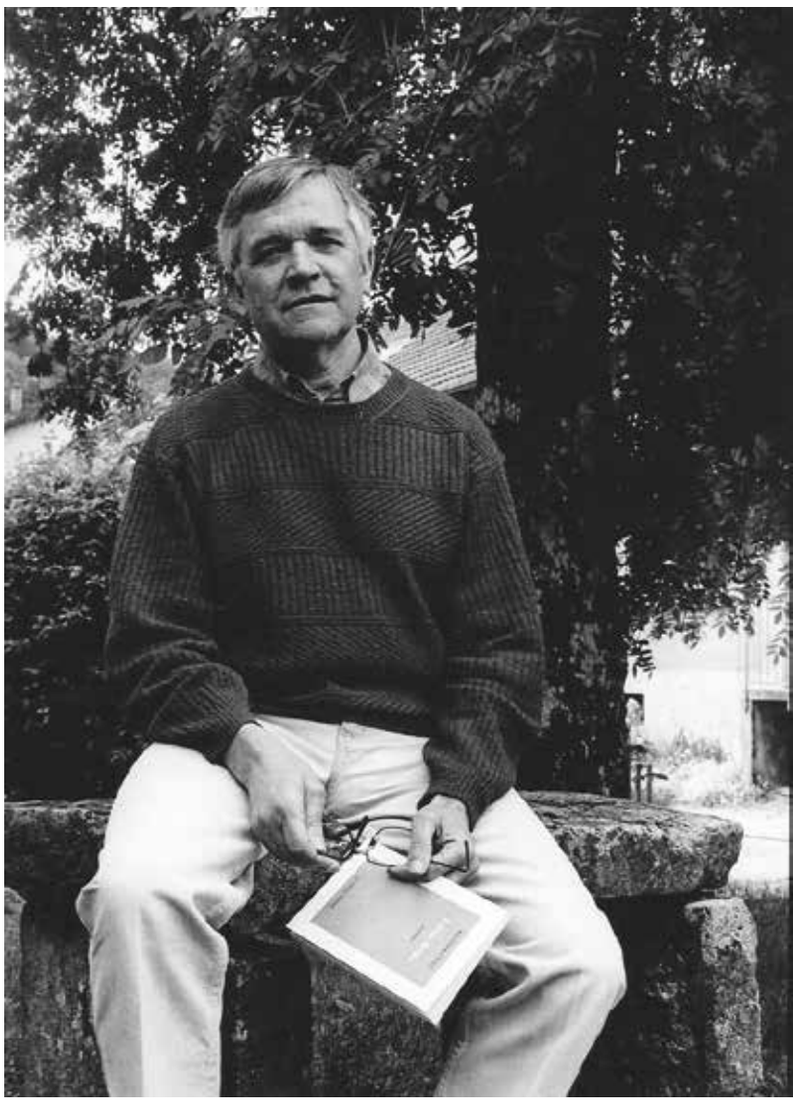
Chaque mot n'est-il pas toujours obscur ? C'est en essayant d'échapper à l'obscurité qu'on s'en aperçoit à mon sens le mieux. Le plus familier des mots est obscur, par exemple les mots «je t'aime», mais aussi bien les mots «liberté, égalité, fraternité», le mot «pomme» et le mot «je». Il arrive aussi qu'une expression arrive dans le poème sans qu'on l'ait vraiment pensée, et sans qu'on y perçoive un sens clair. Je garde, pas toujours, ces irruptions langagières qui me font ressentir souvent que les autres mots crus familiers qui les entourent sont aussi ombrés d'obscurité. Par contre je résiste à me laisser aller complaisamment à l'obscurité : cela n'installe dans le poème qu'une sorte de bavardage menteur, prétentieux ou ridiculement théâtral.

Vous êtes un homme du monde ? De quel monde ?

Homme dans le monde, oui, c'est sûr, mais où et comment dans ce monde, cela est bien difficile à dire. Petit paysan dans une ferme vendéenne isolée à l'écart du village (mais je connaissais quand même tous les habitants de ce village, et les greniers de chaque maison, une vingtaine de fermes sans rien d'autre), et professeur de langue et littérature française dans une université du Massachusetts ; adolescent dont on se moque parfois car il croit écrire des poèmes, et des invitations plus tard à venir lire ces poèmes devant un public qui applaudit (mais on se demande toujours si ce n'est pas surtout par politesse) ; un gamin plein de désirs et de convictions (qui lui sont venues on se demande bien d'où) et un adulte (croit-il) qui ne sait plus s'engager ni affirmer quoi que ce soit (ou si peu). Au total un monde qui m'échappe parce que je sais mal en effet ce qu'il raconte. Et le poème non plus ne sait pas ce qu'il raconte en essayant d'y être vivant, en attendant d'y mourir.

De votre enfance en Vendée, les traces ne manquent pas. Mais c'est au Maroc et dans le poème que vous retrouvez Cougou. Le pays natal n'est pas derrière, mais devant :
«Pays natal / Dans l'ouvert devant toi / Parole à dire» (*Figures de silences*).

Des traces, oui, forcément, puisque cette enfance m'a donné tout un vocabulaire, une langue et des façons de vivre. Et vivre a été, souvent, trouver Cougou partout.



James Sacré photographié par Jeanne Roux.

Par exemple avec quelques paysans dans le Moyen Atlas qui liaient à la main les gerbes d'un champ d'orge, ou avec les herbes et quelques morceaux de tôle dans un coin laissé à l'abandon d'un petit bourg de la Nouvelle Angleterre, ou encore avec les disputes clochemerlesques entre collègues d'un campus universitaire américain aussi âpres et ridicules que des histoires de bornage dans un bout de plaine à Saint-Hilaire-des-Loges. Oui, le pays natal (à vrai dire maintenant quasiment disparu) s'est toujours trouvé devant moi, là où j'allais arriver. Et la langue qu'il m'a en grande partie donnée (avant que j'en prenne conscience) le projette encore dans les poèmes à écrire, demain et après-demain, à cause de tout ce qui lui ressemble (ou en diffère un peu) là où j'arrive. Et comme il a en grande partie disparu dans un passé pas si lointain, il disparaîtra bientôt entièrement avec moi et mes poèmes.

«Jusqu'à Lucerne Valley / On a comme une belle *dorne* tendue de créosote», écrivez-vous dans *Figures de silences*. Cette *dorne*, comment vous est-elle venue ? Ou plutôt revenue.

Un mot de patois poitevin qui n'a pas son équivalent dans le français des dictionnaires («giron» ne convient pas), et Marceline Desbordes-Valmore se trouve obligée d'inventer une expression surprenante pour pallier ce manque : «Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes.» Geste de ma mère qui relève les coins de son tablier pour rapporter une pleine *dorne* de légumes à la maison. Un mot qui se prépare à donner. Chaque paysage que je regarde est une *dorne* d'images et de vocabulaire. Ton sourire est une *dorne* que tu ouvres pour me dire qu'il y a tout dedans, ou rien : je reçois ou ne reçois rien, je suis bien…

Vous regarderiez en arrière, vous pourriez dire, comme dans *Figures de silences* : «On n'a fait que regarder» ?

Sans doute mais cela ne veut pas dire qu'on n'a rien fait. On a souvent touché, ressenti, pensé, rêvé… mais c'est vrai le monde est resté silencieux, s'est éloigné même quand les télescopes ou les calculs ont cru le rapprocher. Quelqu'un d'aimé est mort et tout ce qu'on avait mis dans le mot «aimer», dans le geste «aimer» n'est plus que de la nuit : on finit aussi par se dire qu'on a regardé sans rien voir de ce qu'on croyait voir ; et d'emblée on ne faisait que regarder, dans la nuit. Mais quelle belle nuit, aussi, pourrait-on dire.

Le parti pris des choses, vous y avez renoncé ? Vous n'y avez jamais cru ? Pour retrouver le goût de l'abricot, il faut en passer par les mots ?

Le parti pris des choses s'est tout de suite transformé en parti pris des mots me semble-t-il, mais compte-tenu des choses (du moins j'en ai le sentiment puisque je continue d'aimer ces choses, le fleuri des feuillages, la couleur d'une grenade ou celle d'un morceau de planche qui remplace le carreau cassé d'une fenêtre, de vieux bidons rouillés contre un mur d'entrepôt, etc.). N'importe quelle chose regardée peut faire précipiter dans un phrasé, précipiter en mots ou arrangements de mots, ce que j'appelle un poème. Le parti pris n'est pas celui de la chose, mais de la matière langagière qu'elle semble me donner (en même temps cependant que je continue de la regarder, de la rêver-penser alors qu'elle reste là devant moi, dans son silence, indifférente à mon tourment de vouloir écrire). Les mots qu'elle me donne s'emmêlent à d'autres qui me viennent, les voilà qui prennent forme et c'est le parti pris de ce début de forme qui emmène vers le poème, avec en plus un compte-tenu de ce qui pourrait se former ainsi : une nouvelle chose, une chose écrite en somme. La chose initiale à la fin se trouve-t-elle oubliée ? Le goût de l'abricot se perd sans doute dans le goût des mots, comme la couleur bleue dans le mot *bleu*. Cependant il a bien fallu manger un abricot, regarder une tache de peinture sur la porte du verger, pour que ces mots soient là.

Entre deux mots, choisissez-vous le moindre ? Celui qui ne sait pas ?

Y a-t-il des mots moindres dans un poème ? et puis les mots ne savent, au moment où nous les choisissons (si vraiment nous les choisissons) que ce que nous savons en les prononçant, mais ils savent bien plus quand les voilà écrits (on s'en aperçoit quand des lecteurs se mettent à les interroger ; ces lecteurs savent mieux que nous ce qu'il peut y avoir de sens et d'autres choses dans ces mots). En fait je ne choisis pas les mots, ou plutôt les arrangements de mots en fonction de ce qu'ils pourraient savoir, mais plutôt à cause de ce qu'ils donnent comme matière de langage (sonorité, graphie, sens) à mon poème.

«Et mon poème est minuscule paradis de mots / Qui savent : écrits, les voilà morts», dites-vous dans *Figures de silences* ; «écrits, les voilà morts» ?

Parfois on n'est pas sûr de savoir lire ce qu'on a écrit ! «minuscule paradis de mots» c'est bien dire un plaisir dans l'acte d'écrire, mais si des mots savent ? Peut-être ceux qui furent dans des relations de vie, avec les gestes qu'ils accompagnaient, des mots fragiles et qui savaient cette fragilité… et n'est-il pas vrai qu'écrits dans un poème ils perdent tout ce qui les faisait toucher à la vie des gestes ? Les voilà figés en figures d'écriture, loin de toute expérience vécue, oui, comme morts (imaginez-les dans un livre fermé). Moi-même en les relisant, souvent, je ne lis plus qu'un poème. Et si l'activité d'un lecteur pouvait venir les ressusciter, les vivifier au contact de ses propres expériences de vivant ? ■

James Sacré a publié plus de soixante livres parmi lesquels :
Figures de silences, Tarabuste éditeur, 2018 (prix Théophile-Gautier de l'Académie française et prix Roger-Kowalski ou grand prix de poésie de la ville de Lyon, 2019).
Sans place et *Je s'en va*, avec Antoine Emaz, Méridianes, 2019.
Un désir d'arbres dans les mots, livre d'artiste avec Alexandre Hollan, Fario, 2015.
Mouvementé de mots et de couleurs, avec des photos de Lorand Gaspard, Le temps qu'il fait, 2003.
Une fin d'après-midi à Marrakech, Ryôan-ji, 1988.

Jacques Villeglé, *Métro Arts-et-Métiers*, septembre 1992, 13,3 x 16,3 cm, affiches lacérées marouflées sur papier.

L'UMÊ D'LA VIE

Sans doute que les arbres meurent
On ne voit plus soudain que des branches nues
Des couleurs
De bois sec ou qui pourrit : poussière
D'un grand fracas de force qu'on abat :
Les ormes qu'on avait devant chez soi
Ou plus loin dans un bourg ancien
De la Nouvelle Angleterre. On se souvient
De buissons vendéens, de lieux-dits :
L'umê d'la vie, mais son orme est parti
Comme sont partis les trois ormeaux qui donnaient leur nom
À une place dans la ville d'Aix-en-Provence.

Des arbres meurent :
Ils ne vont pas rester vivants
Dans le poème qui les écrit.

CAILLOUX

Souvent je ramasse un caillou
À cause de sa forme, à cause
De sa couleur ou parce qu'il y a plaisir
À le tenir dans la main.

Et souvent
À cause de l'endroit où je le trouve :
Un caillou ou une pierre, par exemple
Au pied d'un amoncellement de sable en grès qui s'effrite
Dans le Désert peint des États-Unis,
Au bord de l'océan à Tarifa
Où contre un mur du village de Cougou.

Des cailloux pour marquer quel chemin ?

On ne retourne pas dans la vie
Sur ses pas, mais

Cailloux là comme
Du présent qui résiste au temps.

L'histoire humaine forme un continuum comme en témoigne l'art du paléolithique.

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

Jean-Michel Geneste

En finir avec la préhistoire ?

Archéologue, Jean-Michel Geneste l'est devenu presque naturellement puisque la vallée de la Vézère est son pays d'enfance, où il passait ses vacances, à deux pas des Eyzies. C'est aujourd'hui l'un des grands spécialistes de l'art pariétal et rupestre du paléolithique récent, dont les compétences sont sollicitées en Australie, en Sibérie, au Canada, en Afrique.

L'Actualité. – Pourquoi faudrait-il en finir avec la préhistoire ? Ou, comme vous l'écrivez, faut-il chercher la fin de la préhistoire ou accepter que l'histoire commence avec celle des humains ?

Jean-Michel Geneste. – La préhistoire est née au XIXe siècle pour désigner et s'interroger sur le statut d'une histoire avant l'histoire dont la limite est fondée sur l'apparition de l'écriture. Cent cinquante ans après le préfixe pré- est trop privatif. La démonstration est faite que l'histoire humaine a plusieurs millions d'années au cours desquelles se mettent en place toutes les capacités à être humain.

S'il faut introduire une hiérarchisation dans ce passé lointain, il est probable que l'avènement des *Sapiens* dans l'espace européen au paléolithique supérieur, c'est-à-dire des hommes anatomiquement modernes qui succèdent à Néandertal, marque la naissance de la véritable humanité moderne que nous sommes. En effet, ces *Sapiens* inventent la pensée symbolique, qui était sans doute présente avant, mais en lui donnant des formes et des structures narratives inscrites dans des matériaux pérennes, destinés à être transmis de génération en génération. Ce jalon chronologique, il y a environ 50 000 ans, est tout aussi important que l'apparition de l'écriture. Ce que nous appelons histoire est donc une hyper-sélection des peuples qui ont accédé à l'écriture. Quel statut réserver aux 80 % sans écriture mais qui ont pourtant développé des modes de pensée ? Dans une époque qui se voudrait postcoloniale, on doit envisager cette longue continuité.

Quand j'étudie des sites en Australie et que je partage vie et connaissance avec une tribu, avec laquelle je vais avoir des relations suivies pendant des années, je perçois une fluidité incommensurable entre passé et présent. Les notions de temps sont des constructions arbitraires qui varient énormément dans les sociétés. Nous expérimentons la durée, la vieillesse mais pas le temps.

Quand on regarde les œuvres de Lascaux ou d'un site d'art rupestre au fin fond de la Terre d'Arnhem ou dans un désert du Kalahari, on est confronté à de la pensée et on réagit immédiatement. Plus question de temps ou de pré-histoire, ce sont bien des humains qui ont transmis à des humains et, à ce titre, il y a une continuité. C'est pourquoi le critère de l'écriture est discriminant à l'égard des sociétés aux modes de communication plus archaïques et plus profonds, passant par l'oralité, par le visuel, en prise avec le sensible, le totémisme, l'animisme…

Vous précisez qu'il n'y a pas de survivants de la préhistoire…

À la fin du XIXe et au début du XXe siècle, lorsque Spencer et Gillen mènent leurs monumentales recherches ethnographiques sur les tribus du centre et du nord de

Bovidés, chevaux et signes peints au plafond du Diverticule axial de la grotte de Lascaux.

Jean-Michel Geneste / CNP / Ministère de la Culture

l'Australie, ils ne jugent pas ces populations comme sortant de la préhistoire. Mais dans les années 1950, des archéologues pensent que ces populations taillent encore le silex comme on le taillait au paléolithique en Europe. Ils sont fascinés. Comme moi travaillant en Papouasie Nouvelle-Guinée, quand je découvre en 2007 une tribu qui taille le silex sur des carrières situées en pleine forêt primaire, avec tous les rituels qui vont avec. En fait, ces populations ont réappris ces techniques des dizaines de fois. Leur histoire les a conduits à cela et ce n'est pas pour autant qu'ils sortent de la préhistoire puisqu'ils n'ont rien à voir avec des ancêtres préhistoriques.

En revanche, il nous est utile de décoder la manière dont ils pensent, dont ils réagissent, dont ils lient ces sites d'art rupestre à leur cosmogonie, à leurs croyances, et comment ils relient des mentalités et comportements actuels à des éléments ancestraux… qui pourraient être hérités des temps paléolithiques.

L'émotion ressentie dans une grotte ornée du paléolithique ou dans un site rupestre d'Australie, n'est-ce pas quelque chose de proprement humain quelle que soit la temporalité ?

Dans les œuvres réalisées il y a par exemple 25 000 ans à Pech Merle ou 21 000 ans à Lascaux, les hommes ont mis une signification profonde, ils ont exprimé des codes graphiques qui leur étaient communs, que les uns et les autres savaient interpréter. Aujourd'hui nous n'avons que les traces de cette pensée, que la structure, matériau à partir duquel nous menons des recherches archéologiques et anthropologiques. Il n'empêche que face à ces œuvres nous ressentons une émotion. Nous voyons bien que la physionomie de certains animaux exprime quelque chose. Dans un rictus ou un sourire, il y a soit de l'agressivité entre des espèces soit des relations paisibles. Nous réagissons comme tous les humains ont réagi.

Mais cette sensibilité peut venir perturber la lecture scientifique. Dans les années 1960, Annette Laming-Emperaire et André Leroi-Gourhan ont mis en garde contre les dangers du comparatisme spontané. Si les scientifiques ont renoncé à interpréter leurs sentiments, ce sont des anthropologues ou des artistes qui, très souvent, en ont le mieux parlé.

Réintroduire le sensible dans le scientifique, c'est très complexe. Un astrophysicien et un mathématicien peuvent déconnecter très rapidement et écrire de la poésie face aux images de l'univers. C'est impossible en sciences humaines où seul le langage de la science peut assurer la garantie de rigueur et d'objectivité. Laisser libre cours à l'émotion, réagir de façon sensible devant, dans et sur l'objet de notre étude, c'est prendre le risque de mélanger les deux. C'est la raison pour laquelle j'écris des articles et des livres scientifiques, et d'une autre main je fais des films comme *Le dernier passage*, j'utilise un autre langage et plusieurs médias de communication en direction de différents publics.

Les figures humaines sont très peu nombreuses dans l'art paléolithique, hormis quelques représentations féminines. Comment l'expliquez-vous ?

L'humain n'est effectivement pas figuré. Quand il est présent c'est en silhouette, pas sexué sauf dans quelques cas de représentations féminines, toujours dénudées, assez standardisées dans tout l'espace européen et eurasiatique, associées à des postures, des types, des objets, associées au bison ou portant des cornes de bison comme la «Vénus» de Laussel conservée au musée d'Aquitaine. Les plaquettes de La Marche, gravées de portraits humains, certes plus tardives, constituent néanmoins une exception.

Dans les structures narratives ou mythiques, on n'a pas besoin de positionner le sujet parce c'est à l'évidence celui qui crée l'œuvre aussi bien en la dessinant et en l'éclairant. Quand vous entrez dans une grotte c'est celui qui a la lumière qui crée l'œuvre, de même que dans un récit c'est celui qui a la capacité de parole, le récitant, l'aède, qui crée à chaque fois l'œuvre.

La grotte Chauvet, pour nous la plus ancienne des grottes ornées, est à la racine de ce premier art des *Sapiens* arrivant en Europe, loin du magdalénien final où l'humain commence à se représenter. Il n'y a que des animaux et la seule figuration symbolique de l'humain est liée au mythe de la reproduction : le bas d'un corps féminin – ventre, cuisses, sexe – est enchâssé dans un bison. La femme porte les humains qui naissent, associée systématiquement à un animal, parce que l'humain n'existe pas seul, il participe des vivants.

Par exemple, à Chauvet, un très grand rhinocéros est peint avec des centaines de paumes de mains recouvertes d'une pâte rouge et appuyées sur la paroi sans les doigts. Le sujet ne se figure pas, il ne figure même pas l'animal mais il participe de l'acte créateur. J'ai souvent parlé d'art engagé parce qu'il engage le corps de manière existentielle dans la paroi ; ce que le philosophe Philippe Grosos a parfaitement désigné comme mode d'être participatif.

Vous dites aussi qu'à Lascaux, le bestiaire peint au plafond du Diverticule axial fait qu'on passe sous l'animal et qu'on est symboliquement dominé par lui.

J'entends par là que nous pouvons aussi procéder à des études phénoménologiques de l'art. Dans cette approche, vous devez prendre en compte le fait que c'est la voûte qui a été peinte et non les parois de manière à obliger tous les visiteurs, tous les impétrants, à se mettre sous l'animal. C'est une représentation symbolique du corps social. Il faut replacer cet art dans son

Jean-Michel Geneste vit en Dordogne. Il a été conservateur de la grotte de Lascaux, directeur du Centre national de la préhistoire et il a coordonné les recherches dans celle de Chauvet. Il est membre de l'UMR Pacea de l'université de Bordeaux. Récentes publications : *Si loin, si près. Pour en finir avec la préhistoire*, avec Boris Valentin, Flammarion, 2019 ; *Atlas de la grotte Chauvet-Pont d'Arc*, dir. avec Jean-Jacques Delannoy, Maison des sciences de l'homme, 2020.

Jean-Michel Geneste / CNP / Ministère de la Culture

Composition de chevaux et de lions au sein du Panneau des chevaux de la grotte Chauvet.

Différentes espèces animales entourant un anthropomorphe en paroi gauche de la Salle du fond de la grotte Chauvet.

DU PALÉOLITHIQUE AU LOUVRE

Pour la première fois, une œuvre d'art paléolithique entrera au musée du Louvre le 15 octobre 2021, le temps d'un colloque… Il s'agit d'un os de renne sur lequel deux biches sont gravées, découvert en 1837 par André Brouillet dans une grotte du Chaffaud, à Savigné dans la Vienne. Cette œuvre magdalénienne, datée d'environ 15 000 ans, est conservée au Musée d'archéologie nationale. «Lors de la manifestation que nous organisons dans l'auditorium du Louvre, souligne Jean-Michel Geneste, nous voulons démontrer que l'art paléolithique a une puissance évocatrice telle qu'il aurait toute sa place en ces lieux.»
Il organise cette manifestation avec ses collègues Boris Valentin, Nicolas Mélard, Michel Menu et le philosophe Philippe Grosos qui fait suite au colloque tenu en visioconférence le 20 novembre 2020 : «Que faire avec la préhistoire ?» Les interventions sont accessibles via le site du C2MRF (https://live.simultane.tv/c2rmf).

Jean-Michel Geneste / CNP / Ministère de la Culture

ATLAS DE LA GROTTE CHAUVET-PONT D'ARC

La publication de ce premier volume de la *Monographie de la grotte Chauvet* dirigée par Jean-Jacques Delannoy et Jean-Michel Geneste réunit une quarantaine de chercheurs d'une quinzaine de disciplines qui étudient la grotte depuis une vingtaine d'années. Le premier volume publié aux éditions de la Maison des sciences de l'homme, intitulé *Atlas de la grotte Chauvet-Pont d'Arc*, impressionne par sa taille, son poids et sa conception. «Cet ouvrage présente toutes les données factuelles de la grotte avec un arsenal visuel quasi interactif de cartes, souligne Jean-Michel Geneste. En effet, on a découpé cette grotte de 8 400 m² de superficie en 20 cartes, afin d'inviter le lecteur à se promener à l'intérieur, comme avec des cartes routières. Chacune aborde un thème, par exemple les ossements d'ours, très nombreux, les végétaux dans le sol, les foyers de charbon, les dessins noirs, etc. Pour mener ce projet éditorial, nous n'avions pas de modèle. C'est bien un objet pluridisciplinaire de sciences humaines et de sciences dites "dures". On peut déceler dans le concept et dans l'écriture de ce volume l'influence de la pensée intégrée d'Edgar Morin. En effet, cet Atlas, c'est du Morin mis en pratique.»

Interaction entre un humain et un animal associant plusieurs artefacts dans la grotte de Lascaux.
Photo Jean-Michel Geneste / CNP / Ministère de la Culture.

contexte et si possible l'étudier comme un objet qui nous arrivé de manière tout à fait abstraite aujourd'hui. C'est un art inscrit sur les parois du monde, sur la montagne, sur la falaise, sur la grotte…

Quelles sont les spécificités de l'art paléolithique en Nouvelle-Aquitaine ?

C'est une région calcaire, près de la façade Atlantique, à proximité du Gulf Stream, qui jouit d'un climat plus tempéré que d'autres depuis 40 000 à 30 000 ans. Dans cette grande bande de calcaire crétacé résistant, le Lot, la Garonne, la Dordogne, la Vézère, la Tardoire et la Charente ont taillé des vallées et formé d'innombrables grottes. D'autre part, ces massifs de calcaire sont de très grands pourvoyeurs de nodules de silex, absolument indispensables à la fabrication des outillages. Dans ces vallées protégées, il y a de riches pâturages et grande quantité d'herbivores. Donc habitat, silex et grandes ressources animales aux périodes glaciaires font qu'effectivement, plus que dans des endroits montagneux et inaccessibles comme le Massif central ou les Alpes ou les grandes plaines du Nord très ventées où l'habitat ne peut être qu'en plein air, c'est ici pour ces populations vivant de prédation, une zone privilégiée de refuge, une sorte de paradis relativement tempéré.

Grâce à cet ensemble de ressources, des populations humaines vivent là en grand nombre et en grande concentration. C'est pourquoi l'on compte autant de grottes ornées : environ 300, comme dans l'Espagne cantabrique, mais aussi des milliers de sites préhistoriques en plein air, des campements, dont les fouilles ont permis de constituer les collections des musées de la région et du Musée des antiquités nationales.

Durant la période assez froide du paléolithique récent, la survie est difficile et les groupes humains se concentrent et échangent. L'intensité des interactions a favorisé des innovations techniques, un changement dans la pensée et certainement l'invention de la communication artistique, ce mode d'expression qui était attendu de la totalité du groupe, au bénéfice du groupe.

Un développement cognitif, intellectuel et sensible apparaît dans cet espace, conséquence d'un pic démographique. Nous sommes dans un des endroits privilégiés de l'histoire naturelle qui ont été ceux de l'humanité. ■

L'ÉDUCATION, MEILLEURE DES PROTECTIONS

«Aucune grille, aucune barrière, aucun système de billetterie n'est aussi efficace pour la protection des sites d'art rupestre que la connaissance des populations locales, affirme Jean-Michel Geneste. Dans n'importe quelle région du monde, la plus reculée soit-elle, quand vous allez visiter un site vous êtes guidé par ceux qui savent et qui vivent là. Ce sont eux les véritables gardiens et protecteurs. Donc une éducation du public avec un savoir éclairé est la meilleure des protections. Quand on déplore des destructions, c'est le fait d'une inculture absolue.»

Scène de traite du Tiksatîn, dans le Messak libyen. Photo Jean-Loïc Le Quellec, auteur de *Art rupestre et préhistoire du Sahara*, Payot & Rivages, 1998.

Philippe Grosos

L'Antique c'est du tardif

L'histoire humaine remonte bien au-delà de l'apparition de l'écriture. Selon le philosophe Philippe Grosos, il existe une rupture plus fondamentale, entre le paléolithique et le néolithique, transition entre deux modes d'être au monde, du participatif au présentiel.

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

Gravées il y a 14 500 ans, les figures humaines de la grotte de la Marche sont si énigmatiques qu'elles n'entrent dans aucun cadre interprétatif cohérent. Comme un hapax dans l'art paléolithique dont Philippe Grosos a fait un noyau dur dans sa réflexion philosophique sur la place de l'humain dans nature, c'est-à-dire dans la diversité du vivant. Suite d'une conversation commencée en 2016 dans le spécial archéologie de *L'Actualité* n° 113, qui nous mène aujourd'hui aux fondements de la philosophie.

L'Actualité. – En observant l'art paléolithique, vous avez désigné deux modes d'être : participatif et présentiel. Sur quoi repose cette distinction ?

Philippe Grosos. – Cette distinction naît d'un constat. Un art figuratif apparaît dans le paléolithique récent,

entre 40 000 et 10 000 ans BP (avant le présent). Précisons que l'art, comme forme symbolique nécessitant une relative abstraction, est bien antérieur comme en attestent les traces de couleur rouge sur la pierre découverte dans la grotte de Blombos en Afrique australe (75 000 ans).

Au paléolithique récent, la représentation de l'animal est manifestement dominante. Ce bestiaire est majoritairement constitué d'une vingtaine d'espèces clairement identifiables. Certains auteurs ont pu parler d'un relatif naturalisme.

L'humain est évoqué, rarement. D'une part, sous une forme métonymique par les empreintes de mains négatives, ou positives moins fréquemment, et le sexe, le plus souvent féminin. D'autre part, sous une forme allusive ou fantomatique où l'on voit le caractère essentiel qui nous constitue, la bipédie. En outre, la qualité de la reproduction n'est pas du tout identique, car l'humain, fort animalisé, n'est quasiment jamais identifiable en tant que tel, contrairement aux animaux. Ainsi, il n'a pas ressenti le besoin de se représenter figurativement d'une façon tout à fait distincte. C'est ce que j'ai appelé le mode *participatif*. À ce moment-là, l'humain se sait différent des animaux car lui seul est capable de peindre, de dessiner, de graver, voire de modeler des figurations animales, mais il se montre dans sa différence du seul fait de pouvoir figurer, c'est-à-dire qu'il n'a pas besoin de s'authentifier. L'humain, probablement, se suffit d'être un vivant parmi les vivants sans avoir à imposer sa propre figuration distinctive qui le mettrait d'emblée à l'écart. Puis lors des phases de néolithisation, l'humain se représente tel qu'il ne l'a jamais fait auparavant c'est-à-dire dans une claire distinction par rapport au vivant animal qu'il soumet. C'est le mode d'être *présentiel*. On le voit dans les scènes de chasse ou de domestication, par exemple la scène de traite d'une vache gravée il y a 5 000 à 4 000 ans dans le Messak saharien (étudiée par Jean-Loïc Le Quellec). Dans cette représentation d'interaction humain-animal, c'est bien l'humain qui prime, pas l'animal. L'humain devient le centre d'une représentation où l'animal lui est désormais soumis. Quelque chose a définitivement changé. On ne peut donc pas confondre des scènes de type paléolithique et néolithique.

L'art est comme un dépôt objectif de l'esprit des cultures et des civilisations. Indépendamment et au-delà de la volonté de tel ou tel artiste, qui aurait produit telle ou telle représentation, la figuration artistique transcrit objectivement un état de conscience et du monde.

Profil humain, grotte de La Marche, relevé de Nicolas Mélard.

Philippe Grosos est professeur de philosophie à l'université de Poitiers. Il a publié deux livres où il est question d'art paléolithique parus aux éditions du Cerf : *Signe et forme. Philosophie de l'art et art paléolithique*, 2017, et *Lucidité de l'art. Animaux et environnement dans l'art depuis le paléolithique supérieur*, 2020. Sur un autre versant de ses recherches : *Le Cinéaste et le Philosophe*, PUR, 2020.

Pourquoi affirmez-vous que la césure entre paléolithique et néolithique est plus décisive que celle qui distingue préhistoire et histoire, c'est-à-dire l'apparition de l'écriture ?

La préhistoire a été constituée au XIXe siècle pour penser ce qui est avant l'écriture. Mais cette distinction fondée sur l'invention de l'écriture a tendance à brouiller la rupture entre paléolithique et néolithique, beaucoup plus importante à mes yeux et à ceux de nombre de préhistoriens, tant elle instaure une nouvelle ontologie. Le mode d'être présentiel qui apparaît avec le néolithique a fondamentalement conditionné notre rapport au monde, jusqu'à nos jours. C'est à partir de la néolithisation que notre mode d'être contemporain se comprend : l'affirmation de notre différence anthropologique telle qu'elle ne peut se penser qu'en établissant un rapport de soumission de l'ensemble du vivant. C'est peut-être ce dont nous pâtissons aujourd'hui et ce dont le corps social commence à prendre conscience sous les intitulés de problèmes environnementaux, de diversité animale. Ce dont il s'agit c'est de la place de l'humain parmi les vivants malmenés et perturbés.

Je ne suis préhistorien et n'ai pas la prétention de pouvoir l'être. Mais il me semble que le philosophe peut tenter de répondre à cette interrogation : qu'est-ce que la rupture entre paléolithique et néolithique engage en termes de mode d'être au monde ?

Après avoir défini, dans *Signe et forme* puis *Lucidité de l'art*, les modes d'être participatif et présentiel, j'essaie de penser plus finement cette articulation. Ce sera l'objet de mon prochain livre.

Que signifie «plus finement» ?

Le paléolithique récent s'étend sur environ 30 000 ans durant lesquels une grande diversité de cultures se sont développées, dont quatre dominantes avec d'importantes variations régionales : l'aurignacien, le gravettien, le solutréen, le magdalénien. Si le mode participatif a pu connaître quelques modifications en marge, cela n'altère pas fondamentalement la structure d'ensemble. Mais dans le mode participatif, il y a parfois des sortes d'anticipations du mode présentiel. C'est ce que je cherche à penser plus finement.

Deux anticipations tout à fait singulières sont à examiner. D'une part, au sein des cultures gravettiennes (entre 25 000 et 22 000 ans), un art mobilier figure des «Vénus» – de Willendorf, Lespugue, Laussel… – dont les formes stéréotypées symbolisent, pour la plupart, des maternités. Mais il existe des exceptions comme la statuette de Brassempouy, découverte dans les Landes en 1894, dont le visage est formé et la coiffure magnifiquement sculptée. D'autre part, sur les 2 000

Les biches du Chaffaud, os gravé par un artiste magdalénien, découvert dans la Vienne, conservé au Musée d'archéologie nationale, en vedette au Louvre le 15 octobre 2021. Photo C2RMF - Alexis Komenda

plaquettes gravées de la grotte de La Marche (14 300 ans), à Lussac-les-Châteaux dans la Vienne, 110 représentent des figurations humaines aux traits précis. C'est unique et sans équivalent. Première observation : il y a anticipation mais pas de suite. De ce fait, les préhistoriens n'ont pas toujours donné une grande importance à ces œuvres parce qu'elles ne pouvaient être intégrées à leur système de pensée. Deuxième observation : ces œuvres ne posent pas l'humain dans un rapport d'interaction équivalent à celui des phases néolithiques. Elles ne le montrent pas soumettant le vivant de quelque façon que ce soit. La différence est là. Donc, au paléolithique récent, ces anticipations de la figure humaine n'instaurent pas encore de mode présentiel.

Comment résoudre une telle énigme ?

Cherchons à penser l'économie inverse. À partir des phases de néolithisation et au moins jusqu'à la fin de l'Antiquité, soit durant quelques millénaires, l'humain se montre également dans des figurations mixtes, de type anthropomorphique. Par exemple, dans le Messak, des formes humaines sont surmontées de têtes de lycaons. En Afrique australe, il y a des hommes antilopes dans l'art des San. Ce sont des réminiscences archaïques qui traduisent une mythologie inversée du temps précédent. Elles montrent par l'image ce qu'il en était avant la séparation de l'humain et de l'animal.

L'instauration de la présence humaine devient dominante mais elle est toujours rattachée à des mythologies montrant des formes anthropomorphiques mixtes. C'est ainsi jusqu'à l'Égypte antique dont les dieux ont des têtes d'animaux. Ce qui n'est pas le cas chez les dieux grecs. Il faut voir là une rupture. Or c'est en Grèce que naît la philosophie. Pour moi, le rapport entre philosophie et préhistoire se clarifie, et cela m'oblige à repenser ce qu'on nomme philosophie.

Que peut apporter la philosophie à la préhistoire ?

Il faut plutôt inverser la question. Les rares philosophes qui se sont intéressés à la préhistoire ont principalement suivi deux voies : l'épistémologie critique ou l'histoire critique de la préhistoire. Depuis quelques décennies, ces champs de recherche sont bien étudiés par les préhistoriens eux-mêmes. D'autant que la préhistoire se nourrit de sciences dites dures, et de plus en plus sophistiquées, qui échappent aux philosophes. Cela suppose que l'on soit au fait de l'actualité scientifique en ce domaine.

On lit toujours les œuvres de Platon, écrites il y a 2 500 ans, cela a du sens, alors qu'en préhistoire une publication de plus de cinquante ans est obsolète. Par exemple, depuis la très grande œuvre de Leroi-Gourhan publiée en 1965, *Préhistoire de l'art occidental*, trois grottes extraordinaires ont été inventées, Cosquer, Chauvet, Cussac, et un site de plein air au Portugal, Foz Côa, autant de découvertes qui ont changé la façon d'interpréter l'art paléolithique. C'est pourquoi j'explore une troisième voie, ainsi résumée, comme un slogan : on a longtemps considéré que l'Antique c'était de l'ancien, il faut maintenant penser que l'Antique c'est du tardif. Pour un philosophe, l'Antiquité c'est le point de départ et le repère absolu. Pour un préhistorien c'est l'extrême queue de comète du processus de néolithisation vieux de plusieurs millénaires. L'incidence sur la philosophie est énorme. D'où la question : quelle est l'incidence du changement d'être au monde entre participatif et présentiel sur la façon dont la philosophie a pu se penser elle-même ? Je formule cette question sous forme d'hypothèse : ce qu'on appelle philosophie, n'est-ce pas un des moments privilégiés où le mode d'être présentiel au monde a été fondamentalement entériné par le savoir humain ?

L'invention de la philosophie est un mode de discours différent, qui n'est plus narratif ou mythologique mais démonstratif. La place du mythe est restreinte chez Platon pour disparaître complètement chez Aristote, son plus brillant élève. C'est aussi en Grèce que s'inventent l'histoire et la tragédie. Et c'est toujours la même question qui les animent : Qu'est-ce que l'homme ? N'est-ce pas là un des indices majeurs d'un mode d'être nouveau, le mode présentiel, dès lors clairement entériné ? ■

Le palais des Ducs d'Aquitaine, à Poitiers, est l'objet d'un programme collectif de recherche mené par une équipe pluridisciplinaire et dirigé par le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'université de Poitiers. Retour de campagne avec l'archéologue Nicolas Prouteau.

Par **Héloïse Morel** Photo **Eva Avril**

Autopsie du palais des Ducs d'Aquitaine

Fouilles du sous-sol de la tour Maubergeon en octobre 2020.

Vue de l'élévation nord du pont réalisée à partir d'une coupe du scan 3D. L'emprise du pont est visible au n° 10 rue du Marché Notre-Dame, magasin le Nid de la cigogne mais également à la rue l'échelle du palais.

Un côté surplombe, monumental, la place Alphonse-le-Petit, avec les colonnes style toscan de l'ancien palais de justice, l'autre côté gothique flamboyant impose ses cheminées sur le square Jeanne-d'Arc, à côté des tours sans tête. Le palais des Ducs d'Aquitaine se noie dans des siècles de constructions urbaines. Ce complexe palatial reste une inconnue à plusieurs titres. Le programme de recherche en cours, débuté en 2019, avance dans l'appréhension des soubassements aux élévations.

CŒUR AQUITAIN

Autopsie car l'examen est approfondi et minutieux. Et pour cause, peu de documentation sur le palais, alors occupé jusqu'en avril 2019 par la Justice. «Il existe de nombreuses publications sur Jean de Berry, signale Nicolas Prouteau. Principalement parce qu'il s'agit des espaces les mieux conservés comme la salle des pas perdus et la tour Maubergeon.» L'occupation par les comtes de Poitou et ducs d'Aquitaine, et notamment Aliénor, s'étend du XIe siècle au milieu du XIIIe siècle. La présence à Poitiers de ce palais monumental en fit le cœur de l'Aquitaine pendant plusieurs décennies. À partir de la fin du XIVe siècle, c'est Jean Ier de France, duc de Berry et comte de Poitou, qui occupe le lieu, le modifiant à sa guise. S'ajoute à ses projets de construction, le don à la ville d'un beffroi – depuis détruit – situé alors en face de l'église Notre-Dame-la-Grande.

L'objectif du programme collectif de recherche tient dans la compréhension du palais et de son quartier avant la construction de l'édifice jusqu'au XIXe siècle. Du bâti aux décors peints, mais également de l'évolution des usages. «Nous avons d'ores et déjà effectué un scan 3D de l'ensemble du palais en 2018 et 2019. Depuis août 2020, nous avons entamé la campagne de fouille programmée afin d'étudier l'organisation de cette résidence palatiale.» D'une certaine manière, il s'agit de comprendre comment le pouvoir s'exerce dans les différents espaces. Nicolas Prouteau précise : «Nous devons documenter l'organisation de l'espace des appartements, des chambres et des salles périphériques. Par exemple, la tour Maubergeon est un "donjon-palais" dont les fonctions sont mêlées, à la fois résidentielles, défensives et juridiques.»

Ce qu'a révélé la première campagne de fouilles qui s'est close début octobre 2019, c'est la présence d'une première tour, antérieure à celle de Jean de Berry. «Grâce à l'analyse des moellons, des mortiers et des techniques de construction dans les soubassements de la tour Maubergeon, nous avons identifié l'existence d'une "tour romane" aménagée à plusieurs reprises avant le grand programme de la fin du XIVe siècle.»

ESPACES PRIVÉS, PUBLICS ET DOMESTIQUES

La construction d'une tour sur un édifice antérieur, ruiné ou partiellement conservé, est étonnante mais fréquente. On s'appuie sur les vestiges d'un pouvoir du passé afin de s'en approprier la mémoire et la gloire. Les Plantagenêts mettent d'ailleurs en scène la grande salle sur l'enceinte romaine du Bas-Empire, comme au palais des comtes du Maine au Mans. «Entre 1385 et 1389, Jean Ier de France utilise donc la salle basse de la "première" tour Maubergeon et fait sculpter ses vassaux en partie haute à ses côtés. Pour un "étranger" en Poitou comme le duc de Berry, l'objectif est d'ériger un monument de paix dans le contexte féodal tendu de la guerre de Cent ans. Les datations de cette première tour restent à affiner à l'aide des charbons contenus dans les mortiers. Le corps de logis et la tour Maubergon constituent deux espaces

Nicolas Prouteau est maître de conférences en archéologie médiévale à l'université de Poitiers, membre de l'équipe de direction du CESCM (UMR 7302), coresponsable de l'axe 4 «Territoire, monuments et techniques».

résidentiels, la fouille documente l'utilisation des communs et des espaces domestiques. Il existe une véritable hiérarchisation au sein du palais entre espaces privés, publics et domestiques. Nous avons trouvé beaucoup de mobilier archéologique qui renseignent sur les espaces de cuisine, les lieux de stockage qui vont nous permettre de documenter les modes de vie. L'alimentation est un marqueur de l'élite, au même titre que le décor !»

SCANNER LE QUARTIER

Le programme de recherche se poursuit encore pendant trois ans, elle regroupe plusieurs chercheuses et chercheurs de diverses disciplines, de l'archéologie à l'histoire. Parmi les archéologues, des spécialistes du mobilier (métallique, faune, matières dures d'origine animale, céramique…), des matériaux (analyse pétrologique), de l'archéologie minière pour étudier le fond de la citerne découverte lors de cette première campagne, mais également des spécialistes de 3D et de topographie. «Plusieurs collègues travaillent sur la topographie urbaine et le parcellaire afin de comprendre les évolutions de construction et la modification du quartier. Nous avançons petit-à-petit avec l'étude de l'îlot installé sur l'emprise du fossé, les abords directs du palais, les habitations successives, les enceintes, le pont…» L'objectif étant de prolonger intra et extra-muros les analyses afin de comprendre l'articulation des espaces entre eux. Qu'est-ce qu'il y avait avant le palais ? La suite de la première campagne aura lieu début mai 2021, les archéologues procéderont à des sondages dans le square Jeanne-d'Arc, dans le corps de logis et au premier étage de la tour Maubergeon. Chantiers minutieux pour un espace colossal. ■

Le programme collectif de recherche a été déposé en 2018 par Claude Andrault-Schmitt, historienne de l'architecture, et Nicolas Prouteau, maître de conférences en archéologie médiévale, spécialiste du bâti, tous deux du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (CNRS).

Nicolas Prouteau

Arches du pont visibles au Nid de la cigogne.

Google Maps

Nicolas Prouteau

Vue aérienne, en noir : emprise du pont coudé du XIIe siècle.

Vestiges du parapet et d'un modillon sculpté du pont, dans la courette intérieure du n° 10 rue du Marché Notre-Dame (le Nid de la cigogne).

Par **Clément Armand**

Un chantier école au palais de Poitiers

Au sein du chantier de fouille du palais de Poitiers, j'ai exercé la fonction de responsable de secteur au niveau de l'espace appelé «citerne», dans le sous-sol du corps de logis. Cette fonction correspond, en archéologie, à gérer la fouille ainsi que toute la documentation d'un secteur donné. Pour cela, je collabore étroitement avec le responsable de l'opération mais aussi avec les fouilleurs de mon secteur. En amont de la fouille, nous avons défini, avec le responsable, des objectifs ainsi qu'une méthode à mettre en place et à systématiser afin de procéder à un enregistrement des données identiques sur les différents secteurs étudiés.
Nous avons procédé à deux types d'archéologie. Le premier appelé archéologie sédimentaire consiste à fouiller le sol, à dégager les niveaux dans un ordre anté-chronologique (du plus récent au plus ancien) et à enregistrer l'information ressortant de ces différents niveaux : mobilier, composition des couches, fonctionnement ou non avec les élévations présentes autour, etc. Le deuxième type d'archéologie, souvent moins connu, est appelé l'archéologie du bâti. C'est l'un des aspects que je développe dans le cadre de ma thèse sur le château de Gençay, sous la direction de Cécile Treffort et de Nicolas Prouteau.

ENREGISTRER. Cette spécialité consiste à étudier les élévations et leurs évolutions dans le temps. Pour ce faire, les archéologues du bâti enregistrent de manière systématique tous les éléments composant l'élévation : chaque empochement dans la maçonnerie, chaque changement d'outil, de technique de taille ou de mortier sont soigneusement enregistrés sur des fiches de terrain. Lors de la post-fouille – c'est-à-dire la partie réalisée après la phase de chantier – les enregistrements réalisés permettent de comprendre l'évolution du bâtiment à travers le temps et à terme de fournir au Service régional de l'archéologie (SRA) un rapport de fouille. Un autre volet très important développé dans le cadre de ce chantier est la formation des étudiants en archéologie. Dispensée dans le cadre de cours réalisés à l'université de Poitiers auxquels doivent s'adjoindre des formations de terrain, elle permet aux étudiants de découvrir de manière concrète le métier d'archéologue.

FORMER. Au cours de ce chantier, j'ai pu initier des étudiants aux différentes méthodes de l'archéologie sédimentaire mais aussi du bâti. L'apprentissage s'étend de la fouille à l'enregistrement des données en passant par plusieurs types de relevés et dessins : «pierre-à-pierre» (pour relever les murs) et en plan ou en coupe (pour ce qui concerne les différents niveaux fouillés et la compréhension globale de l'occupation d'un espace). Les étudiants ont pratiqué les techniques nécessaires à l'archéologue d'aujourd'hui : nettoyage de mobilier, travail de topographie, réflexion sur la stratégie de fouille et les enjeux scientifiques, réalisation de modèles 3D par photos, etc. Il s'agit d'un volet capital de la fouille programmée du chantier du palais et un premier pas vers la professionnalisation.

Clément Armand est doctorant au CESCM sous la direction de Cécile Treffort et Nicolas Prouteau. Ses recherches portent sur le château de Gençay et son territoire au bas Moyen Âge.

Clément Armand, lors de la première étape des fouilles, dans la citerne située au sous-sol du corps de logis.

Eva Avril

8 tonnes de sédiments tamisés

Par **Henrique Sarmento Pedro**

Le tamisage est une des activités réalisées durant la fouille archéologique pour analyser en détail certaines couches sédimentaires choisies, et constitue une étape longue et fastidieuse. Malgré des effectifs réduits, du fait du contexte sanitaire actuel, le tamisage a entraîné la mise en place d'une équipe de deux ou trois personnes en moyenne permettant de ralentir au minimum l'étape même de la fouille.
L'objectif du tamisage est double. D'une part, il s'agit de tester la couche fouillée, c'est-à-dire de vérifier la présence ou l'absence d'artéfacts et de dénombrer ces derniers. D'autre part, il s'agit de récupérer l'ensemble des petits éléments

Par **Valentin Louineau**

Témoins de la vie quotidienne

Lors de fouilles archéologiques, les objets découverts sont la plupart du temps collectés, nettoyés et mis en sachets par les fouilleurs au fur et à mesure de l'avancement du chantier. Seules ces précautions permettent de préserver le mobilier dans les meilleures conditions avant qu'il soit envoyé pour étude aux différents spécialistes. Sur le chantier du palais de Poitiers, la situation a été différente.

Devant le nombre très élevé d'artefacts mis au jour et les effectifs réduits de bénévoles, conséquence de la situation sanitaire, il a été nécessaire qu'un responsable du mobilier archéologique soit affecté à cette tâche. Les vestiges découverts dans le sol du palais datent du Moyen Âge à la période contemporaine et sont de natures très différentes : céramique, fer, alliages cuivreux, ossements d'animaux, verres, enduits peints… Malgré leur grande diversité, ces matériaux subissent le même phénomène lorsqu'ils sont exhumés. L'équilibre qu'ils avaient trouvé durant la période de leur enfouissement est perturbé lorsqu'ils sont mis au jour, perturbation pouvant parfois conduire à leur altération, voire à leur disparition. Il est alors nécessaire de mettre en place des stratégies de conservation préventive, en adaptant aux besoins de chaque matériau les protocoles de collecte et de conditionnement.

Nicolas Prouteau

Séance de tamisage lors des fouilles du palais.

VESTIGES. La céramique, les ossements animaux et la terre cuite architecturale sont nettoyés méticuleusement afin que les spécialistes puissent se consacrer exclusivement à leur étude. Les matériaux plus fragiles, quant à eux, font l'objet de précautions plus grandes et toujours adaptées. Tandis que les métaux doivent être lentement séchés pour éviter que leur corrosion ne s'aggrave, le bois, le verre et les enduits peints doivent être immédiatement et hermétiquement conditionnés afin de ne pas subir d'importantes altérations. Les objets découverts au palais de Poitiers sont les témoins exceptionnels de la vie quotidienne de ces bâtiments, du Moyen Âge à nos jours. Céramiques culinaires, restes alimentaires (ossements, graines et fruits), outils en fer, couteaux, fragments de verre… Ces vestiges très nombreux attestent de la première fonction de ces espaces à l'époque médiévale, a priori dédiés à la cuisine, et plus généralement à ce que les archéologues appellent les «communs». Pourtant, certains objets découverts sont bien caractéristiques d'une résidence aristocratique : perles en ivoire, pièces de jeux, éléments de parures… Tout atteste une occupation des lieux par une élite, en l'occurrence les comtes du Poitou et ducs d'Aquitaine.

LES VIEUX FUSILS. Enfin, le chantier archéologique du palais est une fenêtre ouverte sur la vie quotidienne d'un passé bien plus proche de nous. Entre raisins et tonneaux témoignant peut-être d'une production de vin, bouteilles d'alcool et de remèdes rendant très familiers les occupants des lieux, et fusils et munitions évoquant les sombres périodes des guerres mondiales, tout un pan du passé récent de Poitiers est révélé par le mobilier archéologique issu de son palais.

Valentin Louineau, étudiant en master 2 recherche au CESCM, mène des recherches sur la production et l'utilisation des épées au Moyen Âge.

(métal, matières osseuses, charbon, coquille d'œuf…) qui n'auraient pas été vus pendant la fouille. Dans le cas d'une couche peu riche en vestiges ou posant des problèmes de datation, le tamisage n'est pas considéré comme nécessaire pour comprendre l'agencement des couches et l'histoire du site. Ainsi, il peut être partiel, permettant de saisir les proportions d'objets archéologiques dans la couche et de faciliter la lecture des données, ou encore annulé, choix qui incombe au responsable d'opération. Au contraire, lorsque la couche fouillée est riche en objets archéologiques, elle est tamisée intégralement afin d'obtenir le maximum d'informations de celle-ci. En général, lors de cette étape, deux tamis de maille différente sont utilisés afin de séparer la fraction grossière et la fraction fine du sédiment, et de faciliter le tri par la suite. Durant la fouille du palais de Poitiers, 542 seaux de prélèvement ont été réalisés dans diverses couches. Afin de donner un ordre d'idées, chaque seau de 10 litres rempli de terre pèse en moyenne 15 kg. Ainsi, cette fouille aurait permis le tamisage d'environ 8 tonnes de sédiment !

ARTÉFACTS. Le tri est ensuite directement fait dans les tamis. Les objets présents dans les refus de tamis (éléments retenus lors du tamisage) sont séparés en fonction du matériau qui les compose (fer, faune, alliage cuivreux, céramique…) et conservés en sachets, marqués au nom de la couche dont ils sont issus. Une autre catégorie d'objets a également été distinguée du reste des artéfacts : les isolats. Comme leur nom l'indique, ce sont généralement des pièces uniques et rares, de toutes périodes, sur lesquelles l'archéologie porte un regard plus précis. Les pièces de jeux (dés à jouer en os, pièces d'échecs en bois…), les éléments de parure (perles en verre, boutons en bois, en nacre ou en os), les artéfacts relatifs à l'armement (fusils et munitions) et à la religion (perle en ivoire), ou encore les monnaies se retrouvent alors isolés du reste des objets pour faciliter leur accès par les spécialistes.

Henrique Sarmento Pedro est doctorant au CESCM sous la direction de Martin Aurell et Nicolas Prouteau. Il s'intéresse à l'artisanat des matières dures d'origines animales en contexte élitaire dans l'Ouest de la France à la fin du Moyen Âge (XIe-XVe siècle).

Par **Héloïse Morel**

Sédiments de mots

L'archéologie est une pratique ancienne, longtemps menée par des antiquaires passionnés par la découverte de trésors du passé. La discipline en tant que science et méthode date de la fin du XIXe siècle. De nombreuses fouilles ont été menées auparavant dans le seul but d'excaver de beaux objets menant à des destructions de sites archéologiques qui font aujourd'hui l'intérêt de la discipline. Glossaire non exhaustif d'archéologie.

ARCHÉOLOGIE DU BÂTI

L'une des spécialités de l'archéologie s'intéresse aux techniques et matériaux utilisés pour la construction d'un lieu, de ses fondations jusqu'aux élévations. Elle permet d'appréhender l'ensemble d'un édifice et percevoir toutes les étapes de construction, de modification et de destruction du lieu et de son contexte, urbain ou rural. Elle nécessite parfois de réaliser des sondages en sous-sol comme pour le complexe palatial des ducs d'Aquitaine. Cette spécialité nécessite une bonne connaissance des techniques anciennes de construction et des textes.

ARCHÉOMÉTALLURGIE

Autre spécialité de la discipline, elle s'intéresse aux objets en métal et alliages cuivreux retrouvés en contexte de fouilles, précisément pour les périodes du Fer et de l'Antiquité. Elle permet de déterminer les caractéristiques physiques et chimiques des minerais ainsi que la transformation des métaux, de l'extraction à l'objet manufacturé.

ARCHÉOZOOLOGIE

Archéologie et zoologie s'intéressent à l'étude des relations entre l'humain et l'animal dans le passé grâce aux restes d'animaux retrouvés sur les sites archéologiques.

DENDROCHRONOLOGIE

Cette méthode de datation s'effectue à partir des cernes de croissance des arbres et du bois lui-même. Elle permet de donner la date d'abattage de l'arbre. À partir des analyses chimiques, peuvent être identifiés des indices sur les évolutions environnementales.

PALYNOLOGIE

Il s'agit de l'étude des graines de pollens et des spores fossilisées retrouvées dans les couches de sédiments. La palynologie permet d'appréhender les variations de l'environnement naturel.

Eva Avril

Inventaire du mobiliers trouvés au sous-sol de la tour Maubergeon.

CARPOLOGIE

Cette spécialité de l'archéologie consiste à l'étude des graines et des fruits qui permet de comprendre les pratiques alimentaires, culturelles et agricoles du contexte étudié.

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES PROGRAMMÉES

Opérations de fouilles menées dans le cadre de programme de recherches scientifiques. Elles ne sont pas soumises à l'urgence d'un aménagement et donc à un calendrier contraint tel que celui des fouilles préventives. Menées par des équipes de recherches pluridisciplinaires, elles se déclinent généralement en plusieurs campagnes triennales et peuvent être l'occasion de chantiers école afin de former des étudiants futurs archéologues ou pour des bénévoles passionnés curieux.

FOUILLES PRÉVENTIVES OU DE SAUVETAGE

Réalisées dans le cadre de l'archéologie préventive, elles sont souvent effectuées par l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) ou des entreprises archéologiques privées ayant reçu un agrément du ministère de la Culture. Depuis 1977, le Code de l'urbanisme encadre les aménagements et peuvent interdire des constructions «si [celles-ci] sont de nature […] à compromettre la conservation ou la mise en valeur d'un site ou de vestiges archéologiques». Ce fût le cas, par exemple, pour la construction de la ligne grande vitesse (LGV) entre Paris et Bordeaux. Pour en savoir plus, voir le spécial Archéologie de *L'Actualité* n° 113, 2016.

PROSPECTION ARCHÉOLOGIQUE

Méthode consistant à inspecter une zone géographique ou espace donné (forêt, champ, ensemble d'un site archéologique, quartier, etc.) permettant de déceler les anomalies topographiques, les traces d'une occupation humaine ou même des vestiges architecturaux enfouis. Elle est réalisée à l'aide de cartes récentes et anciennes ainsi que de technologies permettant d'avoir une lecture fine des microreliefs (Lidar / Scan 3D) ou des sous-sols (Prospection géophysique/ Géoradar). Le matériel de topographie/ GPS est souvent nécessaire pour recaler

les découvertes sur un plan. La prospection, pédestre ou aérienne, permet d'identifier des secteurs stratégiques pour une fouille future ou même de découvrir de nouveaux sites archéologiques.

LEVÉ TOPOGRAPHIQUE

Phase avant ou pendant le chantier consistant à réaliser le plan du site archéologique ou d'un secteur à l'aide d'un tachéomètre laser.

RELEVÉ ARCHÉOLOGIQUE

Le relevé est un dessin réalisé à la main par l'archéologue pour représenter une structure, une zone de fouille ou un mur. Les relevés de détails sont généralement réalisés à l'échelle 1/20e, les relevés généraux au 1/10e.

STRATIGRAPHIE

En archéologie, il s'agit d'une méthode qui consiste à fouiller les couches archéologiques une par une et analyser l'accumulation relative à l'occupation humaine. L'analyse stratigraphique permet de percevoir les grandes phases d'aménagement/occupation, de destruction et d'abandon d'une zone ou d'un site. L'ensemble des relations entre les couches (antérieur à / synchrone à / équivalent à / postérieur à) est rassemblé dans un diagramme stratigraphique de Harris, fondateur de la méthode.

CARROYAGE

Il s'agit du nom de la zone délimitée et divisée en carrés sur une fouille. Le carroyage permet de réaliser un relevé méticuleux des structures et objets mis au jour pendant la fouille.

OUTILS

Truelles, pinceaux, balayettes, pelles et seaux, matériel de dessin sont les indispensables de l'archéologue. Ils permettent de gratter le sol, de décaper les couches, de nettoyer les contours des objets, d'enlever les couches de terre qui seront parfois tamisées.

TAMISAGE

Il existe différentes formes de tamis aux mailles plus ou moins fines permettant d'isoler des sédiments certains éléments à étudier : les fragments osseux (microfaune), les graines, les particules de limons (terres fines, sable), du petit mobilier, etc.

MOBILIER

Ce mot désigne l'ensemble des objets retrouvés en contexte archéologique laissés par l'humain. Il peut s'agir autant de tessons de céramiques (poteries), d'ossements consommés (faune), de verre, de métal, de tuile ou ardoise, etc.

Dans les « poubelles » du duc

Par **Aurélia Borvon**

L'archéozoologie, contraction d'archéologie et de zoologie, étudie les relations entre l'humain et l'animal dans le passé. Cette analyse est rendue possible grâce à la collecte des restes d'animaux lors des fouilles archéologiques. Les vestiges fauniques peuvent être de diverses natures : ossements de vertébrés, coquilles de mollusques, coquilles d'œufs, exosquelette d'insectes, œufs de parasites, etc. Au palais de Poitiers, ce sont principalement des restes de vertébrés qui ont été exhumés.

ICHTYOLOGIE. Parmi les vertébrés, trois groupes principaux sont documentés : les mammifères, les oiseaux et les poissons. Si les premiers sont la plupart du temps récoltés manuellement «à vue» lors des fouilles, ce n'est pas le cas des vestiges ichthyologiques qui nécessitent une méthode de collecte appropriée aux plus petits éléments fauniques. Cela consiste à prélever des sédiments dans les niveaux archéologiques, sédiments qui sont ensuite tamisés à l'eau. Cette étape est particulièrement chronophage mais permet de fournir de nombreuses informations sur les petites espèces.

GIBIERS. De manière générale, les analyses archéozoologiques ont pour objectif de contribuer à une meilleure connaissance des groupes humains qui ont fréquenté le site, et notamment de mieux connaître leur mode de vie. En effet, très souvent, et c'est aussi le cas ici, les restes de vertébrés correspondent en grande partie à des déchets alimentaires. C'est donc l'alimentation carnée qui est documentée de cette manière. Les espèces qui sont consommées – mammifères et oiseaux domestiques, mais aussi espèces sauvages –, la représentation de leurs parties du squelette mais aussi les traces d'outils relevées sur les ossements permettent de renseigner les pratiques alimentaires des occupants du site. Un autre aspect à explorer réside aussi dans le lien qui existe entre alimentation et statut social, notamment par la présence du gibier à poils et plumes et d'espèces considérées comme prestigieuses. Tous ces aspects sont encore peu documentés régionalement, ce qui renforce l'intérêt des analyses menées au palais de Poitiers. L'analyse fine des dépotoirs permet donc d'en apprendre beaucoup plus sur l'approvisionnement, l'alimentation, la consommation et la vie quotidienne au sein du palais.

Nicolas Prouteau

Restes de repas de gibiers d'eau découverts dans le sous-sol de la tour Maubergeon.

Aurélia Borvon est archéozoologue au laboratoire Archéologies et sciences de l'Antiquité (CNRS) des universités Paris Panthéon Sorbonne et Paris Nanterre.

Outil nécessaire aux recherches archéologiques, la numérisation 3D permet également une valorisation des sites historiques. Présentation du travail d'Archéovision avec Loïc Espinasse.

Par **Yoann Frontout**

Archéovision

De l'archéologie en trois dimensions

Au palais comtal et ducal de Poitiers, l'archéologue Nicolas Prouteau, qui dirige les récentes fouilles, a fait appel à Archéovision pour réaliser des relevés numériques en 3D. Cette structure hybride associe un laboratoire public, sous la cotutelle du CNRS, de l'université de Bordeaux et de l'université Bordeaux Montaigne, à une entreprise privée, filiale de l'université de Bordeaux. Elle rassemble ainsi des chercheurs et ingénieurs issus de divers domaines – tant en informatique qu'en histoire de l'art et archéologie – qui ont pour mission de développer l'imagerie de haute technologie en améliorant méthodes et outils. Mais elle répond également à des commandes pour des projets de recherches comme pour des études d'architectes du bâtiment, réalisant de l'acquisition de données et restituant celles-ci sous forme de plans, modélisations, images numériques… «La conservation des données produites, c'est-à-dire la sauvegarde et l'archivage de celles-ci, est encore une autre partie de notre travail, ajoute Loïc Espinasse, ingénieur au sein de la société. Pour le palais comtal et ducal, par exemple, l'ensemble représente plusieurs centaines de gigas octets voire quelques téras.»

Intérieur d'une église troglodyte à Lalibela en Éthiopie.

Archéovision

BALAYAGE LASER

Si les données sont aussi lourdes, c'est que les modèles 3D sont constitués de plusieurs milliards de points. Une précision qui a un coût. «Lorsque l'on fait appel à nous, nous commençons toujours par formaliser la demande et évaluer l'intérêt de faire de la numérisation, de mettre en place telle ou telle technique», souligne l'ingénieur. Ce sont principalement deux méthodes qui peuvent être déployées, si besoin de façon complémentaire. La première consiste à positionner de façon optimale un scanner qui effectue un balayage à 360 degrés. Tout n'étant pas visible en une seule pose, il est nécessaire de multiplier les stations pour aller vers une exhaustivité des données puis recouper les informations. Cette méthode, appelée lasergrammétrie, est très précise d'un point de vue métrique et a l'avantage d'être rapide (un balayage prend quelques minutes). Sur le site du palais, elle a été utilisée dans l'intégralité des pièces, même dans les bureaux modernes du tribunal et de la cour d'appel encore en activité en 2019. «L'objectif était d'avoir un relevé le plus complet possible, notamment pour que nous fournissions aux chercheurs des plans exhaustifs et actualisés. Qui plus est, dans certaines parties récentes il reste des éléments anciens – des cheminées par exemple», précise Loïc Espinasse.

PHOTOS EN RAFALE

La lasergrammétrie présente néanmoins un défaut majeur : la colorisation obtenue. En «photogrammétrie», c'est tout l'inverse : «La colorimétrie est bien meilleure car ce sont des photographies qui constituent le matériel initial, mais il n'est en revanche pas possible

Coupe de la tour Maubergeon réalisée à partir du scan 3D permettant ainsi une précision au millimètre près.

d'effectuer des mesures puisqu'il n'y a pas d'échelle», résume l'ingénieur. Pas besoin de scanners rotatifs pour cette méthode : «Il suffit d'avoir des appareils photo – plutôt hauts de gamme – ainsi que des éclairages spécifiques.» En réalisant de multiples clichés de l'objet étudié sous différents angles, puis en les recoupant via des logiciels, un modèle 3D peut être obtenu.

Comme le souligne Loïc Espinasse, lorsque l'on souhaite avoir des modélisations les plus fines possibles, l'idéal et de recouper les deux techniques : s'appuyer sur le scanner pour mettre les données à l'échelle tout en utilisant les couleurs des photographies. Si un détail, comme une fissure, est inférieur à la définition du scanner, elle apparaîtra grâce à la photogrammétrie : par la variation de couleur et non de profondeur. La technique a ainsi été employée en plus de la lasergrammétrie au palais comtal et ducal dans des zones historiquement dignes d'intérêt : la salle des Pas Perdus, la tour Maubergeon et les caves.

DE L'INVESTIGATION À LA MÉDIATION

Autre avantage de la photogrammétrie : atteindre des endroits qui n'apparaissent pas via les scanners, au moyen de perches ou de drones par exemple. Sur le site de Lalibela en Éthiopie, regroupant onze églises troglodytes creusées profondément dans le sol, l'équipe d'Archéovision a par exemple réalisé des photos aériennes pour numériser au mieux les parties hautes des bâtiments. Les modèles 3D et les images de synthèse permettent ainsi aux archéologues de travailler sur des données difficiles d'accès. C'est également une façon de sauvegarder – de façon dématérialisée – l'état des objets d'étude à un temps donné. Ainsi, pour des artefacts gaulois du site de Tintignac, certaines pièces ont été numérisées par l'équipe avant qu'elles ne soient restaurées, puis après ! La participation d'Archéovision à des projets de recherche s'inscrit souvent de la sorte sur le long terme. À Lalibela, si la numérisation du site s'est faite en octobre 2019, c'est aujourd'hui sur une exposition qui lui est dédiée que l'équipe travaille. La valorisation des études réalisées en archéologie, de la préhistoire au patrimoine industriel, est en effet une autre mission capitale de la structure. Ce sont des modélisations interactives mais aussi des films qui sont produits, comme *Roquemissou - Plongée dans la Préhistoire du Causse,* sélectionné par les Rencontres d'archéologie de la Narbonnaise. «Nous avons travaillé avec le laboratoire Traces à Toulouse sur l'évolution d'un abris du Paléolithique jusqu'à la fin du Néolithique. L'intérêt est plus dans le discours historique, scientifique, que dans la seule restitution 3D qui, de toute façon, n'impressionne plus !» ■

Le lac de Grand-Lieu (Loire-Atlantique), où terre et eau sont associées pour un écosystème riche en biodiversité.

Exposition *Carbone bleu* à l'Espace Mendès France du 16 janvier au 18 avril 2021, puis dans la communauté d'agglomération de La Rochelle.

Par **Amélie Ringeade** Photo **Thierry Guyot** - LIENSs

Quand le littoral piège le carbone

Les espaces naturels du littoral hébergent de nombreuses plantes, des algues, du phytoplancton et d'autres micro-organismes capables de photosynthèse. Dans ces habitats aquatiques, semi-aquatiques et terrestres, il y a une importante capacité de captation et de séquestration du CO_2, on appelle cela le «carbone bleu». Christine Dupuy, chercheuse en écologie marine au sein du laboratoire Lienss de La Rochelle Université et du CNRS, et Hélène Rouquette qui travaille au sein de la direction Nature et Paysage de la ville de La Rochelle, collaborent depuis trois ans en dirigeant un projet interdisciplinaire de recherche soutenu par La Rochelle Territoire Zéro Carbone et porté par la communauté d'agglomération.

FONCTIONS DES ÉCOSYSTÈMES. Pour faire comprendre et découvrir les enjeux du carbone bleu, une exposition créée à La Rochelle par le Lienss a été présentée au Musée maritime fin 2020, puis à l'Espace Mendès France début 2021. «L'objectif, explique Christine Dupuy, responsable scientifique de l'exposition, est de montrer la diversité de ces écosystèmes et leurs fonctions comme "puits de carbone" mais aussi comme habitat pour une riche biodiversité ou rempart naturel face aux aléas climatiques et enfin leur importance patrimoniale.» À partir de mai 2021, l'exposition sera visible dans différentes communes de la communauté d'agglomération de La Rochelle.

FLUX. Le cycle du carbone est une notion complexe, impliquant des processus physiques, comme les échanges de CO_2 entre l'atmosphère et le milieu aquatique et des phénomènes biologiques, car le carbone est l'élément principal qui compose le vivant. L'équipe de Pierre Polsenaere, chercheur en écologie des systèmes aquatiques rétro-littoraux et du littoral à l'Ifremer, cherche à caractériser ces processus et les flux de carbone aux différentes interfaces d'échange entre l'atmosphère, la colonne d'eau et les sédiments. Via des mesures *in situ* à haute résolution spatiale et temporelle, il est par exemple possible de déterminer si un écosystème côtier se comporte majoritairement comme une source ou un puits de CO_2 atmosphérique et quels sont les facteurs de contrôle et compartiments – habitats terrestres et aquatiques – impliqués.
Le carbone organique d'un écosystème provient du CO_2 capté grâce à la photosynthèse. Les nombreux végétaux des espaces naturels du littoral et des marais intègrent ainsi le carbone dans leur biomasse. Il est ensuite transféré au sein des êtres vivants via les chaînes alimentaires. Cependant, une partie de ce carbone organique est rejetée sous forme de CO_2 par les processus de fermentation et de respiration des organismes. En zone littorale, les concentrations en CO_2 dans l'eau peuvent varier de façon très importante au cours d'une journée, en fonction de l'alternance jour/nuit mais aussi du rythme de la marée. Par exemple, les concentrations en CO_2 dans un système aquatique à marée descendante ou à marée basse sont en général plus élevées qu'à marée montante ou haute du fait des apports de carbone importants en provenance des bassins versants.
D'autres échelles comme les saisons influencent fortement les échanges de carbone horizontaux et verticaux et sont donc nécessaires à intégrer pour réaliser des budgets carbone. «Nous devons donc faire des mesures *in situ* sur 24 heures ou plusieurs jours et à différentes saisons, précise Pierre Polsenaere. Il s'agit de comprendre les processus qui gouvernent les flux de carbone au sein des écosystèmes pour ensuite faire un budget carbone des zones étudiées.»

PRÉS SALÉS. Les sédiments du littoral et des marais jouent un rôle fondamental dans la séquestration du carbone. C'est ce qu'étudie Éric Chaumillon, chercheur en géophysique marine, au sein du laboratoire Lienss. La matière organique générée par les organismes vivants se retrouve un jour sous forme de matières mortes. Ce sont ainsi de multiples organismes morts qui se déposent dans les sédiments aquatiques. Ils sont

Bientôt sous l'eau ?

partiellement dégradés, mais une grande partie de leur carbone organique peut se retrouver piégé. Ce piégeage est favorisé par l'accumulation rapide de sédiments fins qui empêchent l'oxygène de dégrader les molécules organiques. On parle alors de séquestration du carbone. «Sur le territoire, nos premiers résultats montrent que les prés salés étudiés séquestrent une quantité de carbone plus de quatre fois supérieure à la moyenne globale de ce que l'on observe ailleurs dans le monde, se réjouit Éric Chaumillon. La mise en évidence d'un fort taux de sédimentation, sur ces mêmes prés salés, donne un certain espoir pour que ces sédiments s'accumulent aussi vite que l'élévation du niveau de la mer tout en piégeant du carbone organique.»

MARAIS TASDON. Ce projet interdisciplinaire vise à terme à connaître la potentialité de chaque écosystème en termes de puits/sources de carbone pour pouvoir aider à prendre des décisions concernant l'aménagement du territoire. De nombreuses actions d'entretien et de gestion de ces milieux ont un impact qui n'est pas encore connu sur le cycle du carbone, comme le curage des sédiments du marais ou le dragage des sédiments des ports. Il faut ainsi faire des études scientifiques. «Nous travaillons beaucoup sur le marais Tasdon, un marais du littoral à l'entrée de La Rochelle de 92 hectares, explique Hélène Rouquette. Ce marais est un site naturel exceptionnel où se côtoient bassins d'eau douce, saumâtre et salée. Les micro-organismes captant le CO_2 y jouent donc un rôle différent. En ce moment, il y a une importante phase de travaux sur ce secteur qui vise à éliminer les espèces envahissantes, reconnecter le marais à la mer et remettre le marais en eau pour qu'il garde sa mosaïque d'habitats et reste attractif pour les oiseaux d'eau. Nous voulons refaire une série de mesures après ces travaux dès 2021. Nous la comparerons ensuite avec les données que nous avons déjà acquises, afin de voir ce qui s'est passé.»
«Le littoral et les marais jouent un rôle important pour les enjeux climatiques d'aujourd'hui, ajoute Christine Dupuy. Mais pour atteindre la neutralité carbone sur le territoire, il faut d'abord réduire nos émissions de CO_2 pour trouver un équilibre avec les capacités de nos écosystèmes à capter et séquestrer du carbone.»

Avec ses recherches sur la sédimentation, Éric Chaumillon est amené à s'interroger sur l'impact de l'élévation globale des océans, actuellement estimée entre 38 et 64 cm (valeur médiane) à La Rochelle pour 2100. Dans l'hypothèse la plus pessimiste du GIEC, le niveau de la mer pourrait augmenter de +1,1 m (valeur planétaire) si on ne fait rien pour limiter les émissions de gaz à effet de serre. De nombreux écosystèmes littoraux pourront se retrouver submergés et perdre leurs fonctions protectrices. Il existe aujourd'hui plusieurs stratégies pour préserver nos côtes. La première possibilité est d'installer des digues entre la mer et la terre pour prévenir cette élévation, c'est une stratégie efficace mais très coûteuse. Sinon, il est possible d'adapter les infrastructures avec par exemple de nouveaux ponts ou des bâtiments construits sur pilotis. On peut également décider de laisser l'océan immerger certaines zones en cédant les terrains occupés. La dernière stratégie consiste à s'adapter en s'inspirant des écosystèmes. Par exemple, l'accumulation verticale des sédiments dans les estrans pourrait rattraper l'élévation du niveau de la mer et assurer une fonction de protection naturelle contre les submersions. «C'est dans ce domaine que nos travaux de recherche sont mis à l'honneur, précise Éric Chaumillon. Car il faut d'abord comprendre comment cela fonctionne. Cependant, pour bénéficier de ces protections, il est impératif de préserver nos écosystèmes naturels.»

Éric Chaumillon a écrit avec Mathieu Duméry et Guillaume Bouzard *Hé… La mer monte !* un livre scientifique et humoristique sur les questions relevant de l'élévation du niveau de la mer et de l'adaptation fondée sur les écosystèmes, éditions plume de carotte.

Zostère marine, *Zostera marina*, plante aquatique emblématique des herbiers marins (île d'Oléron).

Thierry Guyot - LIENSs

Marais de Brouage - Saint-Agnant.

Thierry Guyot - LIENSs

Par **Anaëlle Quiertant**

Sauvons les insectes !

Éditions Delachaux & Niestlé

La courtilière des jardins vue de face, *Gryllotalpa gryllotalpa*, photo H. Zell.

«Nous avons fait le choix du beau livre dans le but de sensibiliser, grâce aux photographies, un public aussi large que possible à la protection des insectes, à leur rôle dans la nature, à leur beauté, à leur poésie.» *Il faut sauver nos insectes !* écrit par Denis Richard, pharmacien et auteur-naturaliste, et Pierre-Olivier Maquart, entomologiste, fait suite à un livre précédemment signé avec l'entomologiste Vincent Albouy, *L'adieu aux insectes ?* (éd. Ulmer, 2020), un ouvrage de vulgarisation scientifique mettant en exergue des témoignages de naturalistes sur la raréfaction des insectes et une synthèse des problèmes environnementaux à l'origine de ce phénomène.

FONDAMENTAL. Suivant le même principe qu'un autre livre édité par Delachaux et Niestlé, *Il faut sauver nos oiseaux !* écrit par Marc Duquet, cet ouvrage propose un choix d'espèces d'insectes que l'on peut rencontrer en France, en mettant en évidence leur rôle dans la nature, les raisons et les conséquences de leur raréfaction, et la façon dont on peut agir pour les protéger. Labellisé par l'Opie (Office pour les insectes et leur environnement), le livre désigne l'artificialisation des milieux, la destruction des habitats, l'agriculture et la sylviculture intensives comme les principales causes de la raréfaction préoccupante des insectes (et de tant d'autres animaux et végétaux !), en nombre comme en diversité... Le texte met en évidence le rôle fondamental joué par ces animaux qui, notamment, pollinisent les plantes et participent au recyclage de la matière organique et donc au cycle du carbone. Leur déclin, problème écologique majeur, est pourtant largement passé sous silence : les insectes mobilisent moins que le grand panda !

S'IMPLIQUER. Les activités humaines et l'augmentation des rendements agricoles passant par l'utilisation de produits phytosanitaires et d'engrais azotés sont privilégiées au détriment des équilibres naturels qui doivent pourtant tout ou presque aux innombrables espèces d'insectes particulièrement spécialisées au plan écologique. Le problème dépasse d'ailleurs la seule protection des insectes, car leur disparition met ainsi à chaque fois en péril tout un écosystème. Les oiseaux, insectivores pour la plupart, au moins à un stade de leur existence, sont directement touchés par cette raréfaction qui met à mal les chaînes alimentaires. Rendant hommage à la beauté de cette faune qu'il nous faut protéger, *Il faut sauver nos insectes !* nous invite à prendre conscience du problème et à nous impliquer, à l'échelle individuelle et collective. Et les actions sont nombreuses : multiplier les micro-abris pour animaux, diversifier les essences végétales en conservant les essences locales, rendre les jardins plus sauvages et, surtout, réduire au strict minimum l'usage des pesticides et des engrais azotés dans les espaces agricoles… Il est devenu indispensable d'apprécier à sa juste valeur biologique et de respecter cette faune presque invisible mais pourtant si importante et irremplaçable !

Il faut sauver nos insectes !, de Denis Richard et Pierre-Olivier Maquart, éd. Delachaux et Niestlé, 192 p., 2020, 29,90 €. Avec Vincent Albouy, ils ont publié *L'adieu aux insectes ?*, éd. Ulmer, 192 p., 2020, 22 €

Bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous *L'Actualité*, ainsi que les numéros hors série, retournez ce bon à :
***L'Actualité* - Service abonnements - BP 20 023 - 86 190 Vouillé**
Tél. 05 49 51 56 00

- ❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à *L'Actualité* au prix de 22 € (étranger 35 €)**
- ❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à *L'Actualité* au prix de 40 € (étranger 55 €)**
- ❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de *L'Actualité***

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____

Tout savoir sur la Dordogne

CURIEUX!

En partenariat avec Curieux ! le média qui démêle le vrai du faux…
Retrouvez d'autres BD, articles et vidéos sur curieux.live

Dessins de Clémence Gouy, à retrouver sur Instagram.

MUSÉE
SAINTE-CROIX
POITIERS

5 MARS
13 JUIN 2021
DATES SUSCEPTIBLES D'ÉVOLUER

L'AMOUR FOU ?

INTIMITÉ ET CRÉATION
1910-1940

• • •

RODIN.CLAUDEL
PICASSO.DORA MAAR
CHAGALL.BELLA
COCTEAU.MARAIS
MAN RAY.KIKI
FOUJITA.YOUKI
MILLER.NIN
ELUARD.NUSCH
ARAGON.TRIOLET
BROOKS.RUBINSTEIN

Soutenu par

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté Égalité Fraternité

PRÉFÈTE DE LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE
Liberté Égalité Fraternité

VILLE DE QUIMPER

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE QUIMPER

(musée sainte-croix poitiers)

Poitiers
poitiers.fr

IMAGE : MAN RAY, RAYOGRAPHIE, COUPLE EN FOND DE TOUR EIFFEL (DETAIL), VERS 1930, COLLECTION PRIVÉE © MAN RAY 2015 TRUST / ADAGP, PARIS, 2021, IMAGE : TELIMAGE, PARIS
CONCEPTION : ANTIMATIÈRE - DIRECTION COMMUNICATION VILLE DE POITIERS 2021